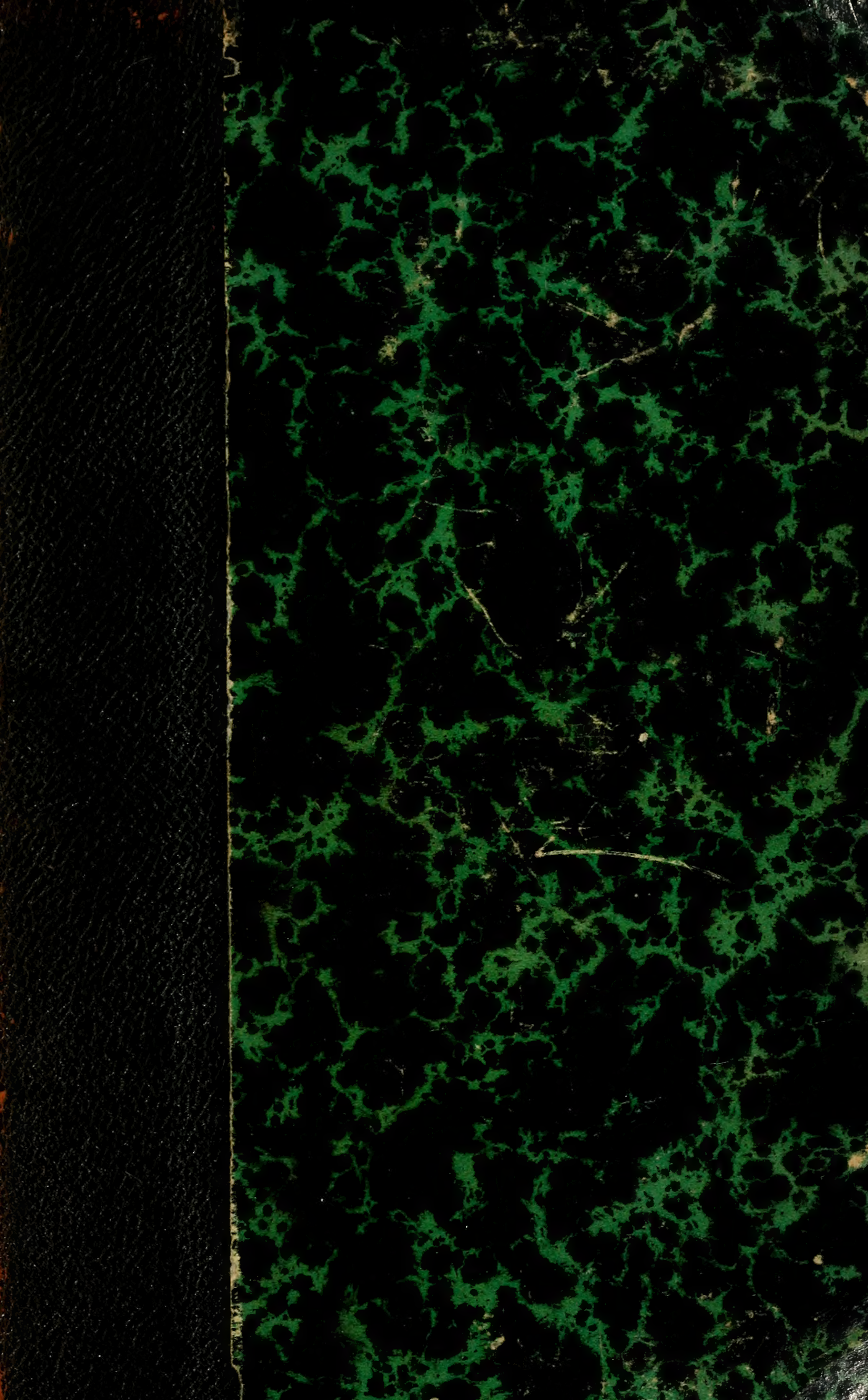






BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE

ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN LISANT LES BEAUX VIEUX LIVRES



LIBRAIRIE HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, Paris

QUINZIÈME MILLE

AVANT-PROPOS

CES lectures méditées, *car c'est à peu près le nom qu'il me semble qu'on doit leur donner, ne sont pas un ouvrage très suivi ni très méthodique. Ce sont comme des notes en marge de ces livres que l'on relit toujours, notes qui ont été écrites au jour le jour, au hasard du caprice qui me poussait tantôt à rouvrir Homère, tantôt à reprendre commerce avec Corneille, avec Buffon ou avec Hugo. Et selon l'humeur du jour, tantôt ce que ma lecture me suggérait était réflexions sur le fond du texte, sur les idées ou sentiments, tantôt curiosités sur l'art d'écrire, sur la manière propre à chaque écrivain, sur son tour de style et pour ainsi parler son tour de main. Il en résulte une suite de conversations littéraires plutôt qu'un livre de critique.*

Cependant je crois ce petit livre de quelque utilité en quelque sorte complémentaire. Les idées générales, soit sur une époque littéraire, soit sur un auteur, sont pour ainsi dire une

introduction à la lecture. Elles indiquent au lecteur le point de vue auquel il peut se placer, auquel il est peut-être bon qu'il se place pour lire une grande œuvre ; ce qui suit, c'est la lecture même, comme je l'ai faite, de tel ou tel fragment d'un grand ouvrage. Il n'y a donc rien de plus subjectif et ce qui arrivera le plus souvent, c'est que mon lecteur à moi, opposera son impression à la mienne et observera surtout qu'il n'a pas lu la page que je cite dans le même esprit et avec le même jugement que moi-même. Mais je crois ceci encore tout à fait excellent en choses de lettres.

Les idées générales invitent à lire le Contrat Social *ou* la Guerre et la Paix ; *les réflexions qui suivent invitent à relire tel ou tel passage d'un grand écrivain. Elles invitent à le relire avec autant de lenteur, de circonspection, de minutie, si l'on veut, que j'en ai mis moi-même et à discuter avec moi mon interprétation, ce qui ralentit encore le mouvement. C'est cela que j'estime fort bon.*

Tous, tant que nous sommes, nous lisons trop vite, entraînés par le désir de lire tout, ou du moins tout ce qui nous intéresse, ce qui déjà, et c'est à notre éloge, est extrêmement considérable. Nous lisons trop vite et c'est ainsi que le style se perd et même la langue, parce que, à lire ainsi, nous ne nous occupons plus qu'à saisir au vol l'idée, sans nous inquiéter de la façon

dont elle est présentée. Nous nous ôtons ainsi bien des plaisirs et remarquez en outre que nous allons contre notre dessein et que nous sommes dupes de nous-mêmes ; car l'idée elle-même, nous ne la saisissons plus guère, l'idée étant dans ses nuances mêmes et le langage et le style n'étant point un ornement, mais une analyse.

Lire lentement c'est donc, non pas s'attarder à des observations de grammairien ou de styliste, mais comprendre, comprendre tout à fait, entrer en possession de l'idée telle qu'elle est et non pas seulement de sa vague et comme lointaine image. D'après certaines légendes Hélène n'était pas à Troie et il n'y avait dans la ville de Dardanus que son fantôme. Combien de lecteurs ont travaillé, non pas dix ans, mais trente ou quarante années, pour le fantôme d'Hélène !

Le petit livre que je présente au public, sans m'en exagérer la valeur, apprendra un peu, forcera un peu ceux qui le liront à relire et à relire lentement et c'est une très bonne habitude à prendre ou à retrouver. Comme je suis très heureux que quelqu'un de mes lecteurs me signale une faute de français faite par moi, surtout, je l'avoue, quand c'est lui qui la fait, même quand c'est moi qui l'ai faite, parce que cela m'indique, dans les deux cas, qu'il m'a lu avec une attention qui peut-être est de l'hostilité, mais encore avec une hostilité qui au fond est de l'at-

tention, chose, quoi qu'elle en ait, toujours flatteuse; de même j'aurai grande satisfaction à ce qu'un lecteur, et plusieurs, j'espère, et beaucoup, je souhaite, discutassent avec moi ma façon de comprendre et ma façon de sentir telle page de Racine ou de Voltaire. « A la bonne heure! dirai-je, il a relu, et il a relu avec lenteur. Il s'est rendu compte; il s'est rendu tout le compte qu'il pouvait se rendre; il a peut-être mieux compris que moi; en tout cas, il a plus *compris qu'il n'avait compris d'abord; et il en a retiré un profit intellectuel et c'est grâce à moi. J'ai rendu un petit service. »*

Deux amis faisaient tous les jours une petite promenade ensemble et causaient. Et l'un, qui n'aimait pas à s'ennuyer, disait fréquemment à l'autre en partant : « Allons! Promenons-nous un peu et tâchons de n'être pas d'accord. » C'était un très bon philosophe péripatéticien. Dans une certaine mesure et dans une mesure assez large, j'aime que mes lecteurs pratiquent avec moi cette philosophie-là. Vous savez bien que le véritable fondateur de l'école éristique c'est Socrate lui-même.

Juin 1911. **É. F.**



HOMÈRE

LES ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE DANS L'ILIADE



HOMÈRE

LES ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE DANS L'ILIADE

TROIE est assiégée par les Grecs. Hector, fils du roi des Troyens, Priam, se rend au combat avec de grandes chances d'y périr. Il rencontre sur le rempart sa femme Andromaque qui l'attendait au passage, son petit enfant, Astyanax, dans ses bras. Andromaque dit à Hector :

Cruel, ton courage te perdra, tu es sans pitié pour ton enfant au berceau et pour moi, malheureuse qui serai bientôt veuve. Il vaudrait mieux pour moi, quand je t'aurai perdu, descendre sous terre. Car je n'ai plus ni père ni mère. Le divin Achille a tué mon père, Eétion, dans sa ville de Thèbes en Cilicie. Il a tué mes sept frères qui gardaient les troupeaux dans les campagnes. Diane, depuis, a tué ma mère. Tu es donc pour moi, Hector, mon père, ma mère, mon frère et mon époux dans toute la fleur de la jeunesse. Prends pitié d'Andromaque, ne descends pas dans la plaine, défends la ville du haut des tours, ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ta femme. Range l'armée près du figuier sauvage ; c'est le point faible de nos murailles. Trois fois les Grecs en ont tenté l'assaut...

Andromaque est une jeune femme qui aime son mari et son fils et qui craint de devenir veuve et cela n'a pas besoin d'être expliqué. Elle raconte à son mari toute la malheureuse histoire de sa famille et cela peut paraître inutile puisqu'il la sait ; mais il est naturel qu'elle se la rappelle à elle-même au moment où elle réfléchit sur son malheur présent et sur le malheur qu'elle craint, et il est naturel qu'elle la rappelle à son mari pour arriver à cette conclusion : « Tu vois bien, je n'ai que toi, tu es tout pour moi, père, mère et frère ; ne m'abandonne pas ! » Cependant elle est femme de soldat ; elle connaît le devoir du citoyen dans la patrie en danger et elle ne songe pas à donner à Hector le conseil de s'abstenir. Elle voudrait seulement qu'il défendît la ville avec le moins de dangers possible, près des murs et *près d'elle*. C'est le danger cherché au loin qui épouvante davantage. Hector répond :

Femme, tes soucis sont les miens ; mais je rougirais devant les Troyens et les Troyennes aux longs voiles si, comme un lâche, j'évitais les batailles. Mon âme, d'ailleurs, s'y refuse. N'ai-je point appris à me conduire en brave, à combattre au premier rang pour conserver la gloire de mon père et la mienne ? Cependant mon cœur me le dit, le jour viendra où périront la sainte Troie, et Priam et son peuple habile à manier la lance. Mais la douleur qu'auront alors les Troyens, celle d'Hécube, ma mère elle-même, et du roi mon père ; celle de mes frères qui, si braves et si nombreux, tomberont dans la poussière sous les coups de l'ennemi ne me sont pas à cœur autant que la tienne, lorsque l'un des Grecs t'emmènera tout en larmes, esclave. Alors, dans une ville des Grecs tu tisseras de la toile pour autrui ; le

cœur amer tu puiseras de l'eau à la fontaine Messeis ou à la fontaine d'Hypérie et la dure nécessité pèsera sur toi. Alors le passant, te voyant pleurer, s'écriera : « Voilà la femme d'Hector qui était si bon combattant autour de Troie, lorsque se livraient ces grandes batailles. » Il dira cela et cela renouvellera ta douleur; car tu n'auras plus de mari pour empêcher que tu sois esclave. Puissé-je être mort et couché sous la terre plutôt que d'entendre tes cris lorsque tu seras emmenée !

Hector ne cherche pas à *consoler* Andromaque. Les sombres pressentiments qui le remplissent, il les exprime naïvement. La résignation à la fatalité fait partie du courage que l'on doit avoir dans les circonstances terribles. Andromaque est la femme d'un soldat ; elle doit s'attendre à la mort de son mari et à toutes les conséquences possibles de la défaite : exil, solitude, servitude. Préférerait-elle avoir un mari lâche et qui ne défendît point son pays, ce qui du reste n'amènerait que plus sûrement et plus tôt exil, servitude et esclavage ? Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux ! Andromaque comprend d'autant mieux ce langage qu'elle n'en attendait pas un autre. Elle ne répond rien. Elle se résigne. Mais Hector veut embrasser son fils que peut-être il ne verra plus.

L'illustre Hector étend ses bras pour prendre son fils; mais l'enfant se détourne et se cache, en criant, dans le sein de sa nourrice à la belle ceinture; car il est effrayé par l'aspect de son père, par l'airain du casque et la terrible crinière qui flotte au-dessus. Le père et la mère sourient et Hector enlève le casque de sa tête et le pose, resplendissant, par terre, il embrasse son fils chéri, le berce entre ses bras...

La scène gracieuse et presque gaie, la scène de famille, la terreur enfantine qui fait sourire succèdent aux sombres peintures de la défaite et de la misère prévues. Ils en effacent pour un moment l'impression, ils en consolent. La vie est faite ainsi, de tristesses et de gaietés qui se chassent pour ainsi dire les unes les autres et qui alternent, comme dans ces journées douteuses et ambiguës où, de moments en moments, les nuages passent sur le soleil et les grandes clartés succèdent aux ombres. Hector, berçant son enfant dans ses bras, adresse une prière aux dieux :

Jupiter et vous Divinités, accordez-moi que cet enfant, que mon fils, se signale comme moi parmi les Troyens, qu'il soit comme moi fort et qu'il règne puissamment sur cette ville ; que l'on dise un jour à son retour des combats : « Il est bien plus brave que son père », qu'il rapporte en sa ville les dépouilles de l'ennemi et que sa mère se réjouisse en son âme.

L'espérance est invincible dans le cœur de l'homme. Hector tout à l'heure ne songeait qu'à la défaite probable, presque certaine, qu'à lui mort, qu'à sa femme esclave ; à voir son fils, à le contempler avec la fierté paternelle, à le bercer dans ses bras sous le grand ciel pur où sont les dieux, il prend confiance ; il voit la patrie subsistant, puissante et glorieuse, lui mort peut-être, mais son fils grand, fort, brave, gouvernant Troie, la défendant victorieusement contre les ennemis qu'elle aura encore ; et sa femme qui aura survécu, qui sera grandement honorée dans la ville heureuse et glorieuse de la prospérité de son fils comme elle l'aura

été de celle de son mari. Andromaque est à demi consolée, à demi rassurée, à demi affermie. Son âme est effleurée au moins par le beau rêve qui vient de s'échapper de l'âme de son héroïque époux. Elle pleure encore et sourit déjà.

Cette prière faite, il remet l'enfant entre les mains de son épouse chérie. Celle-ci attire l'enfant sur son sein parfumé et sourit au travers de ses larmes. Hector, tout ému de pitié, la caresse de la main. Ce tableau, cent fois reproduit par le dessin et par la peinture, est tracé en quelques traits, comme sont faites toujours les plus belles œuvres. Hector, profondément ému, mais ferme et qui ne craint pas, remarquez-le bien, que son attendrissement, qu'il n'abrège point et que même il prolonge, puisse rien lui ôter de sa vaillance et de sa vigueur morale ; l'enfant, qui a oublié sa terreur enfantine, mais qui s'en ressent encore confusément et qui cherche une douce retraite dans le sein où sa mère l'attire tendrement ; Andromaque, toujours en proie aux alarmes, mais réconfortée par la vision de gloire maternelle que son mari lui fait entrevoir, plus encore par les sentiments tendrement et héroïquement paternels que vient d'exprimer son mari, heureuse mère parce qu'elle a un mari qui aime son fils plus que lui-même et qui le désire plus grand que lui, heureuse mère et par conséquent heureuse, un instant du moins, malgré toutes les menaces du sort et au milieu des plus grandes misères : ce tableau renferme en lui les plus grandes beautés morales de l'humanité : l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amour maternel, l'amour de la patrie ; il est, dans

une extrême simplicité, le résumé magnifique des plus hautes vertus et des plus heureuses vertus humaines.

Hector, caressant Andromaque de la main, parle ainsi :

Amie, ne t'afflige pas tant à cause de moi ; nul avant le terme fatal ne me précipitera dans l'empire des ombres. Je pense que personne, parmi les humains, lâche ou vaillant, dès qu'il a vu le jour, ne peut échapper au destin. Retourne donc dans mon palais, prends soin de tes travaux, du fuseau, de la toile ; distribue à tes femmes leur tâche. Aux hommes nés dans la ville de Troie et surtout à moi sont réservés les périls de la guerre.

Hector, après avoir donné quelque temps aux tendresses conjugales et paternelles redevient soldat et chef de soldats, et c'est sous ce dernier aspect qu'il tient, on le sent bien, à rester gravé dans l'esprit de celle qu'il aime. Il se montre *fataliste,* ce qui est comme une nécessité morale pour tous ceux qui sont exposés aux dangers. Il dit : « Notre heure est marquée ; nul et rien ne peut ni l'avancer ni la retarder, et nous ne pouvons savoir quand elle viendra. Que nous reste-t-il donc à faire ? A mettre dans cet espace de temps, court ou long, qui nous est départi jusqu'à notre fin, le plus de belles actions et de bonnes actions possibles pour la satisfaction de notre conscience et de notre fierté. Car seules les belles et bonnes actions comptent et, par conséquent, notre plus profond désir étant d'avoir une vie longue, notre seul moyen de l'allonger c'est de la remplir de ce qui compte ; c'est de multiplier les

moments pleins et solides dont elle peut se composer ; nous ne pouvons ni l'allonger ni l'accourcir; remplissons-là ; comblons-là. » C'est la morale du soldat. J'ajoute que c'est la morale de tout honnête homme et de tout homme sensé.

D'autre part, Hector se montre dans ses dernières paroles, soldat, chef de soldats et chef de famille par les derniers *ordres* qu'il donne à sa femme. Elle a attendu son mari aux portes de la ville pour lui dire adieu et pour lui faire embrasser son fils ; c'est bien ; mais qu'elle ne s'attarde point davantage. Il ne convient pas qu'une femme et particulièrement la femme d'un fils de roi soit vue dans les rues de la ville. Qu'elle reprenne ses fonctions et les offices de son sexe et de son rang ; qu'elle se confine dans son palais et qu'elle se livre à ses travaux de femme. Elle aussi, comme lui, doit donner l'exemple. Aux hommes la guerre et ses périls ; aux femmes les emplois domestiques, plus obscurs, aussi honorables ; car ce sont les maisons ordonnées et laborieuses qui font les familles saines et fortes, les enfants bien dressés et qui préparent ainsi la patrie future.

Hector parla ainsi, et il reprend son casque à la crinière flottante et il s'éloigne. Son épouse chérie regardant en arrière et fondant en larmes, retourne au palais de l'homicide Hector. Bientôt elle en franchit les portes superbes, rejoint dans les appartements intérieurs ses nombreuses servantes et, à apparaître devant elles, les fait pleurer. Ainsi dans la maison d'Hector, encore plein de vie, elles le pleurent amèrement, car elles n'espèrent pas qu'il revienne de cette

terrible guerre, échappant à la fureur et aux bras des terribles Grecs.

Andromaque se sépare de son mari comme la femme du marin se sépare du sien, sans oser espérer qu'elle le reverra jamais ; pendant qu'il s'éloigne elle se retourne pour le revoir encore et les larmes que maintenant elle ne contient plus ruissellent de ses yeux. Elle retourne à son palais. Il n'est pas indifférent de dire que ce palais a des portes magnifiques et somptueuses ; parce que, s'il est possible qu'Andromaque, tout entière à sa douleur, n'y ait fait aucune attention, il est possible aussi qu'elle les ait regardées et qu'elle se soit dit : « Les voilà ces portes orgueilleuses, trop orgueilleuses, que bientôt sans doute l'ennemi brisera et dont il fera des brasiers fumants. » C'est en proie à ces pensées qu'elle franchit le seuil, qu'elle gagne les appartements intérieurs et qu'elle paraît, le visage défait devant ses femmes. Elles pleurent de la voir pleurer et de cette idée qu'elle vient de quitter son mari qui court peut-être à la mort. Ainsi Hector est pleuré vivant comme si le sort l'avait déjà frappé pour jamais ; car l'inquiétude et le désespoir sont naturels aux femmes et ne se comprennent que trop bien dans ces circonstances tragiques. Un grand voile funèbre semble descendre et s'étendre sur Troie destinée à la ruine.

Mais Homère n'a pas voulu que ce chant (c'est le VI[e] de l'*Iliade*) se terminât sur cette impression de deuil sinistre. Que les femmes pleurent, cela leur est permis ; mais le soldat qui va au combat doit être allègre et bien plutôt entretenir l'espérance que

la chasser de son cœur. Pendant qu'Andromaque et ses servantes gémissent dans le palais sombre, Hector descend vers la plaine. Il est rejoint, non loin du lieu où il s'entretenait avec Andromaque, par Pâris, celui-là même qui par ses imprudences est cause de cette guerre fatale, brave du reste, mais inconsidéré et nonchalant.

Frère, dit Pâris à Hector, sans doute j'entrave ton ardeur par mes retards et je n'arrive point aussi promptement que tu l'avais ordonné. — Ami, répond le brillant Hector, nul, s'il est juste, ne dépréciera tes travaux guerriers ; tu es brave, mon frère, mais tu te négliges, tu manques de volonté, et mon cœur est chagrin quand j'entends les Troyens t'insulter, qui à cause de toi supportent les fardeaux de la guerre. Mais marchons, nous reprendrons cet entretien, s'il plaît à Jupiter de nous permettre, dans nos palais, de dresser nos grandes urnes, en hommes libres, et d'offrir des libations aux dieux immortels, lorsque nous aurons repoussé loin de Troie les Grecs aux belles cnémides.

Hector est redevenu tout entier soldat et chef de guerre. Il adresse des remontrances à ses subordonnés, fussent-ils ses frères, en tempérant les sévérités par justice rendue aux mérites réels ; il leur donne confiance, il leur inspire l'espoir ; il fait briller devant leurs yeux la vision joyeuse des réjouissances au lendemain de la victoire ; surtout, il espère lui-même. L'espérance est une vertu parce que la désespérance est une lâcheté. « Espérer contre toute espérance » est un devoir, parce que l'espérance est le sentiment que l'on fera tout pour s'acquitter de sa mission et de son emploi et que,

dans ces conditions, il est impossible qu'il ne reste pas une chance et plus d'une chance de succès. Ainsi se terminent les adieux d'Hector et d'Andromaque, par Andromaque pleurant et par Hector marchant fermement et allègrement au combat : Andromaque versant des larmes, mais *travaillant* avec ses femmes ; Hector cherchant l'ennemi et voulant vaincre et espérant vaincre ; entre eux, la ville en péril, immense et sombre, sur laquelle l'une pleure déjà, pour laquelle l'autre va combattre en la voyant, dans son rêve héroïque, affranchie de l'ennemi et se dressant libre et joyeuse sous le soleil.

Notre Racine s'est inspiré de ce beau récit plus que de tout autre chose quand il a écrit sa merveilleuse tragédie d'*Andromaque*. Hector est mort, tué par Achille, le plus redoutable des chefs grecs ; Andromaque a été emmenée en captivité chez Pyrrhus, qui est précisément le fils d'Achille, et le jeune Astyanax a été laissé auprès de sa mère. Or, Pyrrhus, admirant profondément les grâces et les vertus d'Andromaque veut l'épouser. Andromaque est pleine du souvenir d'Hector et ne peut consentir à s'unir au fils de celui qui l'a tué. Pyrrhus, plus barbare, du moins s'il va jusqu'au bout de ses desseins et de ses menaces, que ne l'a jamais été son père, fait entendre à Andromaque que si elle ne consent pas à l'épouser, il tuera son fils ou, ce qui est la même chose, le laissera tuer. Il le peut, et même il peut à peine faire autrement, car les Grecs exigent que le fils d'Hector leur soit livré, craignant qu'il ne relève Troie et l'empire troyen. Pyrrhus en abandonnant Astyanax à la mort, ne ferait donc

que l'acte d'un bon Grec, respectueux de ce que la Grèce a cru devoir résoudre. Donc il met Andromaque dans cette alternative : ou l'épouser et espérer qu'un jour peut-être il rétablira Astyanax sur le trône des Troyens ; ou voir son fils saisi par les Grecs et livré par eux à une mort certaine. On voit assez quelle est la situation terrible d'Andromaque. Il faut voir aussi en quoi, pourquoi, pour quelle raison extrêmement honorable et parfaitement belle *elle rend elle-même* cette situation plus terrible qu'elle ne l'est réellement. Si elle n'aimait que son fils — elle l'aime profondément, mais je dis si elle n'aimait que son fils, — sa situation serait périlleuse, aléatoire, aventureuse, plutôt que tragique. Elle épouserait Pyrrhus. Les Grecs feraient la guerre à Pyrrhus ; dans cette guerre, Pyrrhus serait peut-être vaincu ; mais alors seulement, et dans ce cas seulement, ce qui menace Andromaque, à savoir la mort de son fils, se produirait. Et Pyrrhus serait peut-être vainqueur, et, dans ce cas, c'est Astyanax roi et du peuple de Pyrrhus et de Troie restaurée. Donc, si elle n'aimait que son fils, Andromaque n'aurait pas à hésiter et n'hésiterait pas ; elle épouserait Pyrrhus pour, dans tous les cas, *retarder* la mort de son fils, pour, en cas de guerre heuheuse, le sauver pour toujours et le faire roi. Donc si elle n'aimait qu'Astyanax, elle épouserait Pyrrhus.

Mais c'est ce qu'elle ne peut se résoudre à faire, parce qu'elle n'aime pas seulement Astyanax ; elle aime Hector. Elle l'aime comme s'il était vivant ; elle l'aime comme si en épouser un autre était proprement une infidélité et une trahison ; elle l'aime

avec une sorte de superstition et, pour mieux dire, de religion. Elle ne voit que lui, elle ne nomme que lui.

Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.

Jamais la veuve d'Hector ne sera la femme du fils du meurtrier d'Hector, même pour sauver le fils d'Hector. Cependant, si elle persiste dans cette farouche résistance, Astyanax est sacrifié. Que fera-t-elle?

C'est alors, après avoir supplié Pyrrhus, après avoir supplié ceux qui peuvent avoir sur Pyrrhus quelque influence, qu'elle s'avise d'un moyen très aventureux, d'un expédient bien peu sûr, mais qui est bien le seul par quoi elle puisse concilier son amour maternel et son amour conjugal, ses devoirs envers son fils et ses devoirs envers son époux, ses tendresses de mère et ses tendresses et ses pudeurs de femme. Elle épousera Pyrrhus ; mais elle ne sera pas sa femme. Elle l'épousera, solennellement, devant les autels, après lui avoir fait jurer de considérer toujours Astyanax comme son fils ; et puis, aussitôt après la cérémonie, elle se donnera la mort pour n'être pas effectivement la femme de Pyrrhus. Elle espère que Pyrrhus, dur, mais loyal, tiendra son serment et protégera Astyanax, quoique frustré d'Andromaque ; elle espère surtout, je crois, et peut-être a-t-elle raison, que frappé, ému et profondément pénétré de la grandeur du sacrifice d'Andromaque, Pyrrhus voudra s'en montrer digne et se montrer digne d'elle et n'osera jamais descendre à cette basse vengeance d'immoler le fils d'une telle

mère et de la femme qui aura porté un instant son nom.

Un événement qu'elle n'a pas prévu la fait réussir beaucoup plus qu'elle ne pensait. Les Grecs, indignés et furieux de voir Pyrrhus, non seulement leur refuser Astyanax, mais l'adopter en prenant sa mère pour femme, exaspérés de voir Pyrrhus ouvertement infidèle à la Grèce et en rébellion contre ses ordres, le massacrent sur les marches mêmes de l'autel où se célèbre la cérémonie nuptiale et le peuple de Pyrrhus proclame reine Andromaque et roi Astyanax. Andromaque aura probablement à soutenir une guerre contre la Grèce, mais elle est la veuve d'Hector et elle a autour d'elle les amis et les soldats d'Achille.

Mais ceci est le dénouement et je ne voulais attirer votre attention que sur le caractère d'Andromaque. Ce caractère est tout entier homérique, ce caractère a été tout entier inspiré à Racine par *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*. Andromaque a, dans la pièce de Racine, le caractère de l'Andromaque homérique et le caractère de l'Hector homérique, qu'elle a en quelque sorte pris de lui et hérité de lui, comme il est assez naturel à une femme qui aime. Elle a le caractère de l'Andromaque homérique : elle est douce, tendre, mère passionnée et charmante, et, pleine de piété domestique, *elle aime vivre avec les morts*. Dans Homère, elle disait : « J'ai perdu mon père, ma mère, mes sept frères. Ils dorment là-bas dans une tombe que, pieuses, les nymphes Orestiades, filles de Jupiter, ont entourée d'ormeaux verts. Il ne me reste que toi ; tu es

mon père, ma mère, mon frère et mon époux. » Dans Racine, elle dit à son fils : « Je n'ai plus que toi et tu es mon Hector qui était tout ce qui me restait. »

C'est Hector, c'est Hector que j'embrasse

et elle vit avec le souvenir d'Hector comme avec un être que la mort n'a pas pu atteindre puisqu'il est encore dans son cœur. Elle dit en vers de Racine ce qu'elle avait dit dans la langue d'Homère sur le rempart de Troie : « Il vaudrait mieux pour moi, t'ayant perdu, descendre sous la terre. » C'est précisément la conclusion ferme et la détermination où elle en arrive. Amour des morts, amour de son mari, amour de son fils, c'est l'Andromaque d'Homère et c'est l'Andromaque de Racine.



VIRGILE

DEUX AMIS: NISUS
ET EURYALE DANS L'ENÉIDE



VIRGILE

DEUX AMIS: NISUS ET EURYALE DANS L'ÉNÉIDE

LES Troyens échappés à la destruction de Troie avaient, sous la conduite d'Enée, gagné l'Italie pour y fonder une ville. Ils luttaient contre les possesseurs du sol qui se refusaient à les accueillir. A un moment, enfermés dans une ville forte, séparés de leur chef Enée, assiégés, une partie des Troyens cherchaient le moyen de faire savoir à Enée leur position critique et de l'appeler à leur secours. Deux jeunes gens, l'un déjà soldat aguerri, l'autre presque enfant, unis d'une tendre amitié, s'offrirent pour être messagers, pour traverser l'armée assiégeante à leurs risques et périls et pour parvenir jusqu'à Enée. C'étaient Nisus et Euryale.

L'une des portes était gardée par le fils d'Hynacus, Nisus, plein de courage et d'audace. Sorti des forêts de l'Ida giboyeux, habile à lancer le javelot et la flèche rapide, il avait suivi fidèlement la fortune d'Enée. Près de lui était Euryale, son compagnon, le plus beau parmi les guerriers de l'armée troyenne, dont les joues laissaient à peine apparaître le premier duvet de la jeu-

nesse. Unis de l'amitié la plus tendre, ils couraient toujours l'un à côté de l'autre tous les hasards de la guerre ; à ce moment un commun devoir les retenait tous deux à la garde d'une des portes.

Après avoir ainsi posé ses personnages avec un certain détail, pour marquer qu'ils vont être importants dans le récit et qu'il va être question d'eux assez longuement, Virgile les met en scène et les fait parler.

Sont-ce les dieux, mon cher Euryale, dit Nisus à son ami, qui m'enflamment de cette ardeur que je sens, ou chacun se fait-il un dieu de sa passion ? Depuis longtemps déjà je roule dans ma tête de combattre ou de tenter quelque grande entreprise ; mon âme est impatiente du repos et de la tranquillité... »

Nisus, nous le savons tout de suite, est un aventureux, un inquiet, plein de hardiesse et de courage et de décision et capable de concevoir un grand dessein, mais qui pourra manquer de prudence et de complet sang-froid. Il continue de parler :

Tu vois dans quelle aveugle sécurité semblent enfoncés les Italiens qui nous assiègent. Leurs feux de camp ne brillent plus que de loin en loin ; ils sont ensevelis dans le sommeil et dans l'ivresse et partout dans la plaine règne le silence. Apprends donc ce que je médite et quelle pensée vient de se dresser dans mon esprit. Nous tous, chefs et hommes du peuple, nous demandons qu'Enée soit rappelé auprès de nous et que des messagers soient envoyés vers lui qui rapportent des nouvelles certaines de l'ensemble des affaires. Si l'on me promet ce que je demanderai pour toi (car pour moi la gloire d'un tel exploit me suffit), je crois pouvoir

trouver au pied de cette colline un chemin qui me conduira aux murs de Pallantée.

On voit pourquoi Virgile a placé la scène ainsi qu'il l'a placée. D'abord le dessein de Nisus s'est formé définitivement ici, sur ce rempart, pendant cette nuit de garde, en songeant à la situation, en rêvant de gloire et en regardant la plaine. Avant le blocus, Nisus a parcouru les environs, il a chassé dans ces bois qu'il voit, là-bas, sur la droite ; il connaît un chemin qui mène sûrement à Pallantée pourvu que l'on puisse franchir les lignes ennemies et il a observé que les Italiens, cette nuit, ont fait festin et que leur camp n'est pas gardé. Ensuite tout cela nous est dit d'une façon très vive, et déjà dramatique parce qu'il nous est dit par Nisus *le disant à Euryale* en même temps qu'il lui montre les choses qui sont sous ses yeux : « Tu vois ces bois à l'horizon à droite ; il y a là un chemin qui mène à Pallantée ; tu vois le camp des Italiens ; à peine quelques lumières ; ils sont mal gardés. » Tout est mis sous le regard, sous le nôtre comme sous celui d'Euryale, ce qui permet, du reste, au poète de décrire brièvement et sobrement, mais de décrire en même temps qu'il nous renseigne. Ce premier acte du drame est composé d'une manière excellente.

Euryale est frappé ; un immense désir de gloire s'élève dans son cœur, Nisus lui parle d'un projet à accomplir, glorieux et utile, et il ne lui parle point de l'y associer ! Cela l'étonne, l'humilie et presque le révolte. Il est possible que Nisus ait parfaitement songé à mettre Euryale de moitié dans l'expédition

projetée, mais ait voulu que la proposition en vînt d'Euryale lui-même, pour que la chose fût spontanée, de la part de son ami. Je ne sais. Il est très probable. Quoi qu'il en soit, Euryale, un peu irrité, car il ne commence pas par louer son ami de sa belle idée, mais tout de suite par se plaindre d'être laissé à l'écart, dit :

Donc, Nisus, tu dédaignes d'associer Euryale à de si grands projets ? Te laisserai-je courir seul à de tels dangers ? Sont-ce là les leçons que j'ai reçues de mon père pendant le siège de Troie ? Est-ce ainsi que tu m'as vu agir depuis que j'ai suivi avec toi le magnanime Enée et son destin ? Ce cœur, oui, certes, ce cœur sait mépriser la vie et je ne croirais jamais acheter trop cher l'honneur où tu cours, en le payant de mon sang.

Il est à remarquer qu'Euryale dit qu'il veut être de l'expédition par amitié pour Nisus : « Te laisserai-je courir seul à de tels dangers ? » mais surtout par amour de la gloire et par fierté de jeune soldat : « ce cœur, oui, certes ce cœur sait mépriser la vie... » Je m'excuse de dire que *c'est dosé*. L'amitié pour Nisus est un des motifs d'Euryale et c'est d'elle qu'il parle *d'abord*; mais ce n'est pas son motif le plus fort ; il a aussi l'amour de la patrie et de la gloire : « Je ne croirais pas payer trop cher, en le payant de ma vie, l'honneur où tu cours ; » et il y a enfin et surtout peut-être l'amour-propre du jeune homme, de l'adolescent qui se sent assez grand pour courir tous les dangers que courent les autres. On le laisse ! Le prend-on pour un enfant ? Lui aussi sait mépriser la vie et *il a été élevé pour cela*. Il y a là la fierté un peu chatouilleuse du jeune

gentilhomme du temps de Louis XIII ou de Louis XIV, « cornette » dans un régiment, et qui ne veut pas qu'on l'exempte de l'assaut. Croit-on qu'il tienne à la vie quand il s'agit d'honneur? La valeur n'attend pas le nombre des années.

Nisus hésite. Au fond je crois qu'il veut seulement éprouver si la résolution d'Euryale est très ferme et qu'il ne veut le prendre avec lui que s'il le sent absolument décidé à le suivre et persistant dans sa détermination qui sera alors une véritable détermination virile et non une boutade généreuse d'enfant. Enfin il hésite ou semble hésiter.

Je n'ai jamais douté de ton courage et cela ne m'était pas permis. Puissent Jupiter et les dieux, favorables à mon entreprise, me ramener triomphant près de toi! Mais si la Fortune, si quelque dieu ennemi me poussent à ma perte, — et tu vois combien de hasards j'ai à courir, — je veux que tu me survives. Ton âge a plus de droits à la vie que le mien ; je veux qu'il y ait quelqu'un pour dérober mon corps au vainqueur ou pour le racheter et lui donner la sépulture ; ou si la fortune s'y oppose, pour consoler mes mânes absents en les honorant d'un tombeau. Me préservent les dieux de causer une telle douleur à ta malheureuse mère; elle qui seule de toutes les mères a osé suivre son fils jusqu'ici.

Nisus, soit pour éprouver Euryale, comme j'ai dit, soit exprimant la pensée qu'il a réellement, et il y a sans doute des deux, donne toutes les raisons qu'Euryale pourrait avoir de ne pas venir. Il se doit à sa mère, si dévouée pour lui, et c'est-à-dire qu'il ne doit pas s'abstenir de combattre, mais qu'il ne

doit courir que les dangers que courent tous les autres et non pas s'engager dans des expéditions particulières, dans les coups d'audace individuelle. Il est bien jeune et l'adolescence a comme des droits particuliers à la vie (Nisus dit cela très brièvement, sentant qu'Euryale peut en être blessé). Enfin, et c'est sur quoi Nisus insiste le plus, l'amitié même d'Euryale pour Nisus fait à Euryale un devoir de ne pas le suivre. Si Nisus est tué, Euryale pourra — toutes les hypothèses sont prévues en peu de mots — ou dérober le corps de Nisus à l'ennemi, chose peu probable mais possible encore ; ou le racheter de concert avec les autres Troyens, et dans les deux cas lui donner une sépulture honorable ; ou enfin, si le malheur veut que le corps reste en possession des Italiens, lui dresser un tombeau vide. Les anciens croyaient que, quand on ne pouvait pas mettre dans un tombeau le corps (ou les cendres) d'un mort, c'était *quelque chose* et quelque chose de favorable, dans une certaine mesure, au repos de son ombre que de lui dresser un tombeau et d'accomplir sur ce tombeau les cérémonies rituelles. C'était le *tombeau à l'absent* et les honneurs funèbres à l'absent.

Euryale *ne répond point*, ce qui est la vraie manière de marquer qu'une résolution est inébranlable. Il dit deux mots : « Raisons sans valeur ; je suis décidé ; hâtons-nous. »

Nisus, secrètement heureux sans doute d'être accompagné par son ami, n'insiste pas. Euryale éveille les soldats que leur tour de garde appelait à remplacer Euryale et Nisus et ils se rendent tous

deux auprès des chefs qui précisément cette nuit-là, debout, appuyés sur leurs longues lances et le bouclier au bras, crainte de surprise, tenaient conseil sur les grands intérêts de l'Etat.

Ils se présentent aux chefs et déclarent leur dessein. Après les avoir entendus, Ascagne, fils d'Enée, promet les récompenses les plus riches et les plus glorieuses aux jeunes gens s'ils réussissent. Euryale répond :

J'implore de toi une grâce préférable pour moi à tous les dons. J'ai une mère, issue de la race antique de Priam. La malheureuse, rien n'a pu la retenir loin de moi. Elle m'a suivi partout. Elle ignore les dangers que je vais courir et je pars sans lui dire adieu. J'en atteste la nuit et ta main droite, je ne pourrais soutenir ses larmes. Consolez sa misère et prenez pitié de son abandon ! Que je parte avec cette assurance et je braverai plus hardiment tous les dangers.

Ascagne promet que la mère d'Euryale sera la sienne. Les jeunes gens au milieu de la nuit partent. Ils traversent le camp des assiégeants endormis et y font un grand carnage. C'est une faute ; car ils perdent un temps précieux et le jour va venir, qui est leur ennemi le plus redoutable. Nisus le fait remarquer à Euryale : « C'est assez ; le jour approche qui peut nous trahir ; nous sommes suffisamment vengés : la route nous est ouverte à travers les ennemis. »

Ils sortent du camp des assiégeants ; mais déjà il est trop tard. Trois cents cavaliers italiens venaient, de nuit, du gros de l'armée italienne au camp des

assiégeants. Ils s'avançaient en bon ordre dans la plaine sous la conduite de Volscens.

Déjà ils touchaient aux portes du camp ; ils allaient les franchir, quand ils aperçurent de loin deux guerriers qui se détournaient par un sentier sur la gauche. Le casque trahit l'imprudent Euryale en réfléchissant dans l'ombre les rayons de la lune. Cela ne fut pas vu sans qu'on y fît attention. Du milieu de sa troupe, Volscens crie : « Arrêtez, hommes, pourquoi êtes-vous en route ? Qui êtes-vous, ainsi armés ? Où allez-vous ? » Les deux Troyens ne répondent rien, ils s'enfoncent rapidement dans l'intérieur de la forêt et se mettent sous la garde de la nuit. Aussitôt les cavaliers s'emparent des sentiers dont les détours leur sont connus et placent des sentinelles à toutes les issues...

Dès ce moment on sent que Nisus et Euryale sont perdus. Virgile n'a pas écrit cet épisode pour enseigner à ses lecteurs comme il faut exécuter une mission militaire et quelles fautes il y faut éviter ; il l'a écrit pour montrer un charmant exemple d'amitié fraternelle entre compagnons d'armes ; cependant il écrit pour des Romains et il est Romain lui-même. Il n'est pas fâché (et son lecteur ne le sera pas) de montrer que quand on traverse une armée ennemie comme messager, il ne faut pas s'y attarder à des meurtres inutiles ; il ne faut pas attendre jusqu'à l'aurore et il ne faut pas mettre un casque poli qui, même la nuit, peut vous trahir. Nisus et Euryale, celui-ci surtout, mais presque autant l'un que l'autre, sont des enfants étourdis. Ils paieront peut-être très cher leurs imprudences multipliées.

Cette forêt était de tous les côtés hérissée de broussailles et d'yeuses touffues et obstruée de ronces épaisses ; à peine quelques rares sentiers luisaient à travers les fourrés. L'obscure épaisseur du feuillage et le poids de son butin embarrassent la marche d'Euryale...

Virgile, grand poète descriptif, n'a pas manqué, pour son plaisir, de décrire en quelques vers admirables la forêt ; mais il le fait en quelques traits bien choisis, expressifs, sans développement et en ne donnant que les peintures qui se rapportent au sujet, c'est-à-dire en ne décrivant que ce qui, tout en étant beau à peindre en soi, explique pourquoi Euryale s'est égaré dans la forêt et y a été entravé.

Bientôt la crainte fait perdre son chemin à Euryale dans ces sentiers inconnus. Nisus, qui ne s'est point aperçu qu'Euryale n'est plus derrière lui, continue de fuir. Déjà il avait échappé à l'ennemi et gagné les lieux qui furent depuis appelés Albains et où Albe fut fondée ; le roi Latinus y avait alors de grandes étables. Il s'arrête, se retourne et ne voit plus son ami...

Il pourrait y avoir ici ce que nous appelons un conflit de devoirs. Le devoir de Nisus, comme ami, est de retourner sur ses pas et de chercher Euryale ; le devoir de Nisus, comme soldat, est de continuer sa route ; puisque par une chance inespérée il a échappé à l'ennemi, il doit conserver à ses compatriotes un appui précieux, un sauveur, à savoir lui-même, et continuer sa mission ; l'intérêt public est que quelqu'un arrive à Enée ; cet intérêt public ne doit-il pas l'emporter sur tout ? On peut au moins se le demander, discuter avec soi-même, délibérer. Il peut y avoir conflit de devoirs. Ce conflit de de-

voirs, Virgile ne l'a pas même posé, pas même indiqué. Nisus ne délibère pas une minute. C'est que Virgile, et il le sent et il a bien raison de sentir ainsi, peint des créatures primitives, instinctives, qui obéissent au sentiment et au premier sentiment et qui n'ont pas le temps de réagir contre ce premier sentiment et de se demander s'il n'y en a point un autre, ou un devoir qui s'oppose à lui. Un Romain du temps de Régulus, sans aucun doute, aurait laissé Euryale dans la forêt et aurait couru droit du côté d'Enée. Un Romain du temps de Virgile, lisant l'épisode que nous citons ne manquerait pas de dire : « Nous agissons d'autre sorte ; mais comme il est naturel que nos lointains ancêtres aient agi comme Virgile les montre agissant ! Et peut-être quelqu'un d'entre nous, même aujourd'hui, dans l'emportement de sa tendresse, ferait comme Nisus et personne ne pourrait l'en mépriser. »

Donc Nisus rentre dans la forêt. Il n'appelle pas Euryale ; car il n'est pas imprudent à ce point, mais...

Il se jette dans les détours embarrassés de cette perfide forêt, parcourt les sentiers déjà parcourus et les buissons silencieux. Il entend les pas des chevaux, le bruit des armes et les signaux de ceux qui poursuivent. Bientôt un cri parvient à ses oreilles : il voit Euryale qui, trompé par la nuit et par les lieux et troublé par cette attaque, est tombé entre les mains de l'ennemi qui l'entraîne malgré sa vive résistance... Que faire ? Quelles armes peuvent leur arracher son jeune ami ? Se jettera-t-il au milieu des ennemis pour y trouver une mort glorieuse ? Soudain, ramenant son bras en

arrière, il balance un javelot et levant les yeux vers la lune, il lui adresse cette prière : « O déesse, ô toi, l'honneur des astres et la protectrice des forêts, fille de Latone, sois-moi favorable et seconde mon entreprise. Si jamais Hynacus, mon père, chargea en ma faveur ton autel de ses dons, si j'ajoutai quelquefois moi-même à ses offrandes, en suspendant aux voûtes ou en fixant aux portiques de tes temples le tribut de ma chasse, fais que je disperse cette troupe et dirige mes traits à travers les airs.

Virgile imite ici de très près Homère qui ne manque jamais, en peintre exact de son temps, de montrer ses héros tâchant, à chacune de leurs entreprises, d'y associer une divinité. Cet archaïsme n'est pas inutile puisqu'il sert à rappeler le temps où se passe le poème et ce temps expliquant, comme nous venons de le voir, le caractère particulier des personnages.

Nisus pria ainsi et, de tout l'effort de son bras, il lance un javelot qui fend les ombres de la nuit et vient s'enfoncer dans le dos de Sulmon ; il s'y brise et le bois en éclats lui traverse le cœur. Sulmon tombe, saisi par le froid de la mort au milieu du sang qu'il vomit et son flanc palpite avec de longs murmures. Les Italiens regardent autour d'eux et, tandis qu'ils s'agitent en tumulte, Nisus, encouragé par ce premier succès, lance un second trait qui frappe Tagus aux tempes et se fixe en fumant au milieu de son cerveau. L'impétueux Volscens, furieux de ne pouvoir découvrir d'où le trait est parti : « Eh bien, c'est toi, dit-il à Euryale, qui vas payer de ton sang la mort de deux guerriers. » Aussitôt, le fer en main, il se jette sur Euryale. Nisus éperdu, hors de lui, ne peut résister à sa douleur et sort

des ténèbres qui le cachaient ; il s'élance, il s'écrie : « Moi, c'est moi, me voici, c'est moi qui ai tout fait ; cet enfant n'a rien pu, n'a rien osé ; j'en atteste ce ciel et ces astres qui le savent. Il a seulement trop aimé son malheureux ami. »

C'est ici le dévouement de Nisus, dévouement sublime, quelques raisons de discipline et de devoir militaire que l'on puisse invoquer contre lui. Nisus n'a pu résister à sa douleur, à son affection, à l'impulsion de son cœur. Son ami allait mourir, il a voulu peut-être le sauver, si, chose peu probable, la fureur de l'ennemi se détournait d'Euryale sur Nisus ; bien plutôt, et il ne songe guère qu'à cela, partager sa mort. Deux sentiments, que certes il n'analyse pas et dont il ne se fait pas le compte, mais qui le poussent obscurément, sont la cause de son acte : il sent qu'il est responsable du malheur d'Euryale puisqu'il a accepté que cet enfant l'accompagnât ; il sent qu'il ne pourrait pas désormais vivre sans lui ; et il se jette dans le gouffre où il est tombé. Mais l'ennemi n'a pas voulu entendre sa prière et Nisus n'avait pas achevé de parler que peut-être déjà Euryale était mort.

Il disait et déjà le fer, poussé avec force, a traversé les côtes d'Euryale et brisé sa blanche poitrine : il roule, expirant ; ses beaux membres sont inondés de sang et sa tête défaillante retombe sur ses épaules. Ainsi une fleur brillante que la charrue a tranchée, languit et meurt ; ainsi le pavot, affaissé par une pluie violente, baisse la tête et se penche sur sa tige.

La mort d'Euryale est décrite par Virgile avec une grâce de description touchante, mais où il

entre un peu de coquetterie d'artiste. On la voudrait peut-être un peu plus simple ; elle sent un peu le théâtre et rappelle les acteurs qui veulent « mourir en beauté ». Mais observons, d'abord, que ces vers sont très beaux en soi, ensuite que ces comparaisons, qui nous semblent un peu cherchées, ne le sont pas chez les poètes anciens, étant très multipliées dans Homère dont les poètes anciens sont tout pleins et comme pénétrés.

Que reste-t-il à Nisus ? Mourir ; car il sait bien que sa mort est certaine ; mais mourir après avoir, s'il se peut, vengé son ami. Il ne fait qu'un bond ;

Il se rue sur les ennemis ; il ne cherche que Volscens ; c'est sur Volscens seul qu'il s'acharne ; en vain on le presse, on le serre de tous côtés ; rien ne l'arrête ; il fait tournoyer son épée foudroyante jusqu'à ce qu'il l'ait plongée dans la bouche de l'Italien ouverte pour crier et qu'il ait arraché, en mourant lui-même, la vie à son ennemi. Percé de coups, il se jette sur son compagnon expiré et s'endort auprès de lui du paisible sommeil de la mort. Couple heureux ! Si mes vers ont quelque pouvoir, vous vivrez éternellement dans le souvenir des hommes ; on parlera de vous, tant que la race d'Enée siégera sur l'immuable rocher du Capitole et que la nation romaine donnera des lois à l'Univers.

Il est extrêmement rare que les auteurs anciens interviennent personnellement dans leurs récits, disent : *je* et *moi*. Virgile a cru que pour un trait si beau d'amitié et de fraternité, il pouvait se départir de la règle ordinaire ; il a introduit un trait lyrique dans un récit épique. Nous sommes plus habitués que les Latins à ce genre de procédé.

L'exclamation de Virgile a du reste une grande beauté parce qu'on la sent très sincère. C'est le cri d'un patriote qui, en cherchant ou en inventant dans le passé de Rome des héros obscurs et admirables, rattache le présent au passé et enseigne aux Romains de quels grands hommes ils sont descendus et de qui ils ont à être dignes.



RABELAIS

LA TEMPÊTE ESSUYÉE PAR PANTAGRUEL ET SES AMIS DANS PANTAGRUEL



RABELAIS

LA TEMPÊTE ESSUYÉE PAR PANTAGRUEL ET SES AMIS DANS PANTAGRUEL

PANTAGRUEL est un prince et un géant, fils de Gargantua, roi et géant, petit-fils de Grandgousier, géant et roi. Il a pour principaux amis frère Jean des Entomeurs, moine intelligent, gaillard et brave, et Panurge, étudiant spirituel, amusant, mais de faible courage. Pendant une traversée qu'ils font ensemble, ils sont assaillis par une tempête épouvantable et voici le récit de cette tempête. Je modernise un peu le texte pour qu'il soit plus aisément compris.

Or, lendemain, rencontrâmes un vaisseau chargé de moines, jacobins, jésuites, capucins, ermites, augustins, bernardins, célestins, théatins, egnatins, cordeliers, carmes, minimes et autres saints religieux, lesquels allaient au concile pour débrouiller les articles de la foi contre les nouveaux hérétiques. Les voyant, Panurge entra en excès de joie comme assuré d'avoir toute bonne fortune pour ce jour et autres subséquents en long ordre. Et, ayant courtoisement salué les béats pères et recommandé le salut de son âme à leurs dévotes prières et menus suffrages, fit jeter en leur bateau soixante et dix-huit douzaines de jambons, dizaines de

cervelas et centaines de boutargues pour les âmes des trépassés. Pantagruel restait pensif et mélancolique. Frère Jean l'aperçut et demanda d'où lui venait telle fâcherie quand le pilote, considérant les voltigements du drapeau sur la poupe et prévoyant un tyrannique grain, commanda tous être en alerte et fait mettre les voiles bas...

Il convenait, pour ce qui va suivre, de montrer le bon Panurge tout en assurance et en joie, pour le montrer ensuite en toute autre posture et mieux peindre, par ce contraste, cette petite âme très légère et très faible.

Soudain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abîme; les fortes vagues battre les flancs de nos vaisseaux; le mistral, accompagné de mortelles bourrasques, siffler à travers nos vergues ; le ciel tonner du haut, foudroyer, éclairer, pleuvoir, grêler, l'air perdre sa transparence, devenir opaque, ténébreux et obscurci, si que autre lumière ne nous apparaissait que des foudres, éclairs et effractions des célestes nuées. Croyez que ce nous semblait être l'antique chaos dans lequel était feu, air, mer, terre, tous les éléments en réfractaire confusion.

Cette description de la tempête est caractéristique de la manière de Rabelais. Il procède par accumulation de mots vigoureux et pittoresques, quelquefois presque inconnus, même de ses contemporains, pour donner l'impression du gigantesque, de l'énorme ou de l'étrange. Il dépayse, désoriente, étonne, et, si l'on me permet d'ainsi dire, secoue et bouscule continuellement son lecteur pour tenir toujours son attention en éveil. Cette manière n'est

pas à imiter ; elle n'est même nullement à recommander ; mais entre ses mains, quoique fatigante à la longue, elle est d'une puissance singulière.

Panurge, ayant du contenu de son estomac bien repu les poissons, restait accroupi sur le tillac tout affligé, tout meshaigné [chagrin] et à demi mort ; invoqua tous les benoîts saints et saintes à son aide, protesta de soi confesser en temps et lieux, puis s'écria en grand effroi, disant : « ...Plût à Dieu et à la benoîte, digne et sacrée Vierge Marie, que maintenant, je dis tout à cette heure, je fusse en terre ferme bien à mon aise ! Oh ! que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux ! Oh ! que petit est le nombre de ceux à qui Jupiter a telle faveur portée qu'il les a destinés à planter choux ! Car ils ont toujours en terre un pied et l'autre n'est pas loin. Dispute de félicité et bien qui voudra, mais quiconque plante choux est, présentement par mon décret, déclaré bien heureux, à trop meilleure raison que Pyrrhon, étant en pareil danger que nous sommes et voyant un pourceau près du rivage qui mangeait de l'orge épandue, le déclara bien heureux en deux qualités, savoir qu'il avait de l'orge à foison et, d'abondant, était à terre. Ah ! pour manoir seigneurial et divin il n'est que le plancher des vaches... Bébébé, bous, bous, bous ! Par ma foi, j'ai belle peur ! C'est fait de moi. Bon, bon, bon. Je noie, je noie, je meurs, bonnes gens, je noie.

Le divertissant et gai et très vrai, c'est qu'au travers de sa peur, Panurge, qui est étudiant, qui est lettré, se souvient très involontairement et comme machinalement de ses auteurs, cite Pyrrhon, cite Virgile (oh ! trois et quatre fois heureux...). La peur d'un lettré est celle de n'importe qui, mais elle ne

peut pas s'exprimer tout à fait à la façon de tout le monde.

Pantagruel, préalablement avoir imploré l'aide du grand Dieu sauveur et fait oraison publique en fervente dévotion, par l'avis du pilote tenait le mât fort et ferme. [Songez que c'est un géant.] Frère Jean s'était mis en pourpoint pour secourir les matelots. Ainsi étaient Épistémon, Ponocrates et les autres. Panurge restait le derrière sur le tillac, pleurant et lamentant. Frère Jean l'aperçut et lui dit : « Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurard, Panurge le criard, tu ferais beaucoup mieux, nous aidant ici, que là pleurant comme une vache, assis comme un magot. Bé, Bé, Bé. — Bous, répondit Panurge, Frère Jean mon ami, mon bon père, je noie, mon ami, je noie. C'est fait de moi, mon père spirituel, mon ami, c'en est fait. Je noie. Ah! mon père, mon oncle, mon tout. L'eau est entrée en mon soulier par le collet. Je noie. Plût à Dieu qu'à ce moment je fusse dans la barque des bons et béats pères concilipètes [qui vont au concile] lesquels ce matin nous rencontrâmes, si dévots, tant gras, tant joyeux, tant douillets et de bonne grâce! Holo! Holo! cette vague de tous les diables — pardon, mon Dieu — cette vague de Dieu effondrera notre bateau. Frère Jean, mon père, mon ami, confession! Votre sainte bénédiction! *Confiteor*. Me voici à genoux. — Viens, pendu du diable, dit frère Jean, ici nous aider. Par les trente légions de diables, viens! Viendra-t-il? — Ne jurons point, mon ami, pour cette heure. Demain, tant que vous voudrez. Holo! Holo! notre bateau prend eau. Or, sommes-nous au fond? Hélas! un petit mot de testament ou de codicille pour le moins. *Confiteor*. — Mille diables d'enfer, dit frère Jean, sautent au corps de ce pendard. Vertudieu, parles-tu de testa-

ment à cette heure que nous sommes en danger et qu'il convient nous évertuer ! Fi ! qu'il est laid, le pleurard ! Mousse, oh ! de par tous les diables, garde à toi ! T'es-tu blessé ! Vertudieu ! attache à l'un des pitons. Ainsi, mon enfant. Voilà qui est bien. — Hé, frère Jean, ne jurons point ! Je meurs. Je noie. Je pardonne à tout le monde...

Rabelais n'a pas besoin de très copieuses explications et il est inutile de faire remarquer le contraste de la poltronnerie de Panurge et de la vaillante activité de frère Jean et des scrupules religieux de Panurge, rendu dévot par le danger, et de la rudesse populaire de frère Jean que les circonstances ont fait moine, mais qui était né soldat et que le danger et la lutte rendent à son tempérament naturel.

Ah ! [dit Panurge encore, mais probablement dans un instant d'accalmie, car il fait un raisonnement et aussi une réflexion sur ce que c'est que jurer et le soulagement qu'on y trouve]. Ah ! vous péchez, frère Jean, mon ami ancien. Ancien, dis-je, car de présent, je suis nul, vous êtes nul. Il me fâche de vous dire que vous péchez, car je crois que ainsi jurer fait grand bien à la ratelle, comme à un fendeur de bois fait grand bien et soulagement celui qui, près de lui, à chaque coup, crie : Han ! Et comme un joueur de quilles est mirifiquement soulagé quand il n'a pas jeté la boule droit, si quelque homme d'esprit, près de lui, penche et contourne la tête et le corps à demi du côté auquel la boule, autrement bien jetée, eût fait rencontre de quilles. Toutefois vous péchez, mon ami doux.

Panurge a des propos ingénieux ; je lui ferai pourtant remarquer qu'il n'est pas tout à fait dans le

vrai et que son discours, assez bon comme comparaison, est mauvais comme similitude. Ce qui soulage le jureur, que je ne songe pas plus que Panurge à approuver, c'est de décharger sa colère sur une chose matérielle qui lui résiste comme si c'était contre quelqu'un, tout de même que l'enfant bat du poing la porte contre laquelle il a heurté et qui lui a fait mal au front. Ce qui soulage le fendeur de bois auprès de qui quelqu'un crie : Han ! à chaque coup, c'est qu'il sent quelqu'un qui s'associe à son labeur et qui crie comme il crie lui-même ou comme il crierait s'il ne voulait ménager ses forces. Ce qui soulage ou satisfait le joueur de boule, c'est que quelqu'un s'associe à son effort et désire son succès et marque qu'il le désire en conduisant, idéalement ou figurément, par le geste, sa boule où il désirerait qu'elle allât.

Mais [continue Panurge, décidément un peu rassuré, pour un moment, puisque les souvenirs scolaires lui reviennent et que, presque, il plaisante], si présentement nous mangions quelque espèce de *cabirotade*, serions-nous pas en sûreté de cet orage ? J'ai lu que sur mer, en temps de tempête, jamais n'avaient peur et toujours étaient en sûreté les ministres des dieux *Cabirens*, tant célébrés par Orphée, Apollonius, Phérécide, Strabo, Pausanias, Hérodote. — Il radote, dit frère Jean, le pauvre diable ! A mille et millions et centaines de millions soit le maraud pendard au diable... — Hélas, dit Panurge, frère Jean se damne bien à crédit ! Oh ! que j'y perds un bon ami ! Hélas ! je noie. *Confiteor*. Deux mots de testament, ici, sur ce strapontin.

Il y tient ; aussi Epistémon — c'est un professeur

— tout en travaillant, prend la parole pour lui démontrer en bonne et forte logique qu'il est absurde :

Faire testament, dit Epistémon, alors qu'il nous convient évertuer et secourir notre navire sur peine de faire naufrage, me semble être autant importun et mal à propos comme celui des mignons de César entrant en Gaule, lesquels s'amusaient à faire testaments et codicilles, lamentaient leur fortune, pleuraient l'absence de leurs femmes et amis romains, lorsque, par nécessité, leur convenait courir aux armes et soi évertuer contre Arioviste leur ennemi. Cette sottise telle que celle du charretier, lequel, sa charrette versée par une fondrière, à genoux, implorait l'aide de Hercules et n'aiguillonnait ses bœufs et ne mettait la main pour soulever les roues. De quoi vous servait faire ici testament ? Car ou nous évaderons ici de ce danger ou nous serons noyés. Si évadons, il ne vous servira de rien ; car testaments ne sont valables ni autorisés que par mort des testateurs. Si sommes noyés, le testament noiera comme nous. Qui le portera aux exécuteurs ?

Voilà qui est fortement déduit et même trop bien pour un homme occupé à tirer sur des cordes ou à aveugler des voies d'eau. Panurge qui, chose curieuse aussi, paraît tout à coup admirablement de sang-froid, répond, comme en Sorbonne, à un argument embarrassant par une ruée de citations et d'exemples.

Qui portera le testament ? Quelque bonne vague le jettera à bord, comme fit Ulysse, et quelque fille de roi allant à l'ébat par le serein le rencontrera ; puis le fera très bien exécuter et près le rivage me fera ériger quel-

que magnifique cénotaphe, comme fit Didon à son mari Sichée, Eneas à Deiphobus, sur le rivage de Troie près Réthé, Andromaque à Hector dans la cité de Butrote, Aristoteles à Hermias, les Athéniens au poète Euripidès, les Romains à Drusus en Germanie et à Alexandre Sévère, leur empereur, en Gaule, Argentur à Callaichre, Xénocrite à Lysidices, Timares à son fils Telentagores; Eupolice et Aristodice à leur fils Théotime; Onestes à Timoclès; Callimaque à Sopolis, fils de Dioclides; Catulle à son frère, Statius à son père, Germain de Brie à Hervé le nocher breton. — Rêves-tu! dit frère Jean. Aide ici, de par cinq cent mille et millions de charretées de diables, aide, que le cancre te puisse te venir aux moustaches! Vertudieu! comment remorquerons-nous la barque? Que tous les diables de coups dessus voici! Nous n'échapperons jamais ou je me donne à tous les diables!

Il faut évidemment comprendre que la tempête s'est un peu adoucie pendant quelque temps et que c'est à ce moment qu'Epistémon et Panurge ont échangé leurs propos, puis qu'elle a repris avec un redoublement de violence, ce qui est marqué par le mot de frère Jean: « Quel coup de mer voici! nous n'échapperons jamais. » Et, en effet, voici que Pantagruel, qui jusqu'ici n'avait rien dit et ne s'occupait qu'à soutenir le mât, élève la voix à son tour et fait une prière. Alors fut ouïe une piteuse exclamation de Pantagruel disant à haute voix : « Seigneur Dieu, sauve-nous, nous périssons. Non toutefois advienne selon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite. »

Admirable prière qui vint tout à coup mettre une note grave au milieu de ces bouffonneries. Panta-

gruel prie, c'est-à-dire demande quelque chose à Dieu, et c'est le mouvement naturel et c'est le cri naturel de l'homme ; et puis, tout de suite, sachant que la prière, quand elle n'est qu'une sollicitation, est une impiété, un acte de païen, puisqu'elle suppose que nous savons mieux que Dieu ce qu'il faut qu'il fasse de nous, il ajoute : « Du reste que nos sentiments [affections] ne comptent point et que votre sainte volonté soit faite ! elle ne peut être que le bien. » La résignation corrige ce qu'il y a d'impie — et du reste d'absurde — dans la sollicitation et ce n'est pas seulement ici de la résignation, c'est, au milieu même de l'extrême danger et devant l'abîme ouvert, la proclamation de la sagesse indéfectible et toujours indiscutable du souverain Être.

Mais, au milieu du dernier péril, les bouffonneries de frère Jean reprennent. Avec raison à mon avis : car si la prière de Pantragruel est très belle, elle peut aussi abattre certains courages, et frère Jean n'a pas tort, tout en travaillant, de continuer à railler Panurge. Montrer de la bonne humeur dans le danger, faire rire les soldats, les matelots ou les ouvriers, c'est d'abord montrer de la bravoure et ensuite c'est en inspirer. Frère Jean des Entomeurs, qui, non seulement est né soldat, mais est né général, sait très bien cela et il continue à couvrir Panurge de brocards.

Si je descends là, je te montrerai par évidence que tes oreilles sont attachées à la tête d'un veau écorné. Gnom ! Gnom ! Gnom ! Viens ici nous aider, grand veau pleurard, de par trente millions de diables que je

veux qui te sautent au corps. Viendras-tu? Oh! veau marin! Fi, qu'il est laid le pleurard! — Vous dites toujours la même chose! Çà, en avant, que je vous épluche à contre-poil! *Beatus vir qui non abiit* [« Heureux l'homme qui ne s'est pas éloigné..., » commencement d'un psaume]. Je sais tout ceci par cœur. Voyons la légende de M. saint Nicolas : *Horrida tempestas montem turbavit acutum* [Une horrible tempête ravagea le Montaigu]. Tempête fut un grand fouetteur d'écoliers au collège de Montaigu. Si, pour fouetter pauvres petits enfants, écoliers innocents, les pédagogues sont damnés, il est sur mon honneur en la roue d'Ixion [supplice subi par Ixion dans les enfers] fouettant le chien courtaud qui l'ébranle : s'ils sont au contraire sauvés pour enfants fouettés, il doit être au dessus des...

Frère Jean fut interrompu dans sa digression récriminatrice contre les professeurs cruels de son temps, par un cri joyeux de Pantagruel qui, le plus sage de tous et le plus maître de lui, tout en travaillant, avait l'œil sur l'horizon.

Terre! Terre! s'écria Pantagruel. Enfants, courage! Nous ne sommes pas loin du port. Je vois le ciel du côté de la transmontane [du côté du nord] qui commence à s'épurer. — Courage, enfants, dit le pilote, le courant est refoncé. Le câble au cabestan. Vire, vire, pare les écoutes, pare les bolines, amure babord; casse l'écoute de tribord. Haut la barre! — Oh! s'écria Epistémon, je vous commande tous bien espérer. Je vois Castor [une constellation] à dextre. Haye! Haye! Je vois terre, je vois port. Je vois grand nombre de gens, sur le havre, je vois du feu sur un obélisque... Courage, enfants, s'écria Pantagruel, courage, enfants. Soyons courtois, voici près de notre vaisseau deux lats, trois florins, cinq chippes (noms de bateaux), quatre

gondoles et six frégates par les bonnes gens de cette prochaine île envoyés à notre secours. Mais quel est ce benêt là-bas qui ainsi crie et se déconforte ? Ne tenais-je le mât sûrement des mains et plus droit que ne le feraient deux cents cordages ? — C'est, répondit frère Jean, ce pauvre diable de Panurge qui a fièvre de veau. — Il tremble de peur quand il est seul.

Aussitôt que le danger est passé, Panurge reprend toute son assurance et affecte de travailler et reproche aux autres leur nonchalance et leur paresse. Connaissant le personnage, vous vous y attendiez ; Panurge n'est pas exclusivement un homme de Rabelais et du temps de Rabelais. Panurge devient la mouche du coche quand il n'y a plus rien à faire ou peu de chose. Frère Jean des Entomeurs s'est versé une rasade et boit un coup, ce qu'il a bien gagné ; Panurge se donne autour des cordages une merveilleuse activité.

Ah ! Ah ! s'écria Panurge, tout va bien. L'orage est passé. Je vous prie de grâce que je descende le premier. Je voudrais fort aller à mes affaires. Vous aiderais-je encore là ? Baillez que je vrillonne cette corde. J'ai du courage très fort, voire ! De peur, bien peu. Baillez çà, mon ami. Non, pas maille de crainte.

Ainsi se termina l'horrible et amusante tempête dont furent assaillis, allant consulter l'oracle de la dive bouteille, Pantagruel et les pantagruélistes. Les principaux personnages du roman y figurent avec leur caractère ordinaire, mais ici particulièrement bien marqué. Pantagruel est l'idéal de Rabelais ; c'est un géant, c'est-à-dire un fils de roi, très bon, très brave, très sage et très intelligent. Tout par

raison, raison partout est sa devise. Il est très savant, estime infiniment le savoir, augmente sans cesse le sien, mais n'en est ni encombré, ni surchargé, ni étouffé, ni fier. Il s'en sert, simplement pour vivre bien, instruit par les folies et par les sagesses des hommes, se les rappelant selon les circonstances, les appliquant à ce qui lui arrive et de ces rapprochements et comparaisons tirant des leçons utiles. Il est sérieux de son naturel et plaisante peu et il semble avoir lu d'avance cette observation de La Bruyère : « Le Français veut du sérieux dans le souverain » ; mais il aime les gens d'esprit et les plaisants et les écoute avec complaisance ; c'est pour cela qu'il a admis dans son intimité Panurge, qui, tout compte fait, n'est qu'un drôle, mais qui est spirituel et très bon bouffon. Panurge joue un peu, auprès de Pantagruel, le rôle de « fou du roi ».

Panurge est un être de peu de sens moral et de peu de bravoure, comme vous l'avez assez vu ; mais il est de ces hommes que beaucoup recherchent, que les hommes sérieux eux-mêmes supportent et que seuls les hommes supérieurs ont en exécration, parce « qu'on ne s'ennuie pas avec eux » et que l'ennui est l'ennemi le plus redoutable de l'homme. On ne s'ennuie pas avec eux parce qu'ils sont gais et joyeux, parce qu'ils ont un tour d'imagination divertissant, parce qu'ils sont féconds en mots drôles et en fantaisies curieuses ; parce qu'ils parlent inépuisablement et sans dire toujours la même chose.

Frère Jean des Entomeurs est le véritable ami de Pantagruel et de Rabelais. Rabelais évidemment

l'a rencontré, l'a connu quand il était moine lui-même. C'est un homme de solide bon sens, de vue claire, d'expérience forte, de décision prompte et sûre, de bon conseil par excellence. Pantagruel pourra en faire à son choix son ministre de l'intérieur, son ministre de la justice ou son ministre de la guerre. Il sera admirablement dans l'une ou l'autre de ces grandes places. Mais il est éminemment homme d'action. Il est brave, intrépide même, et fait pour ne reculer devant aucun péril et pour aimer le péril. Il s'élargit et s'épanouit dans l'action violente. Son cœur, son sang et ses muscles y sont en fête ardente et joyeuse. Une bataille, une tempête sont pour lui des occasions magnifiques de déployer sa grande âme et son grand corps et au sein de la tempête, il se rappelle avec plaisir la bataille, comme vous avez vu, et dans une autre bataille il se rappellera avec satisfaction la tempête. Après quoi il boit largement, comme un dieu, pour parler le langage d'Homère, en disant comme Roland :

... Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude.

C'est l'homme d'action très intelligent, excellent soldat et désigné pour devenir général.

Rabelais lui-même a bien senti cela et l'a bien éprouvé. Il y a un peu de lui dans frère Jean. Lui aussi, né pour l'action, au moins scientifique, pour aller d'université en université se gorger de science et ensuite en user soit pour le soulagement (il fut médecin), soit pour l'instruction de l'humanité, il a été moine dans sa jeunesse et il a jugé qu'il était

de son intérêt, de ses convenances et peut-être de son devoir de s'évader de son couvent. Frère Jean des Entomeurs est un homme qui s'était dévoyé en commençant sa vie et qui a retrouvé sa voie.

A travers des légèretés, qui, le plus souvent, sont assez lourdes, des propos cyniques et des turpitudes, Rabelais reste un très grand écrivain, d'abord, un homme qui sait raconter, chose si rare, comme personne n'a raconté depuis Homère ; ensuite, il reste un homme de forte et drue, sinon profonde sagesse, de ferme raison, de judiciaire éclairée et sûre. Le pantagruélisme, comme il l'appelle, est une sorte de stoïcisme gai et associe la gaieté au stoïcisme ; verser, pour ainsi parler, la gaieté française dans le stoïcisme, était une invention très heureuse que l'on ne saurait trop louer et qu'on ne saurait trop recommander d'imiter. Rabelais est un ferme bon sens dans une magnifique imagination. Cette association aussi est très heureuse.



MONTAIGNE

DE L'AMITIÉ DANS LES ESSAIS



MONTAIGNE

DE L'AMITIÉ DANS LES ESSAIS

IL n'est rien à quoi il semble que Nature nous ait plus acheminés qu'à la société et Aristote dit que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la justice. » Ainsi commence, après une sorte de prologue, le célèbre chapitre de Montaigne sur l'amitié. Il la considère comme une *société*, donc comme une association d'homme à homme et comme le fondement de ce qu'on appelle communément la société, à savoir la communauté des hommes dans une même nation. Cette association de deux ou plusieurs amis, Montaigne la compare à l'association du père avec le fils, à l'association amoureuse, à l'association entre hôtes, à l'association entre concitoyens ; et il trouve que l'association amicale est de beaucoup la plus forte comme aussi la plus pure « parce qu'elle ne mêle à l'amitié aucune autre cause, aucun autre but, ni aucun autre fruit que l'amitié elle-même ». En effet :

Des enfants aux pères c'est plutôt respect. L'amitié se nourrit de communication [de communauté] qui ne peut se trouver entre père et fils par la trop grande

distance qu'il y a entre eux ; car ni toutes les secrètes pensées des pères ne peuvent se communiquer aux enfants crainte d'engendrer une familiarité qui serait malséante ; ni les avertissements et redressements, qui sont parmi les premiers devoirs de l'amitié, ne se peuvent exercer sur les pères par les enfants.

Donc il n'y a pas amitié dans le vrai sens de ce mot entre enfants et pères, il y a un autre sentiment, infiniment respectable, mais tout autre. Il y a ceci aussi à remarquer que l'on choisit son ami et que l'on ne choisit pas son père ni son frère.

Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignés et les frères aussi. C'est mon fils, c'est mon frère, c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche, un méchant, ou un sot. Ce n'est pas que je n'aie essayé [éprouvé] de ce côté tout ce qui peut être, ayant eu le meilleur père qui fut jamais et le plus indulgent jusqu'à son extrême vieillesse et étant d'une famille fameuse de père en fils et exemplaire pour ce qui est de la concorde fraternelle.

Mais enfin l'amitié a pour essence même « le choix et la liberté volontaire », qui ne se trouvent point dans les liens de la famille, quelque naturellement forts qu'ils soient du reste. Pour ce qui est de l'amour, le choix y est, à la vérité, ou l'on croit qu'il y est ; mais il n'y a, selon Montaigne, rien de commun entre l'amitié et l'amour et ils sont en tout de contraire nature :

Le feu de l'amour est plus actif, plus cuisant et plus âpre ; mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre sujet à accès et remises et qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié c'est une ardeur

générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur, comme tout uni, qui n'a rien d'âpre ni de poignant.

Même, selon Montaigne, qui peut se tromper en cela, quand l'amitié s'introduit dans l'amour elle le détruit, ou, si l'on préfère, quand l'amour se transforme en amitié, il s'évanouit en tant qu'amour.

L'amitié au rebours est jouie à mesure qu'elle est désirée, ne s'élève, ne se nourrit, ne prend accroissance que par son exercice même, étant toute spirituelle et l'âme s'affinant par l'usage. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moi, en connaissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais, la première [l'amitié] maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement l'autre passer bien au-dessous d'elle.

La véritable amitié est une union et une sorte de confusion de deux âmes l'une avec l'autre, l'une dans l'autre.

Ce que nous appelons ordinairement amitiés ne sont qu'accointances et commerces d'habitude noués par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent ; en l'amité de laquelle je parle, elles se mêlent et se confondent l'une dans l'autre, d'un mélange si universel [si complet] qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi j'aimais Etienne de la Boétie, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en disant : *parce que c'était lui ; parce que c'était moi*. Il y a, au delà de tout mon discours et de tout ce que j'en puis dire particulièrement je ne sais quelle force inexplicable et fatale médiatrice de cette union

[qui a servi d'intermédiaire à cette union et l'a soudée]. Nous nous cherchions avant de nous être vus et parce que nous entendions dire l'un de l'autre et ces propos que nous entendions dire l'un de l'autre faisaient en nos esprits plus d'impression que ne font d'ordinaire ces sortes de discours, je crois par quelque ordonnance du ciel.

Vous remarquez assez, sans que j'y insiste, non seulement l'admirable mot, si souvent répété depuis : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi » mais encore le ton *mystique* avec lequel Montaigne parle de cette amitié : « Une force fatale, » « je crois par quelque ordonnance du ciel. » Ni Cicéron, ni Horace, ni La Fontaine, parlant de l'amitié, dont ils ont du reste si tendrement parlé, n'ont ce ton-là. Montaigne considère l'amitié de la Boétie pour lui, son amitié à lui pour la Boétie comme une sorte de *vocation,* analogue à celle du prêtre, comme quelque chose dont Dieu s'est mêlé et qu'il a voulu expressément.

Avant que de nous connaître nous nous embrassions par nos noms ; et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si près, si connus l'un de l'autre, si obligés entre nous [si liés, si noués] que rien dès lors ne nous fût si proche que l'un à l'autre [qu'il n'y eut parenté aussi étroite pour chacun de nous que notre amitié].

Cette amitié si prompte semble même les avoir comme étonnés, l'un du moins, à tel point qu'il a cru devoir s'en expliquer et s'en excuser.

Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée,

par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence [de notre entente] si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer et ayant si tard commencé (car nous étions tous deux hommes faits et lui plus de quelque année) elle n'avait point à perdre de temps et elle n'avait pas à se régler au patron [sur le modèle] des amitiés molles et régulières auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette amitié n'a point eu d'autre idée que d'elle-même et ne peut se rapporter qu'à soi-même ; ce n'est pas une considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille ; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille ; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût sien ou mien.

C'est ici que Montaigne a accumulé ses formules, si l'on peut ainsi parler, ses définitions destinées à passer en proverbe. Après son « parce que c'était lui, parce que c'était moi » qui reste à part et incomparable, remarquez bien « cette amitié qui n'a d'autre idée que d'elle et qui ne peut se rapporter qu'à soi » ; remarquez bien ces deux volontés « qui se plongent et se perdent l'une dans l'autre », ce qui est tout à fait caractéristique de l'abdication de chaque volonté devant la volonté de l'autre, de manière à en former une troisième qui est commune ; et enfin « rien qui fût sien, rien qui fût mien » significatif encore (et combien !) de l'absolue communauté des deux âmes.

Qu'on ne mette pas en ce rang ces autres amitiés communes. J'en ai autant de connaissance qu'un autre

et des plus parfaites en leur genre ; mais je ne conseille pas que l'on confonde leurs règles ; on s'y tromperait. Il faut marcher, en ces autres amitiés, la bride à la main, avec prudence et précaution ; la liaison n'est pas nouée de manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. « Aimez votre ami, disait Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez votre ennemi comme devant quelque jour l'aimer. »

Ce précepte que Montaigne va condamner en bloc, en somme, il conviendrait selon moi de le diviser. Il ne faut pas, ce me semble, aimer son ami comme si on devait le haïr un jour; mais il faut très bien haïr son ennemi comme si on devait un jour l'aimer. Le précepte du Christ va encore plus loin ; il est tout simplement celui-ci : « Aimez vos ennemis. » C'est l'idéal même, à peu près inaccessible; mais où il faut tendre. En attendant et en y tendant, soyons avec Chilon, ce qui est déjà très honorable et haïssons nos ennemis comme s'ils devaient être un jour nos amis, c'est-à-dire n'usons jamais contre eux de procédés qui les empêcheraient à jamais de l'être; défendons-nous, mais évitons l'irréparable.

Quant à la première partie du précepte : « aimons nos amis comme s'ils devaient devenir nos ennemis, » il revient à dire, non seulement : usons de prudence envers nos amis; mais : défions-nous d'eux; ne leur livrons pas notre secret, car s'ils devenaient nos ennemis ils en mésuseraient. Et cela revient à dire : considérez toujours vos amis comme de malhonnêtes gens. C'est en songeant, évidemment, à cette première partie du précepte, que Montaigne s'écrie :

Ce précepte qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié [dont j'ai parlé plus haut], il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières...

Et Montaigne dit cela précisément pour montrer la distance, pour ainsi dire immensurable et infinie, qui existe entre l'amitié véritable et ce qu'on nomme de ce nom dans l'usage commun des hommes.

A l'endroit de ces amitiés-là, il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier : « O mes amis, il n'y a pas d'amis ! » [Ce qui veut dire : Mes amis, ne vous considérez pas comme des amis véritables. Aristote était impoli très spirituellement.] « En ce noble commerce [de l'amitié véritable] les offices et les bienfaits nourriciers des autres amitiés [qui nourrissent et entretiennent les amitiés vulgaires] ne méritent pas seulement d'être mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontés en est cause [est cause qu'ils ne méritent pas d'être mis en compte] ; car de même que l'amitié que je me porte à moi-même ne s'augmente point par le secours que je me porte en un besoin, et de même que je ne me suis pas reconnaissant du service que je me rends, de même l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence [ces mots qui marquent division entre toi et moi, différence de vous à moi] : bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciements et leurs pareils.

Je crois que Montaigne, comme visant à l'idéal, va un peu trop loin et que la reconnaissance, sinon peut-être le remerciement, peut exister entre amis. Et pour essayer de le prouver, je prends précisément

la base de son raisonnement à lui. Il dit: « Mon ami et moi ne faisons qu'un; si nous ne faisions pas un seulement, nous ne serions pas de vrais amis; mon ami et moi nous ne faisons qu'un; lui est moi, moi je suis lui. Donc je ne puis, ni ne dois lui avoir aucune reconnaissance; car, quand je me fais du bien à moi-même, je ne me suis pas reconnaissant et je ne me remercie pas et mon amitié envers moi-même n'augmente pas. ».

C'est précisément ce que je conteste: quand je me rends un vrai service à moi-même, un service moral, quand je me perfectionne par exemple, je suis content de moi, j'ai de la reconnaissance à mon égard et mon amitié pour moi augmente. Tout de même, on peut parfaitement être reconnaissant à l'ami le plus intime du service qu'il nous rend et l'amitié que vous avez pour lui peut être augmentée, car elle est toujours susceptible d'augmentation, le maximum en cela, si je puis ainsi parler, n'étant jamais atteint.

Tout au plus dirai-je qu'il ne faut pas *remercier* le grand ami du service rendu; car il pourrait vous répondre: « Doutiez-vous donc que je vous le rendisse et tout n'est-il pas commun entre vous et moi? » Encore mieux dirai-je qu'il ne faut pas permettre qu'il vous remercie et qu'il faut lui dire précisément ce que je supposais tout à l'heure qu'il vous dît: « Doutiez-vous donc de mon amitié et tout entre nous n'est-il pas commun? » Mais il y a des marques de reconnaissance que l'on peut donner sans remerciements et qui valent mieux qu'eux.

En résumé, l'amitié parfaite supprimerait le

mien et le tien parce qu'elle supprimerait le toi et le moi ; mais l'amitié aussi parfaite qu'elle peut l'être entre hommes laisse comme un reste de toi et de moi et de tien et mien qui laisse lui-même place à la reconnaissance. Et dirai-je que je l'aime mieux ainsi? Je crois que je le dirai.

Mais, suivant sa pointe, Montaigne renchérit presque encore :

Tout étant effectivement commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, honneur et vie et leur convenance [leur adaptation] n'étant qu'une âme en deux corps selon la propre définition d'Aristote, ils ne peuvent ni prêter ni donner rien. Voilà pourquoi les faiseurs de lois, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, défendent les donations entre mari et femme, voulant inférer par là que tout doit être à chacun d'eux et qu'ils n'ont rien à diviser et partir [partager] ensemble.

Ce qui n'empêche point que mari et femme, quelque étroitement unis qu'ils soient et quelque étroitement en communauté, ne se fassent des présents l'un à l'autre, qui, à la vérité ne sont guère que des *signes* de leur bienveillance l'un à l'égard de l'autre et qui ne peuvent être des bienfaits ; mais qui, en tant que signes très bien accueillis, prouvent qu'entre gens qui ne font qu'un, comme encore il y en a toujours deux, la reconnaissance est profitable et est agréable.

Si en l'amitié dont je parle [c'est à savoir en l'amitié parfaite] l'un pouvant donner à l'autre, ce serait celui *qui recevrait le bienfait* qui obligerait son compagnon ; car cherchant l'un et l'autre plus que tout autre chose

de *s'entre-bien-faire*, celui qui en prête l'occasion est celui qui joue le rôle de libéral donnant « consentement à son ami de faire ce qu'il désire le plus. »

Cela est parfaitement juste, et si mon ami est véritable ami, en lui demandant quelque chose, je lui procure le plaisir de me le donner; mais, s'il vous plaît, c'est précisément ce qui prouve que nous sommes deux; car si nous n'étions qu'un, il n'éprouverait aucun plaisir à donner. Ce qu'il faut donc dire, c'est qu'en amitié on reste deux tout en se rapprochant d'être un, ce qui fait qu'il y a deux plaisirs à tout bienfait entre amis: le plaisir de celui qui reçoit, qui est très vif et mêlé d'une gratitude qui augmente l'amitié, le plaisir de celui qui donne, qui est plus vif encore ou égal et qui est mêlé aussi de reconnaissance envers celui qui vous a donné l'occasion d'être libéral et ce plaisir-là aussi, augmente l'amitié.

Les vrais amis, continue Montaigne, sentent si bien qu'ils feront plaisir en demandant, qu'ils se considèrent comme les créaniciers à l'aimable de leurs amis et qu'il considèrent leurs amis comme leurs débiteurs.

Quand le philosophe Diogène avait faute d'argent, il disait qu'il le redemandait à ses amis, non qu'il le demandait [ce qui du reste était plus spirituel qu'exact, même en se plaçant dans la catégorie de l'idéal]. Pour montrer comment cela se pratique par effet [dans la réalité] j'en réciterai un exemple singulier. Eudamidas, Corinthien, avait deux amis, Charixénus, Sycionien, et Areteus, Corinthien. Venant à mourir, étant pauvre et ses deux amis étant riches, il fit son testament : « Je lègue à Areteus de nourrir ma mère et

l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixenus de marier ma fille et lui donner le domaine le plus grand qu'il pourra; au cas que l'un d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part celui qui survivra. » Ceux qui, premiers, virent ce testament s'en moquèrent ; mais ses héritiers en ayant été avertis l'acceptèrent avec un singulier contentement et l'un d'eux, Charixenus, étant trépassé cinq jours après, la substitution étant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement [avec grand soin] cette mère et, de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donna deux et demi à une sienne fille unique et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les noces le même jour.

Réfléchissant à ce très beau trait d'amitié et de générosité amicale, Montaigne a un scrupule ou trouve, un peu parce qu'il la cherche, car il aime à subtiliser, une difficulté. Voilà de bons et vrais amis, se dit-il, mais comment pouvaient-ils être trois? Oui, trois! La véritable, parfaite et idéale amitié ne comporte et n'admet que deux amis ; car... écoutez bien.

Cet exemple [des trois amis] est bien plein [est bien complet, donne une idée bien complète de l'amitié] ; cependant une condition en est à dire [il y a quelque chose à critiquer dans un des éléments de cet exemple] qui est la multitude d'amis ; car cette parfaite amitié de laquelle je parle est indivisible : chacun se donne si entier à son ami qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours il est marri [chagriné] qu'il ne soit lui-même double, triple, quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés pour les rapporter toutes à ce sujet. Les amitiés communes on les peut partager. On peut aimer en celui-ci la beauté ; en cet

autre la facilité de ses mœurs ; en l'autre la libéralité ; en celui-là la paternité ; en cet autre la fraternité ; ainsi du reste ; mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requéraient des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous [par quelle méthode vous tireriez-vous d'affaire ?] Si l'on confiait à votre silence chose qui fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous ? L'unique et principale [souveraine] amitié découd toutes autres obligations ; le secret que j'ai juré ne déceler à personne autre, je le puis sans parjure communiquer à celui qui n'est pas autre ; c'est moi.

Il y a du vrai dans ce que dit Montaigne et je reconnais qu'il est difficile d'avoir plus d'un ami. Cependant on peut relâcher quelque chose de cette grande rigueur et s'il est impossible, véritablement, d'avoir beaucoup d'amis, il n'est pas absolument impossible d'en avoir plusieurs, en très petit nombre. Les objections de Montaigne sont fortes ; elles ne sont pas invincibles. Si deux amis en même temps vous demandent secours, auquel courrez-vous ? D'abord voilà ce qu'on appelle l'*hypothèse de discussion,* l'hypothèse pour embarrasser, mais qui ne contient pas assez de réalité, même hypothétique, et qui est presque la *supposition d'impossible.* Il arrivera une fois dans une vie que deux amis, juste en même temps, vous demandent secours et le plus souvent cela n'arrivera pas même une fois dans une vie. Si, presque par impossible, cela arrivait, vous secourriez le plus âgé ou le plus faible. Cette solution laisse à désirer ; oui ; mais

faut-il, par prévision d'un cas accidentel qui très probablement n'arrivera jamais, se priver d'un *second ami* à qui vous pouvez rendre mille services et le priver, lui, digne de votre amitié, le priver de votre sympathie et de vos bons offices pendant toute une vie? Il ne me semble pas ainsi.

Si vos deux amis requièrent de vous des services qui se contrarient l'un l'autre, dont l'unne puisse pas être rendu si l'autre l'est, que ferez-vous? — Je rendrai le service le plus conforme à la justice et je ferai comprendre à celui de mes amis qui sera frustré que cela est conforme en effet à la justice, et s'il m'aime il me comprendra et m'approuvera; et je répète encore: cela vaut mieux que de n'avoir pas du tout pour ami ce second ami et de traiter indéfiniment en indifférent quelqu'un qui vous aime, et qui mérite que vous l'aimiez et que vous aimez.

Si l'un vous confiait sous le sceau du secret quelque chose qu'il fût utile à l'autre de savoir, que feriez-vous? C'est le cas le plus embarrassant et l'objection la plus forte et Montaigne a bien de l'esprit Mais encore, que ferais-je? Je prierais mon ami qui me confie la chose secrète de m'affranchir du secret pour mon second ami, pour lui seul et je lui ferais comprendre que c'est juste. — Et s'il ne consent point? — S'il ne consent point, je me tais avec douleur et il y a eu un cas dans ma vie où je n'ai pas rendu à un de mes amis le bon office que je pouvais lui rendre; mais je répète que cela vaut mieux que d'avoir exclu de mon amitié quelqu'un que je voulais aimer et qui m'aimait, en prévision de difficultés possibles, mais qui se présentent très rarement.

Ce que prouvent le plus les objections de Montaigne contre l'amitié multiple, c'est que, quand on a plusieurs amis, *il faut que ces amis soient amis eux-mêmes les uns des autres* très fortement et autant qu'ils le sont de vous-même. Nous voilà au point. S'ils sont amis les uns des autres ils vous comprendront quand, dans un danger, ne pouvant les secourir tous, vous n'en secourrez qu'un. S'ils sont amis les uns des autres, il *ne se pourra point* que l'un vous demande un service qui soit contraire aux intérêts de l'autre et qui le lèse. S'ils sont amis les uns des autres, aucun ne vous confiera un secret qu'il ne vous permette pas de confier à l'autre et qu'il ne lui confie lui-même.

Or cette association de trois, de quatre amis, s'aimant tous très fortement et mettant tout ou presque tout en commun est-elle impossible? Elle est difficile assurément; mais ne dépasse pas les facultés humaines. Ce qu'on peut tirer de cette discussion de Montaigne, c'est cet axiome pour ainsi parler: on ne peut avoir plus d'un ami qu'à la condition que vos amis soient amis les uns des autres autant qu'ils le sont de vous.



CORNEILLE

LE CARACTÈRE DE SEVÈRE DANS POLYEUCTE



CORNEILLE

LE CARACTÈRE DE SEVÈRE DANS POLYEUCTE

Polyeucte est une tragédie qui a pour sujet le martyre de Polyeucte, au IIIe siècle après Jésus-Christ, sous le règne de l'empereur Décius, à l'époque où les chrétiens, déjà très nombreux et très influents, étaient encore persécutés par le gouvernement qui imposait l'adoration des anciens dieux. L'histoire que Corneille a mise en drame se passe en Arménie. Polyeucte est un seigneur du pays qui vient d'épouser Pauline, fille du gouverneur d'Arménie, Félix. Polyeucte est chrétien de cœur, depuis longtemps ; mais, de plus, sous l'influence de Néarque, son ami, il vient, depuis son mariage, de recevoir le baptême et, tout enflammé par cet acte solennel, il va, au milieu d'une cérémonie religieuse des païens, briser les statues des dieux, les idoles que les païens adoraient. C'est un crime capital. Félix, gouverneur de la province, représentant de l'empereur, va être forcé de sévir contre son gendre.

D'autre part, Pauline, autrefois, quand elle était

à Rome, a été aimée par Sévère, jeune officier, qui lui plaisait du reste, mais que Félix n'a pas permis qu'elle épousât parce qu'il n'avait pas de fortune et qu'il semblait n'avoir pas d'avenir. Or, précisément au moment où Polyeucte brise les idoles, Sévère est annoncé comme venant en Arménie et comme y venant couvert de gloire, illustré de victoires et favori de l'empereur. Raison de plus pour Félix de sévir contre Polyeucte ; car il se représente Sévère, d'abord comme irrité contre Pauline et contre lui parce que Pauline a épousé Polyeucte ; ensuite comme irrité contre Polyeucte chrétien et rebelle et mari de celle qu'il aimait ; enfin comme strict observateur des lois et décrets de l'empereur. La perte de Polyeucte est assurée.

Pauline essaye, de toutes les façons, de la conjurer. Elle supplie Félix d'être indulgent ; mais nous avons vu quels motifs et combien de motifs Félix a de ne le point être. Elle supplie Polyeucte de se désavouer et de faire amende honorable ; mais Polyeucte est trop croyant, trop exalté et trop transporté par « la folie de la croix » pour céder à ses instances et ce qu'il veut, ce n'est pas revenir au paganisme, c'est que Pauline se fasse chrétienne.

C'est peu d'aller au ciel ; je veux vous y conduire.

Enfin, Pauline supplie Sévère de se montrer généreux, magnanime, capable de sacrifice en usant de son influence sur Félix pour que Polyeucte soit épargné. Félix s'était trompé sur le caractère de Sévère et c'est Pauline qui ne se trompe pas sur le caractère de Sévère. Sévère est un géné-

reux ; c'est un magnanime, c'est un homme capable de sacrifice. Quoiqu'il ait aimé Pauline, quoiqu'il l'aime encore, il s'emploie pour « sauver ce malheureux ». De plus, il n'est nullement païen fanatique ni aveugle observateur des lois et décrets de l'empereur. Il représente dans la pièce les idées de tolérance et de liberté de conscience. C'est la scène où il explique tous ces sentiments et toutes ces idées à son ami Fabian que nous allons lire ensemble (acte IV, scène VI).

Pauline vient de conjurer Sévère d'intercéder auprès de Félix en faveur de Polyeucte qu'on est sur le point de supplicier. Sévère s'écrie, aussitôt qu'il se retrouve avec Fabian :

Qu'est ceci, Fabian ? Quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur et le réduit en poudre ?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;
Je trouve tout perdu, quand je crois tout gagné,
Et toujours la fortune à me nuire obstinée
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née.
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus,
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.

Sévère est modeste. Il s'accuse et se fait des reproches plus que de raison. Il n'a pas pu s'empêcher de dire à Pauline qu'il l'aimait encore, et cela est bien naturel et très excusable. Pauline lui a répondu en très honnête femme et en femme malheureuse. Elle lui a dit : « Sauvez Polyeucte, c'est digne

de vous ; plus l'effort est grand, plus grande en est la gloire. Souvenez-vous que vous êtes Sévère. » Ils sont tous deux dans leur rôle, dans leur bon et noble rôle, et il dépend de Sévère d'être précisément à la hauteur où Pauline s'est placée. Sévère n'a donc pas à se gourmander ni à se mépriser lui-même ; mais *précisément parce qu'il est noble,* il se reproche d'avoir laissé voir une faiblesse, de l'avoir eue et d'avoir été un instant au-dessous de Pauline et d'en avoir reçu une leçon de grandeur d'âme. Il continue :

Votre belle âme est haute autant que malheureuse;
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre ; il faut que je vous donne;

C'est-à-dire il faut, non seulement que je renonce à vous, mais que j'assure votre union avec un autre, avec Polyeucte.

Que je sauve un rival quand il vous abandonne
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort ;

On sent bien qu'il n'hésite pas, à proprement parler, mais qu'il recule devant le fait de prendre conscience de sa résolution, déjà arrêtée au fond de son cœur, et de l'exprimer en paroles définitives. Il est bien décidé au fond à sauver Polyeucte ; mais il en est encore à penser : « Il est dur de s'y décider et de se dire qu'on y est résolu. » Fabian, en combattant cette résolution naissante, l'excite à naî-

ıre pour ainsi dire et du moins à s'affirmer. Il dit à Sévère :

Laissez à son destin cette ingrate famille.
Qu'il accorde s'il veut le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

Quel prix ? Mais la gloire même du bel effort et du sacrifice. C'est comme si, en vile prose, Fabian demandait : « A quoi cela vous servira-t-il ? » et que Sévère répondît : « Cela me servira à m'estimer moi-même et à me dire que je suis capable de volonté, de désintéressement et de sacrifice. » Et en effet, il répond : « Ce que j'espère ? »

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale et qu'il est digne d'elle,
Qu'elle m'était bien due et que l'ordre des cieux
En me la refusant, m'est trop injurieux.

Trop injurieux, c'est-à-dire trop injuste. Le fond permanent, pour ainsi parler, de Corneille est dans ces quatre vers. Les héros de Corneille ont pour faculté maîtresse de vouloir s'estimer ; et comme on ne peut s'estimer légitimement que pour ses actes de volonté, de puissance sur soi-même, de détachement de soi-même et de victoire sur son égoïsme, les héros de Corneille sont les héros de la volonté et du désintéressement. D'autre part encore, quand ils aiment, ils aiment les qualités morales de la personne qu'ils aiment, par-dessus tout et presque uniquement, et ils savent que la personne qu'ils aiment ne les aime elle-même que pour cela. Il s'établit donc, souvent, entre les amants dans Corneille une

rivalité de générosité, chacun prenant l'autre pour sa conscience et pour une conscience très sévère et rigoureuse ; et, chacun voulant être digne de l'autre, ils s'élèvent ainsi l'un l'autre et l'un par l'autre à une hauteur de conscience extraordinaire. — Enfin, si les deux amants étaient chrétiens, ni l'un ni l'autre ne parleraient comme parle Sévère dans les deux derniers vers que nous venons de citer ; mais Sévère étant païen, et Pauline aussi du reste, Sévère peut accuser les dieux, leur faire leur procès et leur prouver par sa conduite qu'ils lui ont été injustes en arrangeant les choses de manière que Pauline ne l'épousât pas.

Fabian, qui n'est ni un héros ni un stoïcien, mais un homme pratique, un bon fonctionnaire tout à fait dans le genre de Félix, essaye de ramener Sévère à la considération des dangers qu'il peut courir et de la prudence bourgeoise.

Sans accuser le sort et le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service.
Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
Quoi ! Vous entreprenez de sauver un chrétien ?
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie ?
C'est un crime envers lui si grand, si capital...
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

Et cela veut dire en prose : «Vous risquez d'être disgracié. » Cela est terrible. Sévère répond à très peu près : « Ce sont là de ces choses que l'on dit à un pleutre. »

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,

Je suis encor Sévère et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire et rien sur mon devoir.

C'est-à-dire ne peut rien sur mon honneur et sur mon devoir. Rien ne pique plus les héros de Corneille comme ceci qu'on paraisse ne pas tenir compte de l'honneur et, comme ils mettent leur honneur à ne pas tenir compte de leur intérêt, rien ne les offense plus que ceci qu'on fasse intervenir une question d'intérêt dans les considérations qu'on leur présente. C'est ce qu'on appelle le point d'honneur. Elevés à l'école de l'Espagne, les héros de Corneille ont l'honneur et le point d'honneur. Sévère dirait les mêmes choses qu'il va dire, certainement, mais les dirait avec moins de force et peut-être se contenterait de les penser si Fabian ne lui avait pas donné un conseil qui sent l'homme vulgaire et qui le suppose en celui à qui il est adressé. Sévère continue :

Ici l'honneur m'oblige et j'y veux satisfaire.
Qu'après, le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.

Il faut comprendre, car sur le troisième vers il peut y avoir hésitation : « Que le sort, malgré mes imprudences, se montre favorable à moi ou qu'il s'y montre contraire, *me disant que cela ne sert à rien de prévoir parce que le sort est fantasque et qu'avec lui on joue un jeu de hasard, je n'en ferai qu'à ma tête sans tenir compte de lui* et, si je dois périr, périssant avec gloire, je mourrai satisfait. » Je mourrai satisfait est le mot cornélien par excellence. Tous les héros cornéliens songent surtout à faire

une belle mort, et eux-mêmes ils disent sans cesse ce que Béranger fera dire par un vieux soldat à ses enfants :

Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout de vivre,
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Quelques philosophes anciens et tous les philosophes chrétiens ont dit que la vie doit être une préparation à la mort. C'est d'une certaine façon, à la leur, l'avis de tous les héros cornéliens ; ils voient dans la vie surtout une occasion de se préparer une mort glorieuse ou, tout au moins, une mort de grand honnête homme. Remarquez que c'est dans ce dernier sens que l'entend ici Sévère, car il y aurait beaucoup plus de gloire mondaine, en conservant la faveur de Décius, à mourir, vainqueur ou vaincu, dans une bataille, qu'à mourir d'un supplice, obscurément, pour avoir, obscurément, sauvé un chrétien en Arménie ; mais par mourir glorieux, Sévère entend mourir avec honneur.

Sévère continue, en abordant un tout autre ordre d'idées :

(I)

Je te dirai bien plus, mais avec confidence :
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait. La raison je ne la connais point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité, j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Eleusine et la Bonne Déesse
Ont leurs secrets comme eux dans Rome et dans la Grèce

Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leurs dieux seuls exceptés, toutes sortes de dieux ;
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome.
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

(II)

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il m'en semble,
Les nôtres, bien souvent, s'accordent mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

(III)

Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.

(IV)

J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre,
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Pauline et ma gloire et ma compassion.

J'ai transcrit de suite tout ce passage, parce que c'est un discours complet et qui, sans que Sévère y

ait tâché et par le seul effet de la suite logique des idées, est *composé* et fort bien composé. C'est comme le sommaire précis d'une grande dissertation sur le christianisme et le paganisme au IIIe siècle. Il se compose de trois parties et d'une conclusion.

Première partie, depuis : *Je te dirai bien plus,* jusqu'à *lès chrétiens n'ont qu'un Dieu* : comparaison du christianisme et du paganisme au point de vue de ce qu'on peut leur reprocher.

Deuxième partie, depuis : *les chrétiens n'ont qu'un Dieu,* jusqu'à *Enfin chez les chrétiens* : seconde comparaison du christianisme et du paganisme, plus *théologique* et où le monothéisme est opposé au polythéisme comme plus raisonnable que celui-ci.

Troisième partie, depuis : *Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,* jusqu'à *J'ai trop de pitié d'eux.*

Conclusion : Donc je vais faire ceci.

Reprenons maintenant en nous attachant à tout le détail des idées.

I. *La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.* Il y a un *préjugé* sur les chrétiens. Sévère n'a pas de préjugés. *On les hait, la raison je ne la connais point, et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.* Il y a, non seulement un préjugé, mais une *haine aveugle* et à laquelle je ne comprends rien contre eux. L'empereur la partage. Je le respecte trop pour ne pas dire que c'est la seule affaire où je le trouve injuste ; mais il est injuste en cela. *Par curiosité, j'ai voulu les connaître.* Mais, sans préjugés et très curieux d'histoire philosophique, un peu philosophe de la secte académique, qui croit qu'il y a du bon

dans tous les systèmes philosophiques, j'ai étudié les chrétiens et voici ce que j'ai rapporté de cette étude : *On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître, et sur cette croyance on punit du trépas des mystères sacrés que nous n'entendons pas.* Ce qui fait qu'on les hait, c'est qu'ils ont des mystères, des dogmes et des cérémonies qu'ils tiennent secrets, qu'ils ne communiquent qu'aux initiés et qui restent impénétrables aux profanes. On en conclut qu'ils adorent quelque divinité infernale et qu'ils sont des sorciers. J'aimerais peut-être mieux qu'ils fussent moins secrets ; mais des mystères réservés à un petit nombre d'initiés et refusés aux profanes, nous, païens, nous en avons ! Nous avons, par exemple, les mystères d'Eleusis. Pourquoi reprochons-nous aux chrétiens ce que l'on pourrait nous reprocher, pourquoi les traitons-nous de sorciers, nous qui le sommes ou qui paraissons l'être ? Notez que nous avons d'autres coutumes que l'habitude fait paraître raisonnables, mais qui sont étranges et peut-être ridicules. Nous acceptons tous les dieux de tous les peuples du monde, excepté le leur, ce qui, par parenthèse, est déjà bizarre. Nous acceptons des dieux répugnants et immondes, comme les dieux-animaux de l'Egypte, dont Virgile et Horace déjà se moquaient. Ce que nous en faisons, c'est par esprit de tolérance ; soit, mais cette tolérance, pourquoi ne la point appliquer aux chrétiens eux-mêmes, qui, au moins, n'ont pas pour dieu un homme-chien ? Autre ridicule de nos païens. Quand un homme leur avait rendu des services ou leur avait plu, ils en faisaient un dieu. Nous avons con-

servé cette habitude. Nos aïeux, à leur point de vue, n'avaient pas tort : ils divinisaient les bienfaiteurs de l'humanité ou les beaux représentants de l'humanité, puisque dans leurs idées les dieux n'étaient que des hommes plus grands, plus forts, plus beaux que les hommes et éternels. Mais nous, ce sont nos empereurs que nous divinisons. Il y en a qui ne sont ni des bienfaiteurs ni de beaux représentants du genre humain. Il y en a qui sont très analogues aux monstres d'Egypte. Si tu veux tout mon sentiment sur ces divinisations, je doute un peu, entre nous, qu'un Commode ou un Caligula soit devenu un dieu par ce seul fait qu'il est mort. Le changement est un peu brusque.

II. Elevons-nous un peu plus haut et faisons un peu de théologie. D'un côté, je vois un seul dieu ; de l'autre, une multitude de dieux. *Les chrétiens n'ont qu'un dieu maître absolu de tout, de qui le seul pouvoir fait tout ce qu'il résout* ; c'est-à-dire qui décide tout sans discuter avec un conseil et sans rencontrer aucune opposition et qui, tout-puissant, fait tout ce qu'il a décidé. Eh bien ! mais... est-ce une idée absurde ? C'est l'empire romain ! C'est pour l'universalité des choses ce que l'empire romain est pour la terre. Dieu est pour tout ce qui est créé ce que l'empereur est pour tous les peuples. Ce n'est pas une imagination si ridicule !

Nous, au contraire, nous avons mille dieux. *Mais si j'ose entre nous dire ce qu'il m'en semble, les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble, et me dût leur colère écraser à tes yeux, nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.* Nous avons

mille dieux ; ils ne doivent pas facilement s'entendre entre eux et, s'ils ne s'entendent pas, qu'est-ce qu'ils peuvent faire et comment gouvernent-ils ? N'est-il pas étrange que nous ayons établi le pouvoir absolu sur la terre et l'anarchie dans le ciel ? Allons ! Pour qu'il y ait un dieu puissant, il faut qu'il soit unique. S'il y a mille dieux, ils se querellent ; ils se neutralisent les uns les autres et n'ont aucun pouvoir ; s'ils n'ont aucun pouvoir, ils ne sont pas « vrais dieux ». Je sais bien que je dis des blasphèmes. J'encours le risque que les dieux me foudroient s'ils jugent qui les insulte. Mot très fort dans son ironie froide et qui prouve que Sévère ne croit point du tout au paganisme.

III. *Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes.* Sévère abandonne la discussion théologique et examine les chrétiens au point de vue de leur conduite. La façon dont vivent les partisans d'une doctrine ne prouve point du tout que cette doctrine soit vraie ; mais d'abord c'est du moins une présomption en sa faveur ; ensuite cela prouve que ces gens-là ne sont pas des ennemis publics, et c'est à ce point de vue que se place surtout Sévère, qui est un politique, un homme d'Etat. Les chrétiens sont *innocents, vertueux* et très ennemis de tous les vices. Ils sont même tolérants et charitables. *Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.* Cela est de fait et cela est en conformité avec la parole de leur maître : « Aimez vos ennemis », et il faut avouer que le paganisme n'a jamais connu ni inspiré une parole pareille, ni une pareille conduite. Sévère, sans doute, ne connaît pas l'Evangile, mais il en voit les

effets et ils le frappent. Comment ces gens-là peuvent-ils prier pour leurs persécuteurs ? Il y a là comme une *révolution morale* très profonde qui s'est produite et que Sévère, sans la connaître avec précision, mesure déjà et qui fait sur lui une très grande impression. Ce qui le frappe peut-être plus encore, lui politique, lui homme d'Etat, c'est que le gouvernement considère les chrétiens comme des rebelles, *fait tout ce qu'il est possible de faire pour qu'ils le deviennent,* et qu'ils ne le sont pas. *Et depuis tant de temps que nous les tourmentons, les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles ?*

Ceci, en effet, est bien à considérer. Pourquoi les chrétiens n'ont-ils pas répondu à la persécution par la révolte ? Parce que leur maître a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » et parce qu'il a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Voilà la doctrine, que du reste Sévère ignore. Mais il la devine, et elle lui impose.

IV. Conclusion : Sévère sauvera Polyeucte s'il le peut, en considération des chrétiens d'abord, ensuite en considération de Pauline et de l'honneur.

Voilà ce que Sévère dit à son ami Fabian et Fabian ne lui répond rien, parce qu'il n'y a rien compris.



RACINE

MITHRIDATE



RACINE

MITHRIDATE

MITHRIDATE était un roi de Pont, en Asie, qui tint tête longtemps aux Romains envahisseurs et les fit souvent reculer devant lui. Au moment où Racine le prend, il vient d'être vaincu ; mais Mithridate est à l'épreuve des défaites comme des poisons. Je veux dire que d'après la légende, Mithridate, pour ne pas mourir de la main d'un empoisonneur, s'était habitué, par doses progressives, à tous les poisons connus alors et en était arrivé à pouvoir les défier tous. Quoique moins habitué aux défaites, une bataille perdue n'était point pour l'effrayer ; elle n'était que pour aiguillonner son courage et pour lui faire concevoir de plus grands desseins. Aussi, revenu de son armée dans son palais, à Nymphis, il convoque devant lui ses deux fils, Pharnace et Xipharès, pour leur révéler un grand dessein. Pendant les premiers propos qu'il leur tient, il leur cache encore cette grande résolution, soit pour provoquer un effet de surprise dont il n'est pas impossible qu'il veuille se donner le plaisir ; soit pour amener assez naturellement cette ré-

vélation par la considération des admirables revanches qu'il a prises si souvent sur ses ennemis. Toujours est-il qu'il débute ainsi :

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer...

c'est-à-dire tout concourir.

Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer,
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.

Les héros ne cherchent pas ces puériles atténuations auxquelles ont recours les esprits vulgaires. Mithridate dit simplement : je fuis. De même La Bruyère parle ainsi du prince de Condé : « Il disait : « Nous fuyions » du même ton qu'il disait : « Nous « les battîmes. »

Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi par ma fuite trompé
Tenait après son char tout le peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages
De mes états conquis enchaînait les images...

Les Romains avaient une coutume nationale qu'on appelait le *triomphe*. Lors du triomphe, le général vainqueur faisait son entrée solennelle dans Rome monté sur un char magnifique. Autour de ce char on traînait les chefs vaincus, on portait les images, gravées sur l'airain et enchaînées, des villes qui avaient été prises, etc. Mithridate fuyant par

feinte, il était donc arrivé qu'à Rome un général *triomphât* avec les villes du royaume de Pont, portées, chargées de chaînes, autour de son char, à travers les rues de la ville et le peuple, occupé à les contempler. Or, au même moment, Mithridate reparaissait soudain, troublant cette sécurité et cette joie et du fond de ses marais de Pont mettait de nouveau la terreur dans Rome en jetant les garnisons romaines hors d'Asie.

...Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

Voilà ce que Mithridate a fait autrefois, après avoir été momentanément vaincu. Voilà ce qu'il est capable de faire. Va-t-il le faire encore ? Non. La situation en Orient ne lui paraît pas favorable à une opération militaire de ce genre.

Autres temps, autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés
Le bruit de nos trésors les a tous attirés ;
Ils y courent en foule et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.

Il y a donc trop de Romains en Asie pour qu'on puisse les jeter hors d'Asie. Ils y fourmillent et par leur nombre seul sont un obstacle à un nettoyage pareil à ceux que Mithridate a faits à plusieurs reprises. Ils *accablent* l'Orient de leur foule. D'autre

part, en Asie, Mithridate n'a plus d'alliés, plus d'amis. Ils sont effrayés par le grand nom de Pompée, le nouveau général romain qui opère en Asie. Quant aux Romains

Moi seul je leur résiste ; ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.

Mes anciens amis et qui devraient l'être encore, redoutent la responsabilité que mon amitié fait peser sur eux.

Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête ;
C'est l'effroi de l'Asie, et...

Ici Mithridate s'arrête un instant pour attirer toute l'attention de ses auditeurs sur ce qu'il va dire et pour donner d'avance à ce qu'il va dire une grande importance ; et posément, nettement, en appuyant sur les mots qu'il prononce, il dit :

... loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.

Voilà le grand dessein, le suprême dessein de Mithridate. Je n'ai pas besoin de dire que ce dessein lui a été inspiré par l'expédition, en définitive, malheureuse, mais victorieuse si longtemps et qui reste merveilleuse aux yeux de tous les stratégistes, d'Annibal. Tous les peuples que Rome a attaqués et conquis ont songé à renouveler l'essai prodigieux d'Annibal, avec l'espérance qu'ils y réussiraient mieux. Ce que Mithridate projette ici, c'est ce que Nicomède projette dans la tragédie de Corneille qui porte le nom de *Nicomède*. Il n'y a donc rien de

plus vraisemblable que ceci : qu'un dessein si audacieux mais si naturel après le grand exemple du Carthaginois soit né dans une âme aussi grande que celle de Mithridate, mais de plus il paraît bien que Mithridate a eu réellement ce dessein et que « c'est historique », de quoi nous nous passerions, à la vérité, mais ce qui ne laisse pas de nous être agréable. Racine écrit, en effet, dans la préface de *Mithridate* : « Tous les historiens ont dit tout ce que je fais dire ici à Mithridate. Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devait passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche, il ajoute que *ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée et que les soldats, effrayés de l'entreprise,* la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchait qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. » Donc ce projet audacieux est très vraisemblable et, qui plus est, vrai. Je devrais plutôt dire : il est vrai et, qui plus est, il est vraisemblable ; car dans les pièces de théâtre et dans les romans, c'est au vraisemblable qu'il faut viser, et ce qui est vrai sans être vraisemblable nous choque, quelque vrai qu'on nous dise qu'il soit ; et ce qui est vraisemblable sans être vrai est accepté par nous, quelque faux qu'on nous crie qu'il soit ; mais ici il n'y a rien à dire ni dans un sens ni dans un autre ; le dessein de Mithridate est à la fois vrai et vraisemblable.

A la révélation du grand dessein, les deux fils

de Mithridate restent interdits, sans rien dire cependant ; mais Mithridate lit leur étonnement sur leur figure.

Ce dessein vous surprend et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.

Remarquons en passant que, très rarement, mais quelquefois, chez les plus grands poètes, la nécessité de faire le vers les amène à dire une chose qui n'est pas tout à fait juste. En déclarant : « Que le seul désespoir d'aujourd'hui le fait naître, » Mithridate semble faire entendre et reconnaître qu'il y a bien du désespoir dans son cas, mais qu'il n'y a pas *seulement* du désespoir. Or, il n'y a pas *du tout* de désespoir et surtout il ne convient nullement qu'il y en ait. Donc ce qu'il fallait c'est : « que le désespoir le fait naître » et c'est ce que, en prose, l'auteur aurait certainement mis.

J'excuse votre erreur et pour être approuvés
De semblables projets veulent être achevés.

C'est-à-dire : des projets si hardis, on ne les approuve, je le sais bien, que quand ils ont réussi.

Mais cependant... L'auteur n'a pas mis *mais* ; mais il doit être suppléé ici par la clarté de la suite des idées. Mais cependant

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.

Il s'agit de remparts naturels et c'est pour cel qu'ils sont appelés éternels : montagnes ou mer infranchissables.

Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,

Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.

Mithridate, dans sa belle confiance, qu'il a et que surtout il veut faire partager, plein, ne l'oublions jamais, de la vision d'Annibal, se voit arrivé à Rome aussitôt qu'il y pourrait être sans rencontrer d'obstacle, ou à très peu près. Il faut reconnaître que même il admet quelques obstacles ; car il faudrait moins de trois mois pour aller à pied du royaume de Pont à Rome. « Et si la mort bientôt ne me vient traverser » veut dire : si la mort ne vient se mettre en travers de ma route et m'arrêter. « Je vous rends au pied du Capitole » veut dire : je vous mets au pied du Capitole. Cette acception ancienne du mot (« Je vous prends à Poitiers et je vous rends à Bordeaux ») excuse l'emploi populaire du mot *rendu* dans le sens de *arrivé*. Si vous me *rendez* à Bordeaux, j'y suis *rendu*. Mais, parce que *rendu* a, en bonne langue, un autre sens, celui de *très fatigué,* il faut éviter *rendu* dans le sens de *arrivé.*

Après ce mot foudroyant : dans trois mois au Capitole, Mithridate développe, déroule le poème épique de l'expédition qu'il rêve :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y voit finir son cours ?

C'est-à-dire : il ne me faut que deux jours pour aller de Nymphis, par le Pont-Euxin (mer Noire), à l'embouchure du Danube.

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée.

Là, je suis chez les Scythes ; ils sont mes alliés, ils favorisent mon entrée en Europe par la vallée du Danube.

Recueillis dans leurs ports, accrus de leurs soldats,
Nous verrons notre camp accroître à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendant qu'un chef contre la tyrannie.

Voilà le fond du grand dessein : réunir, attirer à soi et entraîner contre Rome en passant sur leur territoire tous les peuples qui ont à se plaindre de Rome ou qui ont à la redouter ; et à la prendre ainsi, plus le chemin est long, plus le succès est probable, puisque plus le trajet est long, plus il y a de peuples à entraîner pour en faire une armée formidable.

Le dessein se présente comme réalisable. L'objection est celle-ci : « Mais tous ces peuples vous suivront-ils aussi aisément que vous le supposez ? » Oui, répond Mithridate, car

Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois...

C'est-à-dire contre Rome que les Gaulois ont pris jadis, dans les premiers temps de la République romaine, sous la conduite de Brennus.

Exciter ma vengeance et jusque dans la Grèce
Par des ambassadeurs stimuler ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder
Ce torrent [les Romains] s'il m'entraîne ira tout inonder.
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

« Tous » c'est-à-dire tous en effet, excepté les Espagnols : car Mithridate doit rencontrer sur son passage les Scythes, les Daces, quelques populations germaines, les Pannoniens et enfin les Gaulois mêmes, ceux de la Gaule Cisalpine (maintenant Vénétie, Lombardie, Piémont) qui sont en guerre continuelle avec les Romains. Sur tous Mithridate peut raisonnablement compter. — Mais arrivés en Italie ? C'est là que les difficultés, sans doute, seront les plus grandes ? — Non pas, c'est là que seront plus grandes les facilités. Il ne faut pas oublier que les Italiens ne sont pas Romains, que ce sont des peuples qui ont été soumis à Rome par la force et qui sans cesse se révoltent *et qui viennent de se révolter*. Spartacus les a soulevés encore, tout récemment, et Spartacus n'était qu'un gladiateur, un homme de la plus basse condition, et à la tête des Italiens soulevés, il a tenu tête pendant deux années aux légions romaines. C'est donc dans l'Italie même que Mithridate compte trouver le plus de partisans et d'auxiliaires.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encore toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est pas au bout de l'Univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers.
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Mithridate pouvait le croire au lendemain de la « guerre servile », c'est-à-dire de la guerre des esclaves commandés par Spartacus, qui avait bien

été en effet une guerre d'une partie des Italiens contre les Romains ; mais il ne songeait pas ou ne voulait pas songer à ceci : que les Italiens, quels que fussent leurs griefs contre les Romains, étaient généralement avec eux contre l'étranger, avaient un patriotisme italien, avaient contre le non-Italien une certaine répulsion dont Rome s'était souvent très habilement servie. L'Italie, depuis la fondation de Rome, n'a été envahie que deux fois, une première par les Gaulois, une seconde par Annibal. L'invasion des Gaulois se place à une époque de l'histoire de Rome trop légendaire pour qu'on sache exactement ce qui s'y est passé. Quant à Annibal, on ne voit point qu'il ait trouvé d'auxiliaires bien actifs parmi les Italiens. Mithridate se trompe probablement sur les dispositions qu'il trouverait en Italie s'il y entrait. Son raisonnement du reste est spécieux. En effet, dit-il :

Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?

Du reste Rome en ce moment est vide de troupes. Elle s'est dégarnie de défenseurs en envoyant des armées de conquête à toutes les extrémités du monde. Elle s'est désarmée par ses victoires.

Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre.
Tandis que tout s'occupe à me persécuter [ici]
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?

Mithridate laisse comme en suspens une objection très grave. On peut lui répondre : « Tout cela serait très juste si l'armée romaine qui est ici devait y rester, ne devait pas vous suivre et aller aussi vite que vous. Mais elle vous suivra, vous poursuivra, et c'est poursuivi par elle et ayant contre elle à combattre, que vous arriverez en Italie si elle vous laisse y arriver. » A cette objection il répondra, un peu plus loin, et, pour la suite du drame, cette réponse, contenant un projet de mariage de Pharnace qui fera discussion, est parfaitement en son lieu à la place où Racine l'a mise. Cependant, ici où nous sommes, l'objection se dresse dans l'esprit du lecteur ou du spectateur ; elle y reste sans être réfutée pendant quelque temps et cela est mauvais. Il faudrait que Mithridate, par quelque mot, indiquât *déjà* ici qu'il a réponse à cela.

Marchons et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme ;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu,
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu...

Les Romains, quand ils avaient vaincu un roi et l'avaient fait prisonnier, l'emprisonnaient et le laissaient mourir aux prisons creusées dans les soubassements du Capitole...

Détruisons ses honneurs et faisons disparaître
La honte de cent rois et la mienne peut-être.

Mithridate veut dire qu'il y a « peut-être », qu'il doit y avoir dans le Capitole quelque monument des défaites qu'il a lui-même subies. Ce sont ces monuments qui sont les honneurs du Capitole et la honte des rois vaincus et c'est ce qu'il veut faire disparaître.

Et la flamme à la main effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

Il s'agit d'effacer les noms des rois et des peuples vaincus qui étaient inscrits sur les murailles du Capitole et qui étaient comme proposés ainsi aux railleries et aux insultes du peuple.

Mithridate arrive enfin à l'objection qu'on peut lui faire et à la question de savoir comment il pourra éviter d'être poursuivi.

Ne croyez pas pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur...

Les Parthes en effet étaient les ennemis implacables et l'on peut dire invincibles des Romains. Bien longtemps après que toute l'Asie Mineure fut conquise, ils restèrent indépendants, et jamais, tant que l'Empire romain dura, ils ne furent complètement soumis. Par le Parthe, Mithridate entend le roi des Parthes.

Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Content de succéder à ma juste fureur ;
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,

Voulant unir sa haine à la mienne et sa famille à la mienne...

Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde et j'ai fait choix de vous,
Pharnace. Allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment
Et méritez mon choix par cet empressement.
Achevez cet hymen et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs...

Les Romains, qui sont les communs tyrans et des Pontins et des Parthes...

Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

Ce dernier mot est magnifique de confiance héroïque. Mithridate vaincu et se relevant dans un dernier effort, se voit déjà à Rome victorieux et triomphateur. Cette grande scène est celle où l'on peut dire de Mithridate ce que Bossuet a dit du prince de Condé : « Sa grande âme se déclara tout entière. » Après cette scène, Mithridate, pour se frayer un passage à travers les Romains auxquels s'est joint son fils rebelle, Pharnace, livre une dernière bataille : il y fait des miracles de vaillance, il y est blessé mortellement ; mais au dernier moment, Xipharès met les Romains en fuite.

Dégagé ainsi par celui de ses deux fils qui lui est resté fidèle, Mithridate peut au moins mourir en paix et en honneur. Il est apporté au milieu de son palais, suivi de son fils Xipharès, auprès de

Monime, jeune Grecque qu'il avait songé à épouser et que maintenant il ne songe plus qu'à unir à son fils Xipharès. Il leur dicte, pour ainsi parler, ses dernières volontés.

Mithridate est la tragédie la plus cornélienne de Racine. C'est la peinture d'une grande *volonté*, inébranlable aux coups du sort et qui, au contraire, des coups du sort ne reçoit qu'une excitation à lutter davantage et à s'obstiner davantage en son dessein. C'est à *Nicomède* et à *Sertorius*, tragédies de Corneille, qu'il faudrait comparer *Mithridate*, et non à *Bérénice* ou à *Phèdre*, tragédies de Racine. Racine a deux tragédies cornéliennes : c'est *Andromaque* dont nous avons parlé à propos des *Adieux d'Hector et d'Andromaque* dans Homère et c'est *Mithridate*. Le succès de *Mithridate* fut très grand. Racine constate dans sa préface le succès tout particulier de la scène que nous avons mise, particulièrement aussi, sous les yeux de nos lecteurs.



MOLIÈRE

TARTUFFE



MOLIÈRE

TARTUFFE

Orgon, bourgeois de Paris, au XVIIe siècle, est un homme très sage, assez intelligent, fort autoritaire dans sa maison et, tout compte fait, assez raisonnable, sauf un seul point. Très religieux, très dévot, très fort en crainte de l'enfer, il ne sait pas distinguer les vrais hommes pieux des hypocrites et ceux qui ont le culte de la religion de ceux qui en prennent le masque. Ce travers ou plutôt cette faiblesse d'esprit est assez rare de nos jours ; mais elle était fréquente au XVIIe siècle. En conséquence de son travers, Orgon s'est assotti d'un certain Tartuffe, écornifleur ingénieux qui, par ses mines discrètes, s'introduit dans les familles pieuses à la condition qu'elles soient riches. Il l'a retiré chez lui, l'héberge, le défraie de tout et veut que dans sa maison tout lui obéisse. Les principales scènes où Molière a peint Orgon ne respirant que Tartuffe, ensorcelé par Tartuffe, et, comme nous disons maintenant, envoûté par Tartuffe, sont celles que nous allons lire ensemble.

Orgon revient de la campagne et rencontre

d'abord son beau-frère Cléante et sa servante Dorine :

ORGON

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE

Je sortais et j'ai joie à vous voir de retour;
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme est-ce qu'on s'y [porte ?

Vous pouvez croire que c'est de sa mère, de sa femme et de sa fille que s'inquiète le bon Orgon ? Vous allez voir :

DORINE

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée
Et le soulagement suivit presque aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer par avance.
La part que vous prenez à sa convalescence.

Il n'y a pas à commenter cette scène dont le comique pénétrant est compris et goûté d'emblée par n'importe qui. Je ferai seulement remarquer la *progression* de l'ironie dans les propos de Dorine. Elle commence par dire simplement que Tartuffe est comme à l'ordinaire ; puis, mise en verve par la sottise d'Orgon, elle introduit les mots railleurs : « et fort dévotement... où sans trouble il dormit » et puis « pour réparer le sang qu'avait perdu madame » et enfin « la part que vous prenez à sa convalescence ». Orgon, ce qui est le propre des gens coiffés d'une idée, n'a pas saisi l'ironie le moins du monde ; car il ne lui répond rien du tout, lui qui est très vif, et c'est avec étonnement — c'est ainsi que doit jouer l'acteur — qu'il entend son frère lui dire :

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?

Remarquez qu'Orgon n'interrompt pas. Il ne sait pas ce qu'on veut lui dire. Tout ce qu'il a dit lui-même lui paraît si naturel qu'il ne se doute point que c'est de sa passion pour Tartuffe qu'on lui parle.

Sans cela, comme vous allez voir, il interromprait tout de suite. Il regarde son frère avec curiosité. « Où veut-il en venir ? »

Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui

[Charme au XVIIe siècle voulait dire sorcellerie, enchantement magique.]

A vous faire oublier toute chose pour lui ?

Encore rien de la part d'Orgon. De quel sorcier s'agit-il ?

Qu'après avoir chez vous réparé sa misère
Vous en veniez au point...

Cette fois Orgon a compris. Ah ! il s'agit de Tartuffe ! Cette fois il interrompt et roidement :

ORGON

Halte là ! mon beau-frère.
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître.
C'est un homme qui... ah ! un homme enfin.

[C'est-à-dire un homme véritable, un homme digne de ce nom.]

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde
Et comme du fumier regarde tout le monde.

[C'est-à-dire celui qui suit bien ses leçons goûte...]

Oui, je deviens tout autre avec son entretien.
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme
Que je m'en soucierais autant que de cela.

On comprend très bien tout de suite quel entretien Tartuffe a eu avec Orgon, quel enseignement il lui a donné. Son but étant d'accaparer Orgon et pour ainsi dire de le monopoliser, il lui a persuadé que Dieu ne veut d'attachement qu'à lui, et c'était pour amener Orgon à n'avoir d'attachement qu'à lui, Tartuffe. Il y a réussi si bien qu'Orgon *s'imagine* — car il n'en est pas encore là — n'avoir plus de liens avec la terre et être tout en Dieu, et c'est-à-dire tout en Tartuffe, qui est pour lui le représentant du ciel. Cléante s'écrie, véritablement effrayé :

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

Orgon ne s'arrêtant nullement à cette objection et suivant son idée, remonte naturellement aux premières impressions qu'il a reçues de Tartuffe et, par conséquent, aux débuts de leur liaison et, par conséquent, il va faire un *portrait* de Tartuffe et un portrait satirique sans le savoir, tous les traits dont il peindra amoureusement Tartuffe étant, bien entendus par le spectateur, des traits d'hypocrisie, d'imposture ou d'ostentation :

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre !
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi...

Il avait avisé sa dupe et il commençait la pêche et il jetait les amorces.

Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière.
Il faisait des soupirs, de grands élancements
Et baisait humblement la terre à tous moments,
Et lorsque je sortais il me devançait vite
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.

Suite des amorces : un vrai dévot ne se serait aperçu ni de l'entrée ni de la sortie d'Orgon.

Instruit par son garçon...

[Son domestique, l'honnête Laurent.]

Instruit par son garçon qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence et de ce qu'il était...

[De ce qu'il était veut dire ici : de ce qu'il était en tant que valeur morale. Il pourrait y avoir amphibologie ; car au XVIIe siècle « ce qu'il est » veut dire plus souvent : de quelle qualité il est, de quel état social, noble ou roturier ; et c'est ainsi que Saint-Simon, en faisant l'éloge de Catinat, dit : « Il n'oublia jamais le peu qu'il était (qu'il n'était pas noble). Or, nous savons, par un autre endroit de la pièce, que Tartuffe se donne pour bon gentilhomme. Le vers que nous lisons pourrait donc très bien signifier : « Instruit par Laurent qu'il était un gentilhomme pauvre. » Cependant, à cause de la suite des idées, je crois plutôt que c'est l'éloge des qualités morales de Tartuffe qu'Orgon a entendu de la bouche de Laurent.]

Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie ;
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, *à mes yeux,* il allait le répandre.

Tel est le portrait de Tartuffe en campagne, en expédition, en chasse. Voici maintenant le portrait de Tartuffe triomphant, ou presque, arrivé à ses fins qui étaient de devenir maître dans la maison d'Orgon.

Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Et je vois qu'il reprend tout et qu'à ma femme même
Il prend pour mon honneur un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi cent fois il s'en montre jaloux.

Du reste, continuant ses simagrées de dévotion qui sont le fond de son rôle et la pièce maîtresse de son arsenal :

Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle.
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Cléante n'y tient plus et éclate. Il se demande un peu — non pas beaucoup ; car il connaît son beau-frère ; mais un peu cependant, tant les progrès de l'aberration d'Orgon ont été rapides et tant, par conséquent, actuellement il paraît étrange et inat-

tendu — si Orgon est vraiment fou, ou si, par hasard, il ne se moquerait pas de son interlocuteur :

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

Badinage, les propos de pieuse admiration d'Orgon à l'endroit de Tartuffe ! Orgon est blessé. Il voit dans les paroles de Cléante une impiété et il l'avertit charitablement que qui médit de Tartuffe peut s'attirer la colère de Dieu :

Mon frère, ce discours sent le libertinage.

[Le libertinage au XVIIe siècle signifiait le mépris de la religion.]

Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

[En termes adoucis : vous serez damné.]

Cléante s'échauffe à ce propos ; car il est pieux, mais non imbécile, et il tient essentiellement à ce que cette distinction soit faite. Vous comprenez assez qu'il y tient, d'autant plus que Molière y tient lui-même et veut placer ici une profession de foi par laquelle il signifiera que lui-même, en attaquant l'hypocrisie religieuse, ne veut pas attaquer et n'attaque point la religion. Donc Cléante, devenant subitement éloquent, s'écrie avec une admirable ardeur :

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;

Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je suis comme je parle et le ciel voit mon cœur,
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots comme il est de faux braves
Et comme on ne voit point qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Cléante pose la question très fermement. Il y a de vrais dévots et de faux dévots. C'est une partie de la piété même, c'est une partie essentielle de l'amour de la religion, c'est un devoir religieux que de les distinguer. Et maintenant c'est ce devoir religieux que Cléante va reprocher à Orgon de ne point remplir :

Eh quoi ! Ne ferez-vous nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Les voulez-vous traiter d'un semblable langage
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?

Mouvement oratoire, très brillant du reste. Il consiste — ce qui n'est pas toujours bon, ce qui est excellent ici parce qu'il s'agit d'enfoncer par coups redoublés une vérité dans un cerveau assez obtus — il consiste à dire dix fois la même chose avec des expressions diverses et toujours plus fortes et plus pénétrantes. C'est très exactement ce que fait ici

Cléante. Maintenant, est-il naturel qu'il le fasse? Oui, parce qu'il est échauffé ; il a été attaqué très personnellement et directement ; et parce qu'il s'échauffe par sa parole même. Au commencement de sa réplique son mouvement oratoire sonnerait faux ; ici il est parfaitement juste. Cléante continue :

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste mesure on ne les voit jamais ;
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent les limites
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

[La raison, dans la plupart des auteurs du XVIIe siècle, veut dire simplement : le raisonnable, le sensé, le bien équilibré. C'est dans ce sens que Boileau dit : « De la droite raison je sens mieux l'équilibre. »]

Il est probable qu'Orgon *n'a pas écouté* et que Cléante s'en aperçoit, car il conclut brusquement par ces mots :

Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ce qui équivaut à peu près au « C'est à vous que ce discours s'adresse » d'un autre personnage de Molière. — Orgon, réveillé de son rêve, et il rêvait certainement de Tartuffe, répond par ces propos lourdement ironiques et très vagues qui me semblent prouver qu'en effet il n'a pas écouté :

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,

Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes!

Cléante répond avec modestie d'abord et puis avec une vivacité et même un emportement qui sont assez naturels dans un homme qui est bien connu — on l'a vu par un propos d'Orgon — comme ennemi des faux dévots, à ce point qu'il est suspect de « libertinage ».

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré;
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais pour toute ma science
Du faux avec le vrai faire la différence...

Ouais! S'il est vrai qu'il sache faire cette différence, sa science n'est pas si petite qu'il le dit, elle est miraculeuse et il n'est pas si modeste que je le disais tout à l'heure. Entendez que Cléante veut seulement signifier qu'il a assez de sens pour distinguer *les véridiques* des imposteurs. Il ne prétend pas à davantage.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place...

[*Francs,* si étrangement placé ici, en apparence, signifiait au XVII[e] siècle, *pur, sans mélange.* C'est ainsi que Molière dit quelque part: « Et de nos francs marquis essuyer la cervelle », c'est-à-dire de ces marquis qui sont marquis sans mélange, mar-

quis par excellence, poussant jusqu'à sa plénitude le ridicule des marquis. — *Dévots de place* est très embarrassant. Cela peut vouloir dire *dévots de place publique,* qui s'étalent et attirent l'attention en pleine rue et en plein carrefour et ce sens s'accommoderait très bien à l'expression *francs charlatans* qui précède. Il peut signifier aussi dévots qui sont dévots comme en place, comme en office, comme en fonctions, comme en titre d'emploi ; nous dirions aujourd'hui *dévots professionnels* ; et ce sens s'ajusterait très bien à des expressions qui viendront plus loin : « font de dévotion métier et marchandise », etc. — Les deux explications me paraissent très légitimes. J'hésite entre ces deux interprétations.]

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédits et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune,
Qui brûlants et priants, demandent chaque jour

[qui tout en priant et brûlant d'amour de Dieu, *sollicitent* chaque jour, sont des *solliciteurs* à cœur de journée dans les antichambres.]

Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajouter leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices ;

Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on vénère
Et que leur passion dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

Ceci est le *portrait* de Tartuffe *généralisé*. Tartuffe n'est nullement un homme de cour, puissant par ses attaches dans le monde ecclésiastique, solliciteur à la fois onctueux et menaçant et qui peut perdre un ou plusieurs grands personnages ; c'est un gueux qui cherche à écornifler dans une famille bourgeoise ; mais partant du personnage de Tartuffe et généralisant, élargissant la question comme nous disons et pour montrer toute la portée de la pièce, Cléante, ou plutôt Molière, étend la peinture satirique jusqu'à tous les faux dévots, jusqu'à tous ceux qui exploitent la religion au profit de leurs intérêts. Je n'ai pas besoin de faire remarquer avec quelle puissance, avec quelle éloquence enflammée il pousse contre eux la satire.



BOILEAU

DISCOURS SUR L'HONNEUR



BOILEAU

DISCOURS SUR L'HONNEUR

Boileau a été un poète, surtout satirique, qui vivait sous le règne de Louis XIV. Il a fait des satires, des épîtres, c'est-à-dire des discours en vers, un art poétique, c'est-à-dire sur l'art d'écrire en vers et quelques autres œuvres moins importantes. Une de ses satires, qui est plutôt une épître, dédiée à M. de Valincour, homme de lettre et administrateur de ce temps-là, traite de l'*Honneur*. L'auteur commence par dire que tout le monde vante l'honneur et que bien peu le pratiquent :

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde.
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu chacun met son bonheur
Et tout crie ici-bas : l'honneur, vive l'honneur !

. . . .

Cependant lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne
Je n'aperçois pourtant qu'une folle ambition,
Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.

Pourquoi cela ? Parce que les hommes sont tous,

à bien peu près, des comédiens, et s'occupent surtout à se donner pour ce qu'ils ne sont pas, pour le contraire de ce qu'ils sont.

Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage,
L'ignorant s'ériger en savant fastueux
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.

[Un savant fastueux veut dire un savant orgueilleux, plein d'ostentation. Faquin, au XVIIe siècle, a un sens un peu fuyant, un peu multiple. Dans La Bruyère il signifie toujours ce que nous appelons un *parvenu*. Boileau l'emploie ici dans le sens d'homme sans mérite moral qui se donne des airs d'homme respectable. C'est plutôt ce sens que le mot a gardé.]

Mais tous ces comédiens sont très vite démasqués. La vérité perce, le naturel paraît très vite sous le travestissement :

Du mensonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut [l'être,
Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.

Mais enfin l'honneur, l'honneur vrai, qu'est-il donc ? Les hommes le mettent à ceci, à cela, en des choses extrêmement différentes, si différentes qu'il est difficile de croire qu'il soit en l'une d'elles s'il est dans l'autre, ni même qu'il soit dans aucune de ces choses-là. Par exemple :

L'ambitieux le met souvent à tout brûler,
L'avare à voir chez lui le Pactole rouler.

[Le Pactole était un fleuve qui passait pour rouler de l'or.]

Un faux brave à vanter sa prouesse frivole..
Un poète à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin à rompre et jeûnes et carêmes;
Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.

Evidemment ces différents genres d'honneur ne sont pas l'honneur véritable. Il est même un peu naïf, de la part de Boileau, d'avoir été chercher des exemples là. Tout ce qu'on peut dire à son excuse, c'est qu'il s'amuse à tracer des croquis amusants avant d'entrer dans son sujet. Mais élevons-nous d'un degré. L'honneur est-il *dans la gloire ?*

Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit em-
[brasser ?

[Que *tout* doit, pour : que *tous* doivent.]

Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ?
D'exceller en adresse, en courage, en prudence,
De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,
De posséder enfin mille dons précieux ?

Il semblerait que l'honneur pût être là. Mais est-ce bien sûr ? Ne serions-nous pas dupes d'une illusion ?

Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme,
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère, effroyable à nommer.

[Hérode, roi de Judée, qui fit mourir saint Jean-Baptiste et Jésus-Christ et qui n'avait aucun don ni

de l'esprit ni de l'âme ; Tibère, empereur romain, très intelligent, mais féroce.]

Boileau, du reste, a raison. Alexandre lui-même, si grand capitaine, n'avait aucun mérite moral et en lui refusant le sens de l'*honneur*, on aurait raison.

Où donc est cet honneur qui seul peut nous charmer?

Le voici enfin. L'honneur consiste avant tout dans le respect profond de la justice :

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité ;
Sans elle la valeur, la force, la bonté
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre
Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre..

La bonté même ! Oui, Boileau peut avoir raison en ce sens que la bonté, *non éclairée par l'instinct du juste*, peut n'être que faiblesse, abandonnement, nonchalance et est une sorte de vertu aveugle et n'est pas une vertu solide.

Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui, sans sujet, courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre et Saint-[Ange.

[Célèbres bandits de grand chemin de cette époque.]

C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est [juste.

[Ce roi était Agésilas, roi de Lacédémone.]

Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla :
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila.

[Célèbres conquérants de l'antiquité. Boileau me semble avoir tort d'y faire figurer Mithridate. C'était un roi d'Asie Mineure qui n'a jamais fait autre chose que de défendre son pays contre les Romains qui l'envahissaient; en tant que roi, il fut un juste. Boileau se laisse aller quelquefois à prendre ses exemples un peu au hasard de la plume.]

Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois [d'Athènes,
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Il s'agit de Socrate, philosophe athénien, qui, en effet, fut la justice personnifiée, assaisonnée, ce qui n'est pas défendu, d'esprit, d'ironie et de malice et qui, méconnu par ses concitoyens, mourut, par leur ordre, avec le plus grand et le plus tranquille courage.

Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
Un dévot aux yeux creux et d'abstinence blême
S'il n'a point le cœur juste est affreux devant Dieu
L'Evangile au chrétien ne dit en aucun lieu :
Sois dévot; elle dit : Sois doux, simple, équitable.

[*Évangile* était encore, au XVII[e] siècle, soit masculin, soit féminin.] L'Evangile dit bien, quelquefois : « Sois dévot » ; car il dit : « Observe les commandements » et les commandements prescrivent des pratiques de dévotion; mais il faut convenir qu'il dit le plus souvent ce que Boileau lui fait dire.

Encor pour ce dévot ne crois pas que j'entende
Tartuffe ou Molinos et sa mystique bande :
J'entends un faux chrétien mal instruit, mal guidé.

[Tartuffe est le célèbre personnage de Molière dans la comédie qui porte ce nom ; c'est le type même de l'hypocrisie religieuse. Molinos est un théologien espagnol dont les doctrines furent jugées trop raffinées et dangereuses par les chefs de l'Eglise catholique.]

J'entends un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,
Et qui, de l'Évangile en vain persuadé,
N'en a jamais compris l'esprit ni la justice,
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice,
Qui toujours près des grands qu'il prend soin d'a-
Sur leurs faibles honteux sait les autoriser [buser,
Et croit pouvoir au ciel, par ses folles maximes,
Comblé de sacrements faire entrer tous les crimes.
Des fauts dévots, pour moi, voilà le vrai héros.

On pourra remarquer malignement qu'après avoir dit qu'il ne songeait pas à Tartuffe, Boileau peint son mauvais dévot de plusieurs traits qui conviennent à Tartuffe fort précisément. Il faut cependant faire attention à ceci que Tartuffe ne croit à rien, est un pur athée, tandis que le faux dévot peint par Boileau croit vraiment ; mais s'imagine que les pratiques et les sacrements suffisent et que chargé de crimes, mais ayant pratiqué, il pourra entrer au ciel. Cette variété de mauvais dévots existait et sans doute existe encore.

Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi ;
D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi ;
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ;
Et d'être juste enfin ; ce mot seul veut tout dire.

Le seul honneur, c'est d'être vertueux ; la seule chose dont on puisse se faire honneur, c'est d'être vertueux, voilà la conclusion de Boileau. Mais en quoi consiste la vertu, il n'est pas mauvais de le dire, de le rappeler en quelques mots. C'est ce que fait Boileau et ce que nous venons de lire est un résumé de la morale de Boileau : « *Prendre toujours la vérité pour guide* » ; la vérité et non pas nos passions, nos appétits, nos intérêts. La vérité est chose que, même en morale, personne ne peut se flatter d'avoir découvert absolument ; mais encore on peut être sûr que les maximes *générales* et les préceptes *généraux* donnés soit par les religions, soit par les philosophies, sont plus près de la vérité que ce que nous suggèrent nos passions, nos intérêts et nos désirs et c'est en ce sens que « suivre la vérité » est une formule raisonnable. Suivre la vérité, c'est avant tout ne pas croire qu'on l'a et diriger ses actions d'après des idées générales et en vue d'un but général. Par exemple, se dévouer à ses semblables autant qu'on le peut, on peut être sûr que cela est plus près de la vérité que se dévouer uniquement à soi-même, ce que notre sentiment *particulier* nous conseillerait.

« *Regarder en tout la raison et la loi.* » La raison est précisément l'ensemble de ces idées générales, adoptées par la société où vous vivez et qui ont pour but de la soutenir. La raison est toujours mise en opposition avec les passions ; or la raison est générale et les passions sont particulières et personnelles ; la raison c'est *sur quoi l'on s'entend généralement,* les passions ce sont nos tendances particulières, qui sentent très bien elles-mêmes qu'elles sont en oppo-

sition avec la raison qui ne vise que l'intérêt commun. — Par *la loi*, que Boileau entend-il bien ? Je ne le vois pas sûrement. Très probablement la loi religieuse ; peut-être la loi morale. Dans les deux cas, *loi* veut dire à très peu près la même chose que la raison, telle que nous nous sommes efforcé tout à l'heure de la définir. *En tout cas*, « loi » ne veut pas dire ici la loi civile et la loi pénale, qui, ne l'oubliez pas, défendent et punissent *ce qu'il ne faut pas faire*, mais ne commandent pas *ce qu'il faut faire* ou du moins tout ce qu'il faut faire. — « *D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi.* » Excellent précepte et qui contient et exprime avec concision et clarté le plus pur de la morale. Il faut être dur pour soi-même et indulgent pour les autres, parce que le fond de la morale pratique est de se combattre et de se réprimer soi-même. Or, nous avons une tendance naturelle à nous ménager, à nous excuser, à nous traiter favorablement, à nous permettre beaucoup de choses condamnables et à nous en absoudre. Et nous avons inclination à trouver les moindres fautes des autres très graves, indignes de pardon, surtout quand c'est nous qu'elles offensent. C'est juste le contraire qu'il faut faire et ce sont ces deux penchants qu'il faut réprimer en nous. Remarquez que si *chacun*, que si tout le monde était ainsi dur à lui-même et indulgent aux autres, personne n'aurait besoin d'indulgence, puisque tout le monde serait juste, puisque personne ne commettrait de fautes. C'est irréalisable étant donnée la faiblesse humaine ; mais c'est l'idéal où il faut tendre.

« *D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire.* » Les esprits religieux peuvent prendre *ciel* dans son sens littéral et croire, ce qui n'est que très sain, que Dieu lui-même nous donne de bonnes inspirations pour l'accomplissement du devoir. Les autres prendront ciel dans le sens de conscience. Nous avons, pour ainsi parler, un ciel intérieur qui nous inspire, c'est-à-dire qui nous dicte le bien à faire et nous indique le mal à éviter. C'est ce ciel qu'il faut que nous écoutions. Il parle très haut. Ce n'est qu'à force de ne pas l'écouter que nous étouffons sa voix et jamais nous le condamnons tout à fait au silence.

« *Et d'être juste enfin, ce mot seul veut tout dire.* » Non ! Car la justice ne suffit pas et il faut la charité. La justice ne consiste qu'à rendre à chacun son dû et à ne jamais faire de mal à personne. La charité consiste à donner à autrui plus que son dû et à lui faire du bien. La justice, c'est ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qui vous fût fait ; la morale, c'est faire à autrui ce qu'on voudrait qui vous fût fait. Donc être juste ne suffit pas et ce mot seul ne veut pas tout dire. Il est étrange que Boileau, dans son résumé de sa morale, ait donné parmi ses préceptes un précepte non de justice mais de charité : *être doux pour tout autre et rigoureux pour soi*, ce qui est très précisément de la charité, et puis conclue en disant : « être juste, c'est tout. » Il y a là une certaine inadvertance. Cependant, on peut défendre Boileau en supposant qu'il a pris *juste* dans le sens biblique. Dans la Bible, « un juste » ne veut pas dire un homme qui est seulement juste, il si-

gnifie un homme qui a toutes les vertus, qui est vertueux, en général. Si Boileau a pris *juste* en cette signification, il est inattaquable ; car la vertu contient et la justice et la charité.

Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours, pourtant, donne aisément les mains.

[« Donner les mains à » est une expression un peu tombée en désuétude qui signifiait être d'accord avec quelqu'un, adhérer à quelque chose.]

Et pour t'en dire ici la raison historique.
Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Une fable allégorique est une invention dans laquelle le lecteur doit chercher et trouver la vérité. Je vous parle de douze palais où le soleil habite successivement ; cela veut dire les douze mois et c'est une allégorie. Voici l'allégorie de Boileau sur l'Honneur :

Sous le bon roi Saturne...

Les païens croyaient que le dieu Saturne avait régné sur la terre et y avait fait régner avec lui le bonheur absolu.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincour, et l'Equité sa sœur
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Tout vivait en commun sous ce maître adoré,
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé,
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme.

[C'est-à-dire à la proscription.]

L'honneur, beau par soi-même et sans vains orne-
N'étalait point aux yeux l'or et les diamants, [ments,
Et jamais ne sortant de ses devoirs austères
Maintenait de sa sœur les règles salutaires.

[De sa sœur, c'est-à-dire de l'équité.] Tout allait donc le mieux du monde, mais il arriva que l'Honneur s'absentât.

Mais, une fois, au ciel par les dieux appelé,
Il demeura longtemps au séjour étoilé.

Pendant ce temps-là quelqu'un prit sa place et c'est de là qu'est venu tout le mal.

Un fourbe, cependant, assez haut de corsage

[De stature.]

Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur,
Qu'il arrive du ciel et que voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,

[Rappelez-vous que jusque-là c'était Saturne qui gouvernait, avec l'Honneur et l'Equité pour ministres.]

De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs chacun ajoute foi.
L'innocente équité honteusement bannie
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis,
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent
Et le luxe et l'orgueil de leurs mains le couronnent;
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux.

[Plus arrogant.]

Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les procès et la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de « bon droit » et de
[« tort »
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.

On pourra dire que ce n'est pas l'honneur, même faux et mal entendu, qui a établi le droit du plus fort et détruit la vie évangélique (si jamais elle a existé) parmi les hommes, que c'est l'*intérêt*, l'avidité, la volonté de puissance, etc. ; mais il restera à convenir que le faux honneur, le désir de paraître et de briller y a bien été pour quelque chose, peut-être pour beaucoup.

Le nouveau roi triomphe et sur ce droit inique
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger.

Un des articles du code du faux honneur est, comme on sait, qu'il faut se battre en duel quand on a été offensé.

Et dans leur âme, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : Meurs ou
[tue!

On sait que c'est par ces mots, textuellement, que don Diègue, qui a été offensé, commande, dans la tragédie du *Cid*, à son fils de le venger.

Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter...

Jupiter était le roi des dieux, donc le souverain du monde. Boileau veut donc dire que le vrai

souverain du monde n'était pas Jupiter, mais le faux honneur.

Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer.
Le frère au même instant s'arma contre son frère;
Le fils trempa les mains dans le sang de son père ;
La soif de commander enfanta les tyrans
Du Tanaïs au Nil poussa les conquérants.

[Le Tanaïs, actuellement Don, est un fleuve de Scythie, actuellement Russie.]

L'ambition passa pour la vertu sublime,
Le crime heureux fut juste et cessa d'être crime;
On ne vit que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.

Et enfin c'était le monde tel qu'il est, du moins aux yeux d'un poète satirique qui charge un peu les couleurs. Pendant ce temps-là, le vrai honneur était au ciel. Mais enfin, comme tout se sait et comme du reste l'Equité a dû le prévenir, il fut informé.

Le véritable honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste;
Il part sans différer et descendu des cieux
Va partout se montrer dans les terrestres lieux.
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode,
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode,
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.

Pourquoi ne peut-on plus le souffrir sur la terre? Parce qu'il est plus facile d'avoir des vertus que de les reconquérir quand on les a perdues. Boileau a dit :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Et c'est excessif ; mais ce n'est pas faux. Rien n'est difficile, quand on a perdu la vertu, non seulement comme de recommencer à la pratiquer, mais même comme de la reconnaître là où elle est. Et c'est ainsi que les hommes du temps de Saturne ne reconnaissaient pas l'honneur et le traitaient d'hypocrite. — *Est contraint de ramper aux pieds du séducteur* est bien étrange. Est-ce une posture que l'honneur pourra jamais accepter ? Et qui l'y contraint ? Les hommes ? Non. Ils se contentent de lui tourner le dos et de le laisser dans son coin.

Enfin las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa sœur et dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleste séjour.

Il nous reste à savoir le rappeler à nous.



BOSSUET

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE : LES ROMAINS



BOSSUET

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE : LES ROMAINS

Les Romains n'ont vécu
que pour la patrie et la liberté.

BOSSUET a écrit l'*Histoire universelle* pour l'instruction du Dauphin, fils de Louis XIV, dont il était le précepteur. Son discours a pour but de montrer à son élève que l'histoire des hommes est gouvernée par la Providence qui a ses desseins sur l'humanité et qui *la mène,* toutefois en laissant aux hommes une certaine latitude de liberté pour qu'ils soient responsables de leurs actes et pour qu'elle les juge. Dans cet esprit, Bossuet raconte sommairement, à grands traits, l'histoire des Juifs, l'histoire de l'établissement du christianisme, puis l'histoire des Scythes, des Ethiopiens, des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains. L'utilité de suivre attentivement cette longue histoire et aussi de l'embrasser tout entière d'un seul coup d'œil est celle-ci :

Dieu nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres et il apprend aux rois ces

deux vérités fondamentales : premièrement que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; secondement qu'il sait les faire servir dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

L'utilité de bien considérer pour la bien comprendre, cette histoire, est encore celle-ci :

Cette suite des Empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est fortement rabattue par ce spectacle. Car, si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes ? Et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines ? Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains se présenter devant vous successivement et tomber pour ainsi dire les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Mais il ne faudrait pas tirer de cette considération un tour d'esprit fataliste et se dire, ou : les choses suivront leur cours jusqu'au cataclysme qui attend tous les établissements humains ; ou bien : Dieu est le maître et il règle tout, laissons-le agir. Non, il ne faut point penser ainsi, parce que Dieu *ne règle pas tout,* ne voulant pas tout régler. En effet :

Ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers et qui, tout-puissant par lui-même [quoiqu'il soit tout-puissant], a voulu que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite ; que les hommes et les nations eussent des qualités proportionnées à l'éducation à laquelle ils étaient destinés ; et, à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

On voit bien la théorie de Bossuet : De même que l'univers, l'ensemble des choses créées *marche tout seul,* va de lui-même et que Dieu ne se réserve que les miracles pour interrompre le cours des lois qu'il a établies ; de même l'humanité marche toute seule, chaque événement ayant derrière lui sa cause et devant lui ses effets et Dieu ne se réservant que de rares interventions personnelles, que de rares miracles historiques. Donc, d'une part, on peut étudier l'histoire *humainement,* en ne tenant compte que de la succession et de l'enchaînement des causes et des effets ; d'autre part, il faut se persuader qu'une des causes de l'histoire et la principale, est la liberté humaine, *que nous faisons l'histoire,* par nos vertus et par nos vices, par nos bonnes actions et par nos fautes ; et que, par conséquent, il faut éviter les fautes et bien agir. Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont pré-

paré les grands changements et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver... Le devoir de celui qui lit l'histoire est de « *rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées* ». Et celui qui prend cette habitude découvrira ceci, qui est la leçon de l'histoire, de toute l'histoire :

Encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. Dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager selon la rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins. Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la suite des grands empires où la grandeur des événements les rend plus palpables.

Considérons donc, par exemple, le *caractère* des Romains qui a été une des causes et la principale de leur incroyable succès et de leur surprenante grandeur.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux et enfin le plus patient a été le peuple romain. De tout cela s'est formé la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais. Le fond d'un Romain, pour

ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de son pays. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre ; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres. Sous ce nom de liberté les Romains se figuraient, avec les Grecs, un Etat où personne ne fût sujet que de la loi et où la loi fût plus puissante que tous les hommes.

Cette précieuse et admirable définition de la liberté et du gouvernement républicain a été inspirée à Bossuet par le *De legibus* de Cicéron, et du reste par sa pénétrante intelligence des institutions politiques. Bossuet est monarchiste, sans aucun doute, mais il sait ce que c'est que la République ; c'est le gouvernement de la loi seule, les citoyens n'étant *sujets* de personne et étant sujets de la loi, et n'obéissant aux chefs qu'autant qu'ils commandent des choses commandées par la loi elle-même dont ils ne sont que les représentants et les ministres ; et les plus grands, même le chef de l'État n'étant pas au-dessus de la loi, mais ses premiers serviteurs.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leur commencement et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux...

Pourquoi en est-il ainsi et quel rapport y a-t-il entre la pauvreté et la liberté ? Bossuet le dit tout de suite :

La pauvreté n'était pas un mal pour eux ; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, *n'y ayant rien de plus libre*

qu'un homme qui sait vivre de peu et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

Ceci est comme une seconde définition de la liberté. C'est qu'il y a la *liberté politique*, qui consiste à n'être sujet que de la loi, et il y a la *liberté personnelle*, la liberté dont on jouit, non en tant que citoyen, mais en tant qu'homme, ce qui consiste à ne dépendre de personne. Or cette liberté on ne la saisit que dans l'amour de la pauvreté. En effet, si l'on a beaucoup de besoins on dépend de tout le monde ou tout au moins de beaucoup de gens. Si l'on se contente de très peu, pourvu qu'on travaille, même modérément, on ne dépend de personne. On comprend très bien que, même dans un pays très libre, un homme qui ne sera, en tant que citoyen, sujet que de la loi, s'il a beaucoup de besoins sera, en tant qu'homme, subordonné aux protecteurs qui lui feront obtenir des places ou aux bienfaiteurs dont il sera forcé d'être le complaisant; et par conséquent, quoique citoyen d'un pays libre, ne sera pas libre du tout. Voilà les rapports qui existent et par tout pays, entre le culte de la pauvreté et la liberté.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille qu'ils accoutumaient à de semblables travaux. Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été si

longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le Sénat. Du reste, on les trouvait occupés de labourage et des autres soins de la vie rustique quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine... Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville... L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le plus économe et qui prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Ajoutons qu'il l'était. — Tout cela menait naturellement à faire des soldats admirables, puisque le fond du soldat est plus encore la patience, « l'endurance » comme nous disons, que le courage. Il y a dans l'histoire de l'humanité des soldats aussi courageux que les soldats romains ; il n'y en a pas eu d'aussi patients, d'aussi endurants, d'aussi constants, d'aussi tenaces.

Les lois de cette milice étaient dures, mais nécessaires. La victoire était périlleuse et souvent mortelle à ceux qui la gagnaient contre les ordres. Il y allait de la vie, non seulement à fuir, à quitter les armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer pour ainsi dire et à branler tant soit peu sous le commandement du général. Qui mettait les armes bas devant l'ennemi, qui aimait mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie était jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens et on les laissait

aux ennemis comme des membres retranchés de la République. Par ces maximes les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattaient et se ralliaient jusqu'à la dernière extrémité et, comme le remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir reçu l'ordre que pour avoir lâché pied et quitté son poste, de sorte que le courage avait plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avait besoin d'être excitée.

Quand un peuple a un pareil ensemble de vertus militaires il y a un danger : c'est que, sûr de lui, confiant en lui, exalté par tout un passé de succès, de victoires, de triomphes et de gloire, il ne soit *routinier,* attaché, non seulement à ses institutions militaires, ce qui est excellent, mais à tous ses usages et coutumes et ne se laisse un jour devancer, non par le courage et la patience, mais par la science militaire d'une autre nation. Les Romains ne se laissent jamais tomber dans ce défaut : au contraire :

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étaient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savaient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyaient, dans les autres peuples, de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez vu dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues, de quoi les surmonter toutes ?

Cette admirable armée était leur gloire. Il faut remarquer, ce que Bossuet, s'il y a songé, n'a pas osé dire, que cette armée était une armée nationale, qu'elle n'a jamais compté ni un mercenaire étranger, ni même un citoyen soldé pour être soldat; elle était composée de tous les citoyens romains, de vingt à quarante ans, sans exception. L'armée romaine était la nation armée. Il est arrivé, dans les terribles extrémités, que Rome a armé ses esclaves; mais en les armant elle les faisait citoyens; car on ne saurait pas être soldat romain sans être citoyen romain.

Aussi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire. Ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur Etat et la dernière qui s'y est perdue tant elle était attachée à la constitution de leur république.

Comme dernier trait, Bossuet fait remarquer combien l'esprit militaire des Romains était *sérieux*, grave, éloigné de la forfanterie, de l'ostentation, de la timidité, de la brillante imprudence et de l'inutile audace. Les Romains faisaient la guerre en hommes braves, mais aussi en calculateurs.

Une des plus belles parties de la milice romaine était qu'on n'y prisait point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous n'étaient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire.

Bossuet ne parle pas précisément ici (quoique peut-être il ne laisse pas d'y songer) des préjugés

du point d'honneur qui ont si extraordinairement multiplié les duels du temps de Louis XIII. Il parle, d'une façon plus générale, de tout le courage d'ostentation, de toute la bravoure inutile qui, à la guerre même, a fait commettre aux Français des actes héroïques superflus et par conséquent, quand ils entraînaient mort d'hommes, contraires à l'intérêt général.

On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution et lorsqu'un grand besoin le demandait. On n'attendait rien de bon d'un général qui ne connaissait pas le soin qu'il devait avoir de conserver sa personne, et on réservait pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne voulaient pas de batailles hasardées mal à propos ni de victoires qui coûtassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avait rien de plus hardi ni tout ensemble de plus ménagé qu'étaient les armées romaines.

Si l'esprit militaire était admirable chez les Romains, l'esprit public ne l'était pas moins. L'esprit public se compose de quelques grandes idées et grands sentiments répandus dans le cœur de tous les citoyens, ou au moins de l'immense majorité des citoyens, et qui forment comme l'âme de la nation. Ces idées et sentiments peuvent être mauvais ou faux et erronés. A Rome, ils étaient excellents et même sublimes. Ils étaient l'amour de la gloire, l'esprit de persévérance, l'amour de la grandeur de la nation, le patriotisme. Cela formait, remarquez le mot de Bossuet qui est merveilleusement trouvé,

une *constitution*; oui, c'est bien dit, une constitution morale, bien plus importante encore que la constitution politique, si excellente que soit celle-ci.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la *constitution d'Etat* la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à la former. *Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits et passent insensiblement de l'un à l'autre.* Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats et si hardie dans les entreprises ? C'est l'opinion, reçue dès l'enfance et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même et n'est plus digne de voir le jour. *Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes.* Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux ; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la République l'ordonnait et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'État étaient appelés en justice par les magistrats et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres ; et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle,

ce n'a point été par hasard ; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière que nous avons vue, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Il est pourtant tombé ce grand empire qui avait fini par s'étendre depuis l'Euphrate jusqu'à l'Océan et depuis les déserts de l'Afrique jusqu'à l'extrémité de ce que nous appelons maintenant la Grande-Bretagne. Il est tombé pour des causes de ruine qu'il contenait en lui-même comme les corps les plus vigoureux contiennent quelque semence des maladies dont ils doivent mourir. La première cause, la plus lointaine, pour ainsi parler de la décadence de Rome, fut la jalousie entre les patriciens et les plébéiens. Les patriciens étaient ce que nous appelons les nobles ; les plébéiens ce que nous appelons le peuple. Ce fut entre ces deux *ordres,* comme on disait à Rome, que se mit la jalousie. Elle se réveillait et elle s'apaisait pour un temps selon les circonstances. Dans les grands périls, comme du temps des guerres contre les Carthaginois, on peut dire qu'elle n'existait plus, dominée par cet esprit de patriotisme que nous avons vu qui était si fort. Quand Rome n'eut plus rien à craindre, on crut n'avoir plus rien à craindre, car un peuple, si grand qu'il soit, a toujours quelque chose à redouter ; cette jalousie se ranimait d'une manière terrible et c'étaient alors les épouvantables guerres civiles comme celles de Sylla, chef des patriciens, et de Marius, chef des plébéiens. Or, ces guerres civiles finirent par donner aux Romains un esprit tout nouveau. Las de tant de déchirements affreux, ils re-

noncèrent à l'amour de la liberté, si fort jadis chez eux et *désirèrent la monarchie.* De la passion de la liberté naquirent les guerres civiles et des guerres civiles et de l'horreur qu'elles finirent par inspirer naquit enfin le despotisme.

Ainsi Rome, si jalouse de sa liberté, par cet amour même de la liberté qui était le fondement de son état, a vu la division se jeter entre les ordres dont elle était composée. De là ces jalousies furieuses entre le Sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens, les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même, les autres craignant au contraire que l'autorité qui, de sa nature, croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie. Entre ces deux extrémités un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver de milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part et d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettait pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuants excitaient les jalousies pour s'en prévaloir ; et ces jalousies, tantôt plus couvertes et tantôt plus déclarées selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin formé ce grand changement qui arriva du temps de César.

Une autre cause de la décadence de Rome fut le goût des richesses et du luxe. De même que l'esprit de pauvreté avait été, comme nous l'avons vu, l'essentiel principe de sa grandeur, de même l'abandon de l'esprit de la pauvreté fut une des causes essentielles de sa ruine. Ce goût des richesses et du luxe vint aux Romains de leur contact avec l'Orient.

Pour comble de malheur les gens d'Asie apprennent le luxe aux Romains et augmentent l'avarice [l'avidité].

Nous ne sommes plus au temps où un général romain qui n'avait que de la vaisselle de terre répondait aux messagers d'un peuple étranger qui lui en montraient d'or et d'argent pour le tenter que son plaisir n'était pas d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Le luxe en haut augmentait la misère en bas, comme il arrive toujours [quoique cette conséquence ait été contestée ; mais elle ne l'est pas par Bossuet], et ainsi se formait le plus mauvais état national, celui où le peuple est misérable et la haute classe exagérément riche, comme le meilleur état est celui où il n'y a que de légères différences entre les riches et les pauvres.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentait sans fin par le luxe, par les débauches et par la fainéantise qui s'introduisait. Ceux qui se voyaient ruinés n'avaient de ressource que dans les séditions, et en tous cas se souciaient peu que tout pérît après eux. On sait que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux et les misérables qui n'ont rien à perdre aiment toujours le changement. Ainsi finit la République romaine, qui est un grand enseignement, tant par ce qui a fait sa grandeur et qu'il convient qu'on imite, que par ce qui l'a ruinée et qu'il faut qu'on évite de toute énergie et de toute constance.



LA BRUYÈRE

PORTRAITS



LA BRUYÈRE

PORTRAITS

La Bruyère a observé les mœurs du temps du roi Louis XIV et les a peintes. Il a eu, de plus, des idées intéressantes et le plus souvent qui étaient en avance sur celles de son temps. La plupart de ses portraits sont très satiriques. Quelques-uns montrent qu'il savait aussi démêler les qualités et les louer. De ses portraits satiriques, de ses idées, de ses portraits élogieux, nous allons donner quelques spécimens.

LE RICHE ET LE PAUVRE

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche pleine et délibérée. Il parle avec confiance [confiance en lui, assurance], il fait répéter celui qui l'entretient et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déplie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut...

En un mot il est avantageux, impoli et insolent, le tout avec naturel. Il n'affecte point, c'est sans

effort, Giton est insolent comme il respire ; on sent qu'il a été ainsi depuis ses premiers ans et qu'il a été élevé dans ces principes plutôt que dans ce qui aurait pu le détourner de ces habitudes.

Il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre : il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête et l'on s'arrête ; il continue de marcher et l'on marche ; tous se règlent sur lui.

Ceci est un nouveau trait : non seulement Giton est insolent, mais on souffre ses insolences ; tout le monde les souffre et en les supportant semble y condescendre et en y condescendant, les encourager. Qu'est-ce à dire ? D'où vient cela ? Nous le saurons sans doute à la fin.

Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas ; on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on croit les nouvelles qu'il débite.

Cette condescendance va plus loin que tout à l'heure. C'est comme une prosternation et un aplatissement devant Giton. Qu'est-ce à dire ? Serait-il roi ? Nous le saurons sans doute tout à l'heure.

S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin [irréligieux],

politique [aimant à discourir sur la politique], mystérieux sur les affaires du temps [affectant d'avoir de grands secrets concernant le gouvernement], il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Il est riche, voilà le dernier mot, qui explique tout et qui est réponse à tout. Au riche il est permis d'être impertinent, insolent et grossier, et tout le monde, par espoir d'en tirer quelque chose, ou par crainte d'avoir besoin de lui, l'y encourage. Et ceci est la satire du riche sot mais encore plus de ceux qui le flattent.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger...

Car la crainte, le souci, les alarmes empêchent le sommeil d'être profond et de Phédon comme du lièvre de La Fontaine, on peut dire : « Cet animal est triste et la crainte le ronge. »

...et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait et de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire.

En un mot il est timide, profondément timide, et par conséquent ne peut tirer parti de ses qualités et ne peut que les déprécier. Et pourquoi il est timide, vous vous en doutez assez déjà puisqu'il est présenté comme l'opposé de Giton.

Il applaudit, il sourit à ce que les autres disent ; il est

de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé.

Il n'est pas seulement timide, il est plat ; il est au premier rang, certainement, de ceux qui sont toujours de l'avis de Giton et qui croient les nouvelles qu'il débite. Il se fait le serviteur empressé de tout le monde, du reste ; car le pauvre homme n'a guère à distinguer ceux qui sont au-dessus de lui et ceux qui sont au-dessous, tout le monde, à bien peu près, lui étant supérieur.

Il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés et n'ose les lever sur ceux qui passent... Il n'occupe pas de lieu, il ne tient pas de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau.

La Bruyère revient à la timidité, comme étant le principal trait et comme le tout du caractère de Phédon ; il la caractérise par des exagérations de style, des hyperboles amusantes : « il n'occupe pas de lieu... » qui marque fortement le vœu perpétuel de Phédon de passer inaperçu, d'être, s'il se peut, invisible.

Si on le prie de s'asseoir [*si :* on ne l'en prie pas très souvent], il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation et il articule mal ; libre néanmoins avec ses amis sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres [peu favorable aux ministres] et du ministère.

Timide et *aigri*, c'est ce que marque ce paragraphe. Quand Phédon secoue sa timidité et sa crainte de tout, ce qui lui arrive rarement et seulement avec quelques intimes, il révèle son mécontentement et déverse, un temps, sa bile. Il est de l'opposition. Il ne peut pas être « content de la cour » et du gouvernement. Il y faudrait une philosophie stoïcienne ou optimiste qu'il n'a pas.

Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi...

Mot révélateur de la rusticité du temps. A cette époque tout le monde crachait par terre et l'*impolitesse* était de cracher « fort loin », comme Giton ; Phédon crache si près de lui qu'il crache presque sur soi et cela est de la timidité.

...et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment.

« Il attend qu'il soit seul pour éternuer » est encore une exagération de style et assez divertissante car rien n'étant irrésistible comme l'éternuement, attendre d'être seul pour éternuer est difficile.

« C'est à l'insu de la compagnie et il n'en coûte à personne... » Il éternue d'une façon si étouffée que personne ne l'entend et il n'en coûte à personne ni salut ni compliment parce que, selon les habitudes du temps, si on l'avait entendu il aurait fallu lui dire « Dieu vous bénisse ! » ou au moins le saluer ; mais de la façon dont il l'a fait, on en est

dispensé, personne ne s'en étant aperçu ou chacun pouvant feindre de ne point s'en apercevoir. La Bruyère termine par le mot : « Il est pauvre » que tout le monde attendait et qu'on peut dire même qui n'était pas assez inattendu.

SUR LES FEMMES INSTRUITES

La Bruyère a dit son mot sur cette question qui passionnait alors les esprits autant au moins qu'à présent : les femmes doivent-elles être instruites ? Et nous verrons dans ce passage un exemple de sa manière de raisonner :

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ?

En effet la Philaminte des *Femmes savantes* de Molière « s'en prenait aux hommes » de cela. Elle disait :

Je veux nous venger de cette indigne classe où nous rangent les hommes de borner nos talents à des futilités et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

Par quelles lois, continue La Bruyère, par quels édits, par quelles ordonnances leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire et de retenir ce qu'elles ont lu et d'en rendre compte ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une espèce de légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distrac tions que donnent les détails d'un domestique [d'une maison à tenir] ou par un éloignement naturel des

choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ?

La Bruyère a donné ici sans aucun ordre, je ne sais pas pourquoi, d'une part toutes les raisons qui seraient, si elles existaient, pour empêcher réellement les femmes d'être instruites, à savoir les impuissances naturelles, constitutionnelles — d'autre part les raisons accidentelles et qu'il dépendrait des femmes de supprimer :

1° Raisons qui, s'il est vrai qu'elles existent, interdisent le savoir aux femmes : faiblesse de leur complexion intellectuelle ; elles ne sont pas, dit-on, assez intelligentes — légèreté qui leur interdit une longue étude ; elles ne sont pas inintelligentes, mais elles ont, dit-on, l'esprit trop léger pour poursuivre longtemps un travail intellectuel — éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses ;

2° Raisons qu'il dépendrait des femmes de supprimer, parce que ce sont des défauts qu'elles pourraient corriger : soin de leur beauté, coquetterie ; talent pour les ouvrages de la main auxquels elles sacrifient des talents plus élevés qu'elles pourraient cultiver ; soin de leur train de maison, ce qui n'est pas un défaut, mais ce qui est une occupation où elles s'absorbent peut-être trop ; curiosité des petites nouvelles et bruits de la ville, commérage ; nonchalance qui les porte à ne pas exercer leur mémoire. *Or* les défauts constitutionnels qui s'opposeraient réellement à ce que les femmes fussent instruites, il est très possible qu'elles ne les aient pas, et les défauts qu'elles se sont donnés par habitude, elles

peuvent les corriger. Et nous voici revenus au point de départ : Qu'est-ce qui empêche les femmes de se rendre instruites ? Rien.

Cependant La Bruyère reconnaît que si les hommes n'empêchent point les femmes d'être instruites, du moins ils sont satisfaits qu'elles ne le soient point :

A quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

Et cela, car La Bruyère est très impartial, donne partiellement, donne très peu, mais donne un peu raison à Philaminte : les hommes ne « bornent » pas les femmes à des futilités, mais ils les approuvent de s'y borner elles-mêmes. Et quand une femme s'est faite instruite, qu'en pensent les hommes ? Ils l'admirent, mais en affectant de la regarder comme inutile, comme un objet de luxe :

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme ; elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.

Mais enfin que pense La Bruyère lui-même sur cette question ? Le voici, c'est sa conclusion :

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire. Et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère

à être savante et qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-mêmes que moins elles auraient de ces défauts, plus elles seront sages, et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante ; ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

Cette conclusion est très nette : n'opposez pas la femme sage à la femme savante, car la femme savante n'est que la femme sage et qui l'a été assez pour vaincre les défauts bien connus qui s'opposaient à ce qu'elle fût savante.

Elle est d'autant plus affirmative, cette conclusion, que nous avons vu que plus haut, La Bruyère, parmi les défauts empêchant les femmes de devenir savantes, en énumérait qui étaient des *travers*, corrigibles ; mais en énumérait d'autres, nous l'avons vu, qui étaient, s'ils existaient, défauts naturels, constitutionnels (faiblesse d'esprit, légèreté intellectuelle, etc.). Or de ces défauts naturels, dans sa conclusion *il n'en tient plus compte*, puisqu'il ne parle que des défauts qui ont pu être corrigés. C'est donc que ces défauts naturels, constitutionnels et incorrigibles, il croit qu'on les a supposés chez la femme plutôt qu'ils n'y existent. Restent les travers, qu'il pense que la femme peut corriger et qu'il fécilite certaines femmes de corriger en effet. La Bruyère est évidemment pour la femme instruite et, « sans s'informer du sexe, il admire ». Cela se voit très bien dans le portrait qu'il fait d'une femme

selon son cœur et ce portrait nous servira à la fois à voir La Bruyère confirmant ses idées sur les femmes et à voir La Bruyère peintre élogieux et non plus peintre satirique.

PORTRAIT D'ARTÉNICE

Il disait que l'esprit dans cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre, et continuant de parler d'elle : « C'est, ajoutait-il, comme une nuance [un mélange très adroit] d'agrément et de raison qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent... Trop jeune et trop fleurie [dans sa fleur de jeunesse] pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite et ne croit avoir que des amis...

C'est-à-dire que tout le monde l'aime un peu plus que d'amitié, mais qu'elle ne s'en aperçoit pas ou ne veut pas s'en apercevoir et ne croit avoir que des assidus l'aimant de simple amitié. Pleine de vivacité et capable de sentiments [vivacité doit être à peu près synonyme du mot saillies qui vient plus loin], elle surprend et elle intéresse, et sans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses qui, entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique.

Elle sait toutes les choses ingénieuses qui font qu'une conversation est distinguée et d'un tour gracieux et *ces choses sont de l'esprit* ; de plus elle a dans son *humeur* propre, dans son caractère de quoi fournir des propos imprévus, originaux, bien personnels, qui jaillissent d'elle-même et qui dispen-

sent de la réplique, parce qu'ils sont décisifs et qu'on ne trouve rien à y ajouter.

Elle vous parle comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à s'éclaircir [à acquérir des idées nettes] et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connaît le prix de ce que vous lui dites et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe.

Et c'est-à-dire qu'elle connaît l'art de rendre les gens intéressants. Elle a cette manière de parler qui est déjà une manière d'écouter ce qu'on va répondre, tant elle le sollicite avec modestie et désir de savoir. Et elle a cette manière d'écouter qui persuade qu'on est compris, qu'on est apprécié et que rien ne se perdra de ce que vous dites. Bref elle écoute toujours, ou presque toujours. C'est une politesse d'abord et ensuite cela tire des interlocuteurs tout ce qu'ils peuvent rendre, les met en plein rapport. C'est cela qui fait les bons entretiens. Le premier talent du causeur est de savoir écouter.

Et quand elle réplique, quelle est sa manière ? La voici :

Loin de s'appliquer à vous contredire et d'imiter Elvire qui aime mieux passer pour une femme vive que de marquer du bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos sentiments, elle les croit siens, elle les étend, elle les embellit : vous êtes content de vous, d'avoir pensé si bien et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez cru.

En d'autres termes, après avoir parlé pour vous faire parler, après avoir écouté de manière à vous

persuader que vous êtes inappréciable, elle parle *en vous écoutant encore,* en prenant pour siennes et en faisant siennes vos idées, en vous faisant cet honneur de penser par vous, en étant votre écho, mais un écho qui agrandit la voix. C'est la plus séduisante des femmes. — Par parenthèse, on ne peut s'empêcher de remarquer que La Bruyère montre ici un peu le bout de l'oreille. Il aimait à être apprécié et la femme qu'il a trouvé la plus charmante, c'est la femme qui l'appréciait davantage. Sous Louis XIII il y avait un poète de second ordre, Gomberville, qui était très attentif auprès d'une certaine dame. « Pourquoi, lui demandait-on, aimez-vous tant Mme de *** ? Elle n'est pas belle. — Non. — Elle n'est pas spirituelle. — Non. — Elle n'est pas élégante. — Non. — Alors pourquoi ? — Je vous assure qu'elle écoute bien. »

Dans son portrait d'Arténice, La Bruyère s'est montré un peu Gomberville.

Elle est toujours au-dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive : elle oublie les traits [les traits d'esprit] où il faut des raisons ; elle a déjà compris que la simplicité est éloquente.

Être au-dessus de la vanité je ne dirai pas donne du bon sens, mais laisse tout le bon sens qu'on a, et sans aller jusqu'à dire, comme Descartes, que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, du moins si chacun avait à sa disposition tout le bon sens qu'il a, beaucoup en auraient beaucoup et tous en auraient un peu. C'est la vanité qui fait que presque tous en montrent si peu. « La simplicité

est éloquente ; » cela veut dire qu'elle persuade et la vraie éloquence n'est que l'art de persuader.

S'il s'agit de servir quelqu'un et de vous jeter dans les mêmes intérêts [que ce quelqu'un], laissant à Elvire les jolis discours et les belles-lettres qu'elle met à tous usages, Arténice n'emploie auprès de vous que la sincérité, l'ardeur, l'empressement et la persuasion. Ce qui domine en elle c'est le plaisir de la lecture, avec le goût des personnes de nom et de réputation, moins pour en être connue que pour les connaître.

La lecture et la conversation des hommes distingués sont, en effet, la véritable éducation d'une femme du reste bien douée. Si les hommes distingués lui font défaut, ce qui est fréquent, la lecture suffit ; car la lecture est, comme l'a dit Descartes, une conversation continue avec les plus honnêtes gens des siècles passés. Remarquez bien : « moins pour en être connue que pour les connaître ». Le défaut des femmes et, du reste, de beaucoup d'hommes, est de vouloir connaître les hommes célèbres pour dire qu'ils sont connus d'eux, pour les citer et pour s'en faire gloire. C'est une vanité et une vanité puérile. Il faut connaître, quand on le peut, les hommes de mérite (et il y en a dans toutes les classes de la société) pour *les connaître,* c'est-à-dire pour les pénétrer et voir et étudier tout ce qu'ils ont de bon. C'est ainsi que le spirituel Fontenelle disait de Malebranche, le grand philosophe : « On venait le voir de tous les points de l'Europe. Il distinguait très bien ceux qui venaient *pour le voir* et non pas pour l'*avoir vu.* »

On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour et de tout le mérite qu'elle se prépare par les années, puisque, avec une bonne conduite, elle a de meilleures intentions.

La Bruyère marque ici *le but* d'une bonne éducation et sérieuse, soit par les conversations, soit par les lectures. Il s'agit de se préparer un mérite solide pour l'âge de la maturité et pour la vieillesse. Les agréments de la figure passent et même ceux de l'esprit, car l'esprit tient, en partie, au moins à la gaieté de la jeunesse ; ce qui ne passe pas, c'est la solidité, la force des pensées sérieuses et du caractère bien formé. Or, c'est cela que la forte éducation par les bonnes conversations et par les bonnes lectures nous donne et maintient en nous. J'ai dit même : le caractère se ressent beaucoup de cette forte éducation qu'on se donne pendant la jeunesse. En effet, le moraliste Joubert a dit : « Ceux qui se sont refusé les pensées graves tombent dans les idées sombres. » Rien de plus vrai. Entretenu de futilités, l'esprit, quand l'âge des futilités est passé, se trouve dénué, se trouve vide, et les idées noires, la mélancolie, la tristesse ne tardent pas à le remplir.



BUFFON

PORTRAIT DE LA TERRE



BUFFON

PORTRAIT DE LA TERRE

BUFFON a écrit avec quelques collaborateurs, mais en se réservant les plus importants morceaux, une *Histoire naturelle,* c'est-à-dire une histoire des minéraux, des végétaux et surtout des animaux. Il débute, après quelques considérations générales, par une sorte de portrait de la Terre considérée en son ensemble. Le globe que nous habitons est un globe qui semble être choisi et privilégié. Il n'est ni trop voisin ni trop éloigné du Soleil; il n'est pas froid comme Mars, Jupiter, Saturne; il n'est pas brûlant comme Vénus et Mercure. En tous cas, il est extrêmement beau, à le regarder lui-même et sans comparaisons qui ne pourraient être que peu informées.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre! Une lumière pure, s'étendant de l'Orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne ; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie ; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des

éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents.

Ceci est le tracé général de la Terre, le premier crayon marquant les traits généraux. Buffon va maintenant peindre, à larges coups de brosse, *la mer, l'air* et *la terre proprement dite.*

La mer:

L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid et stérile [Homère disait la mer *où l'on ne récolte pas,* et il avait raison ; mais les traducteurs ont tort de traduire par : *la mer stérile* ; la mer est aussi animée, vivante et féconde que la terre], c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'Occident, elle laisse à découvert celles de l'Orient. Cette immense nappe d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes ; elle se balance par des oscillations régulières de flux et de reflux ; elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit ; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les *grandes marées.* Notre correspondance avec le ciel [c'est-à-dire le lien entre le ciel et nous, la dépendance où nous sommes du ciel] n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre, des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur

donnent une figure dont tous les angles se correspondent et coulent au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

Ainsi la mer est une énorme masse liquide sans cesse agitée, sans cesse en mouvement, non seulement à sa surface, mais à une grande profondeur, et elle a des mouvements généraux qui sont le flux et le reflux (sensibles, quoique moins vastes, même dans les mers intérieures comme la Méditerranée et la Caspienne), et elle a des mouvements particuliers qui sont ses courants, rivières, fleuves et *torrents* de la mer; car il en est qui sont torrentiels et qui traversent la mer relativement immobile, de même que les charges d'eaux tombant des montagnes fendent la surface de notre sol. La mer est comme en travail éternel.

L'air :

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie [qui le rend moins épais], celle du froid qui le condense y causent des agitations continuelles ; *les vents sont ses courants* ; ils poussent, ils assemblent les nuages ; ils produisent les météores et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes ; ils troublent les mouvements de la mer ; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes ; la mer irritée s'élève vers le ciel et

vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

L'atmosphère terrestre est donc la respiration énorme de la Terre, qui l'anime, qui la vivifie, qui fait circuler son sang, qui la tourmente aussi, qui a comme ses maladies et ses crises, mais de qui la vie de la Terre dépend. Entre ces deux mers, si l'on peut ainsi parler, la mer d'eaux qui enserre les continents et qui les arrose par les vapeurs que le Soleil tire d'elle et qui se transforment en nuages — et l'océan d'air qui enveloppe toute la planète, la Terre proprement dite travaille, produit, se répand à profusion en êtres de toutes espèces qui sortent de son sein.

La Terre :

La Terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ces irruptions ; sa surface, émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul entre tous capable de connaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles.

« Lieu de repos et séjour de délices » est certainement un peu exagéré. La Terre est un lieu de plaisirs mêlés de beaucoup de souffrances et n'est — ce dont il faut plutôt se féliciter — un lieu de repos pour personne. L'auteur dont il faut comprendre la pensée et au point de vue de qui il faut se placer pour la comprendre, compare

la terrible et sombre agitation des eaux, la terrible et lumineuse agitation de l'atmosphère, à la Terre proprement dite, plus stable, plus reposée, plus solide, où tout n'est pas mouvement, tumulte et tempête, où par conséquent tout est, relativement, repos, quiétude et *absence de terreur.* Il songe aux vers d'Horace : « *Illi robur et œs triplix...* » c'est-à-dire « il était cuirassé de chêne et d'airain celui qui le premier a osé s'aventurer sur les vagues marines » ; il songe peut-être à ce que sera plus tard l'audace inouïe de celui-ci qui s'élèvera dans les airs et cherchera le moyen de s'y diriger et il dit très sensément et vous le comprenez très bien maintenant : entre la mer et l'air, la Terre est lieu de repos et de plaisir.

En effet, entre l'air et la mer, la Terre est comme une oasis entre deux déserts à sables mouvants et balayés de *simouns* furieux ; *la Terre est lente;* la Terre est à mouvements insensibles de végétation robuste et douce et d'animalité généralement tranquille et pacifique. Voilà en quel sens il faut entendre, venant après le portrait de la mer et celui de l'atmosphère, « le lieu de repos et de délices ».

Or, cette Terre est destinée à être l'empire de l'homme, par ceci d'abord que lui seul *la regarde, la comprend* et *l'admire* : « seul entre tous capable de comprendre et digne d'admirer... »

Qu'est-ce donc que l'homme en face de la nature ?

L'homme en face de la nature :

La nature est le trône extérieur de la magnificence

divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance ; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend, la polit, en éloigne le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose...

Voilà la destination de l'homme: faire servir la Terre à ses besoins, sans doute, et nul ne peut lui reprocher de prendre ce soin ; mais surtout l'embellir. Quelqu'un a dit: « Tout compte fait, le monde ne se comprend qu'au point de vue esthétique; » et cela veut dire: Si quelqu'un a créé le monde, ce ne peut être explicable que si l'on suppose qu'il a voulu faire de la beauté. Tout aussi artiste, Buffon se dit: Que l'homme soit utile à lui-même, rien de plus acceptable; mais s'il est utile à quelque chose, ce doit être comme producteur de beauté, comme embellisseur de la nature, et sa destination par rapport à lui est d'être utile à lui, mais sa destination par rapport au tout, c'est d'être créateur de beauté naturelle en perfectionnant la nature ou, pour mieux dire, en aidant la nature dans son effort vers la perfection.

Or, c'est la *patience humaine* qui embellit la nature, c'est elle qui élimine les chardons et qui fait les roses. Le proverbe allemand est juste: *Geduld bringt Rosen*: c'est la patience qui engendre les roses. Et la fin de l'homme c'est, par la patience et l'art, de créer des roses et aussi des raisins.

Contemplez en effet la nature par où l'homme n'a point passé.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cimes, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffant, ensevelissant les germes près d'éclore. La nature qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux et servent de repaires aux animaux immondes.

Voilà la nature laissée à elle-même, c'est-à-dire aux végétaux et aux animaux dans les lieux *les plus fertiles*, dans les lieux où la terre forte, puissante, féconde, a produit les végétaux les plus vigoureux, les grands arbres, dans les lieux où se manifeste avec le plus d'énergie la vertu de création de la nature.

Dans les lieux où la terre est moins forte et moins productive, le spectacle sera peut-être plus beau, la sécurité plus grande, l'air moins empesté, la grâce

des lignes et des formes plus plaisante aux yeux, bref le séjour plus habitable? Mais non.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble être le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes drues, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une barrière grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, *nul vestige d'intelligence* dans ces lieux sauvages.

Et ainsi, la terre relativement habitable n'est ni plus belle ni plus hospitalière à l'homme que la terre des forêts vierges. Et même, pourrait-on dire, il y avait là-bas quelque chose de formidable et d'auguste, une horreur sacrée qui, au moins, avait sa beauté; où nous sommes maintenant, il n'y a que laideur et il n'y a que stupidité; il n'y a rien qui sente la raison, le génie de beauté, l'ordre; « nul vestige d'intelligence. L'homme ici n'est même pas ému; il se sent, simplement, repoussé... »

L'homme, s'il veut parcourir ces espaces, obligé de suivre les sentiers des bêtes farouches, contraint de veiller sans cesse pour éviter de devenir leur proie, effrayé de leurs rugissements, *saisi du silence même de ces profondes solitudes,* rebrousse chemin et dit...

Ce qu'il va dire, ce que Buffon voit dans sa pensée et fait exprimer par lui, c'est *la civilisation*; c'est la civilisation en tant qu'aux prises avec la nature et d'abord l'assainissant, ensuite en l'assainissant, la rendant plus belle. L'homme dit :

> La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi seul[1] qui peux la rendre agréable et vivante [vraiment vivante, c'est-à-dire en belle et brillante santé]. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet aliment actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes [le feu], mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer...

Voilà la terre (ou du moins les parties de la terre où l'homme aura pu porter le feu et le fer) débarrassée de sa propre ruine et de son propre débris, purgée de son cadavre; reste à la rajeunir, à la rendre saine par l'air libre et pur et par les eaux courantes. L'homme fera cela peu à peu, à force de patience et d'énergie ; c'est la patience qui fait les roses.

[1] Bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que

le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle *rajeunisse* par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains.

L'homme a fait tout cela, parce qu'il avait de l'esprit ; il a mis, lui qui est en soi un des plus faibles et un des moins armés des animaux, la marque de l'intelligence sur la nature ; car au commencement était l'esprit, mais étouffé et écrasé par les forces énormes de la nature ; mais il a tiré peu à peu de lui-même tout ce qui y était et de quoi maîtriser la nature pour l'ordonner et la vivifier de la véritable vie. Dès lors il peut contempler son œuvre et dire que son œuvre est bonne.

Qu'elle est belle cette nature cultivée ! Que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble... Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! Les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la Terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies ; dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches : les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense qui, circulant sans cesse, se répand de son centre jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentes, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrant assez que l'homme, maître du domaine de la Terre, en a changé, renouvelé la surface entière et que de tout temps [ou du moins depuis un temps déjà

très long] il en a partagé l'empire avec la nature. Cependant...

Faites bien attention en effet! L'homme n'est pas le roi de la Terre. Il n'en est que le conquérant, ce qui est très différent. Il ne l'a pas par décret immuable de Dieu; il ne l'a pas de fondation. Il n'en est le maître que parce qu'il l'a conquise et à la condition de continuer sans cesse à la conquérir. C'est à quoi il faut qu'il songe toujours.

Cependant il ne règne *que* par droit de conquête. Il jouit plutôt qu'il ne possède [il est usufruitier plutôt que propriétaire], il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change; tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux...

Travaillons donc sans cesse à reconquérir la terre. Elle est notre éternel esclave fugitif. Nous l'enchaînons, elle brise notre chaîne si nous ne la rivons pas tous les jours et si nous ne la reforgeons pas tous les jours. C'est une lutte éternelle qu'elle soutient par instinct et que nous ne pouvons soutenir que par volonté. Elle ne s'endort jamais; nous avons toujours un penchant à nous endormir.

Lutte pacifique, du reste, et lutte de frères pour le bien l'un de l'autre. Nous lui devons la vie, elle nous doit l'intelligence et la beauté; elle nous nourrit, nous la parons et nous l'*élevons*. Nous avons besoin

l'un de l'autre. Si nous ne prenons pas soin d'elle, nous périssons et elle périt aussi en ce sens qu'elle devient cette terre « mourante » dont nous a parlé Buffon. A le prendre ainsi, et c'est le bien prendre, l'homme est le fils de la terre et la terre est la fille de l'homme. Quand nous travaillons sur elle nous devons donc dire : « Pour notre bien commun, travaillons ensemble. »



MONTESQUIEU

SUR LA RÉPUBLIQUE



MONTESQUIEU

SUR LA RÉPUBLIQUE

MONTESQUIEU, en écrivant le livre intitulé *l'Esprit des lois,* a étudié tous les genres de gouvernement, les principes sur lesquels ils reposent, les éléments de force qu'ils ont en eux, les causes de maladie et de ruine qu'ils peuvent contenir.

Les principales choses qu'il a dites de la République, nous allons les reproduire en les élucidant là où il en sera besoin.

La République est, comme l'a dit Bossuet, un régime où personne n'est sujet que de la loi et où la loi est plus puissante que tous les hommes. Son principe est la vertu, comme l'*honneur* (désir d'être distingué) est le ressort des monarchies et comme la *peur* est le ressort des États despotiques.

Le principe des Républiques est la vertu, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a de la vertu que dans les États républicains ; mais que, *s'il n'y a pas de v rtu dans un État républicain,* il est plus rapidement en décadence et plus rapidement ruiné qu'un autre.

En effet, dans un État despotique il suffit que le

chef soit intelligent et sage et que tous aient peur de lui pour que tout marche bien. Dans un État monarchique, il suffit que le chef soit intelligent et sage et que tous aient le désir d'être distingués par lui pour que tout marche bien encore. Mais dans un État où il n'y a pas de chef, il faut, pour que tout marche bien, n'y ayant ni crainte ni désir d'être distingué et honoré, que tous, ou l'immense majorité, soient sages et intelligents, c'est-à-dire vertueux.

Car par *vertu*, Montesquieu entend la *vertu civique*, c'est-à-dire l'amour de la patrie et des lois de la patrie. Or cela, c'est l'intelligence et la sagesse avec une sorte de passion pour cette intelligence même et cette même sagesse et c'est ce que Montesquieu appelle la « vertu ».

Remarquez en effet que dans une monarchie, celui qui fait les lois étant au-dessus des lois n'a rien à craindre et par conséquent peut, sans le moindre héroïsme, les faire sévères et même dures pour le bien de tous, tandis qu'en République, le citoyen qui fait les lois devant tout le premier les subir, il faut qu'il soit très vertueux pour qu'il les fasse sévères :

Il est clair que dans une monarchie où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertus que dans un gouvernement populaire où celui qui fait exécuter les lois [et aussi celui qui les fait] sait qu'il y est soumis lui-même et qu'il en portera le poids.

Cette vertu républicaine est dans son fond l'a-

mour de la patrie et des lois qui n'ont pour but que le bien de la patrie. Mais, *pour arriver à cette vertu-là,* il faut nécessairement commencer par en avoir d'autres ; car cette vertu étant le désintéressement, étant l'abnégation de l'intérêt personnel, *on ne l'aura* que si l'on sait s'oublier soi-même, et que si l'on sait mépriser les prétendus biens, que si l'on sait aimer l'*égalité,* la *pauvreté,* la *frugalité.*

L'amour vrai de l'égalité et l'amour de l'égalité vraie consiste à n'avoir pas l'ambition de s'élever au-dessus des autres et à n'avoir que l'ambition de rendre au pays plus de services qu'un autre :

L'amour de l'égalité dans une démocratie borne l'ambition au seul désir, au seul bonheur de rendre à sa patrie de plus grands services que les autres citoyens. *Ils ne peuvent pas lui rendre tous des services égaux ; mais ils doivent tous également lui en rendre.* En naissant on contracte envers elle une dette immense dont on ne peut jamais s'acquitter.

Vous entendez assez qu'ainsi considéré, l'amour de l'égalité ne détruit pas l'ambition et ne comporte pas l'envie. Elle ne détruit pas l'ambition, puisque celle-là reste qui consiste à vouloir rendre à sa patrie plus de services qu'un autre ne lui en rendrait, et ceci est une ambition assez forte pour pousser un homme à une activité et à une vaillance extraordinaires. D'autre part, l'amour de l'égalité ainsi considéré ne comporte pas l'envie et ne la crée pas, puisqu'il ne met pas de différence entre les citoyens de bonne volonté. Je veux rendre à ma patrie plus de services qu'un autre, oui ; mais l'homme qui a la même volonté et qui en rend moins que moi, je le

considère comme mon égal puisqu'il a une bonne volonté égale à la mienne ; nous ne rendons pas des services égaux, mais nous sommes égaux dans la volonté de lui en rendre. — Donc ni personne ne peut mépriser personne, ni personne ne peut envier personne. Voilà l'égalité en sa vraie essence ; voilà l'amour de l'égalité en son vrai principe et en ses vraies conséquences.

L'amour de la pauvreté ou le mépris des richesses est une vertu très analogue :

Il y a deux sortes de peuples pauvres : ceux que la dureté du gouvernement a rendus tels [peuples accablés d'impôts] et ceux qui ne sont pauvres que parce qu'ils ont dédaigné les commodités de la vie. Les premiers sont incapables de presque aucune vertu parce que leur pauvreté fait partie de leur servitude. Les seconds peuvent faire de grandes choses parce que cette pauvreté *fait partie de leur liberté.*

Pourquoi cette pauvreté-là, cette pauvreté volontaire fait-elle partie de leur liberté ? Pour la raison qu'a donnée Bossuet, parce qu' « il n'y a rien de plus libre que l'homme qui sait vivre de peu » ; par la raison qu'a donnée Bossuet en montrant un Romain à qui les Samnites offrent de la vaisselle d'or et qui répond que son plaisir n'est pas d'en avoir, mais de commander à ceux qui en ont.

Le véritable amour de la pauvreté c'est l'amour de la *pauvreté laborieuse.* Car il faut remarquer ceci :

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Celui qui n'a aucun bien et qui travaille est aussi à son aise que celui qui a cent

écus de revenus sans travailler. Celui qui n'a rien et qui a un métier n'est pas plus pauvre que celui qui a dix arpents de terre en propre et qui doit les travailler pour subsister. L'ouvrier qui a donné à ses enfants son art pour héritage leur a laissé un bien qui s'est multiplié en proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même de celui qui a dix arpents de fonds pour vivre et qui les partage à ses enfants.

Aimer la pauvreté laborieuse, mépriser et craindre la richesse oisive qui n'est pas autre chose qu'une pauvreté véritable ou qui y mène, voilà la seconde de ces vertus républicaines qui conduisent à la vertu civique proprement dite et qui en sont comme les conditions.

La frugalité enfin, qui n'est pas chose très différente de l'amour de la pauvreté, est encore une de ces vertus républicaines, *conditions* de la vertu civique. L'amour de la frugalité consiste en ceci :

L'amour de l'égalité borne le désir d'avoir à l'attention que demande le nécessaire pour sa famille.

La frugalité consiste à se contenter du nécessaire pour soi et *par conséquent* à aimer la magnificence pour les dépenses publiques. Cela est naturel ; car l'homme a naturellement le besoin ou le goût du luxe. Savoir satisfaire ce besoin par la beauté des monuments publics ou des fêtes publiques et n'avoir plus besoin de le satisfaire chez soi ; n'avoir pas besoin de le satisfaire chez soi et le retrouver très vif quand il s'agit de la beauté de sa ville ; ces deux choses sont causes l'une de l'autre et effets l'une de l'autre ; elles sont toujours en étroit rapport :

Ainsi les bonnes démocraties, en établissant la frugalité domestique, ont-elles ouvert la porte aux dépenses publiques, comme on fit à Athènes et à Rome. Pour lors, la magnificence et la profusion *naissaient du fond de la frugalité même* et comme la religion demande qu'on ait les mains pures pour faire des offrandes aux dieux, les lois voulaient des mœurs frugales pour que l'on pût donner à sa patrie.

C'est donc une vertu républicaine et particulièrement une vertu démocratique que de considérer la richesse comme un embarras et comme un danger ; comme un embarras parce qu'elle détourne le citoyen des préoccupations publiques en le forçant à administrer sa fortune personnelle comme il administrerait une province ou comme il gouvernerait un ministère et en l'empêchant par ce fait de pouvoir gouverner un ministère ou administrer une province ; comme un danger parce que la richesse corrompt si naturellement que quand elle ne corrompt pas on est tenté de demander à celui qui la possède : « Alors, à quoi vous sert-elle? » Donc il faut dire comme Curius à ses soldats : « A Dieu ne plaise qu'un citoyen estime peu de terre ce qui est suffisant pour nourrir un homme ! » Et il faut remarquer le lien étroit qui existe entre la frugalité et l'égalité :

Comme l'égalité des fortunes entretient la frugalité, la frugalité maintient l'égalité des fortunes. Ces choses, quoique différentes, sont telles qu'elles ne peuvent subsister l'une sans l'autre ; chacune d'elles est la cause et l'effet : si l'une se retire de la démocratie, l'autre la suit toujours.

Telles sont, Égalité aimée, Pauvreté aimée, Frugalité aimée, telles sont les trois colonnes, pour ainsi parler, de la vertu civique sur laquelle repose toute république, sur peine de périr.

Mais si ces trois vertus si importantes sont les *conditions* de la vertu civique et si la vertu civique est l'âme et la vie même des républiques, autant dire que les vertus, *toutes les vertus,* ou à peu près, sont le fondement nécessaire des républiques, que *la vertu* dans le sens le plus étendu du mot, et seule la vertu, vivifie et conserve les républiques et, en un mot, qu'une république sera vertueuse ou ne sera pas. Montesquieu n'est pas très éloigné de cette pensée et c'est pour cela que, dans son livre, *tantôt* le mot « vertu » est pris dans le sens restreint de vertu civique, et avec indication que l'auteur veut qu'on le prenne ainsi ; *tantôt* il est très évidemment pris dans le sens étendu de vertu quelconque, de *toutes les vertus viriles*. Il est indifférent à Montesquieu qu'on fasse cette confusion, car il la fait lui-même, en ce sens au moins que pour lui les républiques reposent sur le patriotisme et le patriotisme sur *quelques vertus* qui sont les principales des vertus et les plus énergiques.

Aussi quand il parle des causes qui amènent la chute des républiques, c'est de la disparition *des vertus* qu'il parle et, peu s'en faut, de la disparition de *toutes les vertus*.

Ce fut un assez beau spectacle, dans le siècle passé [XVIIe], de voir les efforts impuissants des Anglais pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avaient part aux affaires n'avaient point de vertus, que

leur ambition était irritée par le succès de celui qui avait le plus osé [Cromwell], que l'esprit d'une faction n'était réprimé que par l'esprit d'une autre, le gouvernement changeait sans cesse : le peuple, étonné, *cherchait la démocratie et ne la trouvait nulle part.* Enfin, après bien des mouvements, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avait proscrit. Quand Sylla voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; *tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.*

Voulez-vous voir, dans le détail, les effets de la disparition de cette vertu civique et des vertus qui en sont les éléments et la condition ? Voici ce tableau qui est, en même temps, une analyse psychologique et où Montesquieu se montre aussi profond *moraliste* que *politique* pénétrant :

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir et l'avarice [avidité, ardeur à la curée] entre dans tous. Les désirs changent d'objet : ce qu'on aimait, on ne l'aime plus ; *on était libre avec des lois, on veut être libre contre elles* ; ce qui était maxime, on l'appelle rigueur ; ce qui était règle, on l'appelle gêne ; ce qui était attention, on l'appelle crainte. C'est la frugalité qui est l'avarice [qu'on appelle avarice] et non le désir d'avoir. Autrefois, le bien des particuliers faisait le trésor public ; mais, pour lors, le trésor public devient le patrimoine des particuliers. *La République est une dépouille* [l'État est une proie dont on s'arrache les morceaux. Montesquieu se sou-

vient du mot de Racine : « Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître, » c'est-à-dire l'Empire n'est plus une proie qu'un maître s'attribuait et accaparait pour en jouir] et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous.

Il suit de là qu'il n'y a rien de plus important dans une république, et particulièrement dans une république démocratique, que l'éducation. L'éducation est tout naturellement conforme à la nature du gouvernement, au principe du régime. Dans un État despotique, elle aura pour objet la crainte ; dans un État monarchique, l'honneur ; dans un État républicain, la vertu. Dans un État despotique on ne cherche qu'à faire des hommes qui obéissent.

Or, l'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit ; *elle en suppose même chez celui qui commande* : il n'a point à délibérer, à douter, à raisonner ; il n'a qu'à vouloir... L'éducation dans les États despotiques se réduit donc à mettre la crainte dans le cœur et à donner à l'esprit la connaissance de quelques principes de religion fort simples. Le savoir y sera dangereux, l'émulation funeste et, pour ce qui est des vertus, Aristote ne peut croire qu'il y en ait quelqu'une de propre aux esclaves, ce qui bornerait bien l'éducation dans ce gouvernement.

Dans les monarchies qui ne sont pas despotiques, il y a trois éducations : celle que l'on reçoit des parents, celle que l'on reçoit des maîtres et celle que l'on reçoit du monde, et la troisième est à peu près contraire aux deux premières. Mais c'est la véritable.

Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on

instruit l'enfance que, dans la monarchie, on reçoit l'éducation principale ; c'est lorsque l'on entre dans le monde que l'éducation, en quelque façon, commence. Là est l'école de ce que l'on appelle l'honneur, ce maître universel qui doit partout nous conduire. C'est là que l'on entend toujours dire trois choses : « qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse. » L'honneur a ses règles suprêmes et l'éducation est forcée de s'y conformer. La principale est qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie. La seconde est que, lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inférieurs à ce rang même. La troisième, que *les choses que l'honneur défend sont plus rigoureusement défendues lorsque les lois ne concourent pas à les prescrire et que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les lois ne les demandent pas.*

Il y a ainsi dans les nations monarchiques ou dans celles qui l'ont été longtemps, un code de l'honneur, au-dessus du code des lois, plus rigoureux, plus impérieux ; et l'on est noble en tant que l'on se distingue de ceux qui n'obéissent qu'aux lois, en obéissant aux lois d'abord et, par surcroît, en obéissant aux lois spéciales de l'honneur.

Enfin, dans la République, l'éducation a pour objet la vertu, c'est-à-dire particulièrement le sacrifice permanent de l'individu à l'État, ou, tout au moins, la préoccupation perpétuelle de l'État préférablement à soi. — Il est à remarquer, tout d'abord, que c'est dans le gouvernement républicain

que le besoin d'une forte éducation est le plus grand.

C'est dans le gouvernement républicain qu'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. En effet *la crainte* des gouvernements despotiques naît d'elle-même parmi les menaces et les châtiments; l'*honneur* des monarchies est favorisé par les passions et les favorise à son tour; mais la vertu politique est un *renoncement à soi-même* qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu l'*amour des lois et de la patrie.* Cet amour, demandant une préférence perpétuelle de l'intérêt public au sien propre, *donne toutes les vertus particulières*; elles ne sont que cette préférence [on voit ici que Montesquieu, quoi qu'il en dise par ailleurs, a parfaitement reconnu que sa *vertu politique* est bien *toute la vertu* et *toutes les vertus,* puisque, ou elle les *suppose* ou elle les *donne*]. Cet amour est singulièrement [particulièrement] affecté aux démocraties. Dans elles seules, en effet, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde : pour le conserver, il faut l'aimer. On n'a jamais ouï dire que les rois n'aimassent pas la monarchie et que les despotes haïssent le despotisme. Tout dépend donc d'établir dans la République cet amour et c'est à l'inspirer que l'éducation doit être attentive. Mais pour que les enfants puissent l'avoir, il y a un moyen sûr, c'est que les pères l'aient eux-mêmes. On est ordinairement le maître de donner à ses enfants ses connaissances; on l'est encore plus de leur donner ses passions... Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère; il ne se perd que quand les hommes faits sont déjà corrompus.

Toute l'éducation, chez les peuples constitués en république et particulièrement en république démo-

cratique, doit donc tendre à faire aimer la vertu et à la faire préférer à tout. En d'autres termes, l'éducation, dans les nations républicaines, doit donc tout entière être une éducation morale. C'est ainsi que les Républiques se confirment, se développent, s'accroissent et retardent le moment où elles doivent finir.

Comment elles finissent, ne doutez point que Montesquieu ne le sache aussi et ne l'enseigne avec une pleine autorité. Les gouvernements se perdent — c'est un des axiomes de Montesquieu — soit par l'abandon, soit par l'excès de leur principe ; les Républiques se détruisent, soit, comme Rome (qui, du reste, ne fut jamais égalitaire), en perdant l'esprit d'égalité et, du reste, en oubliant les anciennes coutumes de pauvreté, de frugalité, de mépris des richesses et des jouissances ; soit, comme Athènes, en exagérant jusqu'à l'outrance le principe d'égalité.

Le principe de la démocratie se corrompt, non seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême et que *chacun veut être l'égal de ceux qu'il choisit pour lui commander.* Pour lors, le peuple, ne pouvant souffrir le pouvoir même qu'il confie, *veut tout faire par lui-même,* délibérer pour le Sénat, exécuter pour les magistrats et dépouiller tous les juges. [Par suite] il ne peut plus y avoir de vertu dans la République [la *vertu politique* étant précisément la préférence accordée à l'intérêt public sur le sien propre]. Le peuple veut faire les fonctions des magistrats ; on ne les respecte donc plus. Les délibérations du Sénat n'ont plus de poids ; on n'a donc plus d'égards pour les sénateurs et par conséquent

pour les vieillards. Que si l'on n'a plus de respect pour les vieillards, on n'en aura pas non plus pour les pères; les maris ne mériteront plus de déférence ni les maîtres plus de soumission. Tout le monde parviendra à aimer ce libertinage; la gêne du commandement fatiguera comme celle de l'obéissance. Les femmes, les enfants, les esclaves n'auront de soumission pour personne. Il n'y aura plus de mœurs, plus d'amour de l'ordre, enfin plus de vertu.

Vertu civique absolument nécessaire en république; — nécessaire aussi, pour constituer cette vertu civique des vertus particulières qui sont: amour de la pauvreté, amour de l'égalité, amour de la frugalité; — nécessaire pour inculquer ces vertus, une éducation profondément morale, profondément patriotique et profondément vertueuse; — quand ces vertus se perdent et qu'il ne reste plus que l'amour effréné de l'égalité, le désir des jouissances et l'impossibilité de supporter des chefs, les Républiques sont perdues et sont remplacées par le despotisme.





VOLTAIRE

SUR LE PLAISIR ET SUR LES PASSIONS



VOLTAIRE

SUR LE PLAISIR ET SUR LES PASSIONS

Voltaire a écrit un certain nombre de « discours sur l'homme », c'est-à-dire de dissertations sur la morale. Ces discours, librement imités du poète anglais Pope, sont d'une morale qui n'est pas très raffinée, ni même très élevée, mais qui suffirait à la rigueur, si on s'y tenait fermement et si l'on y était strictement fidèle. Le « cinquième discours » a pour sujet le plaisir et porte comme titre : « Sur la nature du plaisir. » Ce que c'est que le plaisir et à quoi il peut être utile aux hommes, c'est de quoi veut s'occuper Voltaire. Voltaire, se rattachant à une école de l'antiquité qui s'appelait *épicurienne,* écrit que ceux-là se trompent qui se défient du plaisir et qui s'insurgent avec colère contre lui. Aussi bien, c'est par là qu'il commence :

Jusqu'à quand verrons-nous le rêveur frénétique
Fermer le ciel au monde et, d'un ton despotique,
Damnant le genre humain qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?

[C'est-à-dire, car ce n'est pas très bien écrit, *de manière* à la faire haïr.]

..... Ce fou, sombre et sévère,
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.

Lui, Voltaire, croit en un Dieu bon, surtout et avant tout bon et clément :

Je cherche un Dieu plus doux et de plus doux mi-
[nistres...
Je suis homme et d'un Dieu je chéris la clémence.

L'auteur aime à penser que Dieu conduit la nature par les lois du mouvement, mais qu'il conduit l'homme par les lois — sur lesquelles, seulement, il ne faut pas se tromper — du plaisir :

Par le seul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.

En effet, chaque acte humain est produit par un besoin dont la satisfaction est un plaisir. Par conséquent, de même que l'abstention, la non-action est dictée à l'homme par une douleur ou par une peine qu'il sent qui commence ; inversement et tout de même, toute action est provoquée chez lui par un plaisir qu'il désire, qu'il cherche et qui commence quand l'action qui a ce plaisir pour objet commence elle-même :

Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'homme pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,

Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture
L'aiguillon de la faim presse en vain la nature...
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

La preuve est dans l'inverse. Qu'est-ce que la douleur? C'est un avertissement de prendre garde à la mort. La douleur nous prévient que l'acte que nous commençons nous est contraire et qu'il faut s'en abstenir avec soin. [Ce n'est pas tout à fait vrai ; car une douleur de dents est atroce et l'on ne risque aucunement la mort à avoir un mal de dents ; et, d'autre part, une maladie de cœur est mortelle et pendant des années ne cause absolument aucune douleur ; et par conséquent la douleur tantôt est un avertissement du danger et tantôt elle ne l'est pas et l'absence de douleur tantôt nous met dans une juste sécurité et tantôt nous met dans une sécurité trompeuse ; mais enfin en général la théorie de Voltaire n'est pas sans vérité.] Donc :

Ah ! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu
Que dis-je? A vos plaisirs ! C'est *à la douleur même*
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos cœurs répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu [1],
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
« Ménagez, défendez, conservez votre vie,
Chez de sombres dévots l'amour-propre [2] est damné

1. Sentinelle a toujours été du féminin; mais au XVIIIe siècle, il y a eu comme une hésitation sur ce genre. Delille a fait sentinelle du masculin comme Voltaire.

2. L'amour de soi-même.

C'est l'ennemi de l'homme; aux enfers il est né :
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de Dieu [même,
Tout amour vient du ciel; Dieu nous chérit, il s'aime;
Nous nous aimons dans Dieu, dans nos biens, dans nos
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis. [fils,
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme.

Voilà donc qui est entendu : il faut s'aimer. Il faut s'aimer raisonnablement; il faut s'aimer sans fureur; il faut s'aimer avec discernement; mais il faut s'aimer. Pour que nous nous aimions raisonnablement, Dieu nous a donné le plaisir qui nous avertit de ce qui nous est bon, la douleur qui nous avertit de ce qui nous est contraire. Nous pouvons nous fier à ces guides. Mais, venus de Dieu ou d'ailleurs, nous avons, de plus, des désirs, et quand ces désirs sont violents et persistants, ils s'appellent passions. Qu'est-ce qu'il faut faire des passions? Ici, Voltaire est embarrassé. Les passions, en effet, s'accompagnent toujours de plaisir dans les commencements de leur empire sur nous, s'accompagnent toujours de douleur dans les suites de la possession qu'elles ont faite de nous. Elles ne sont donc des guides ni en un sens ni en un autre; elles ne peuvent pas être tenues pour bons guides en tant que plaisirs, ni comme guides nous avertissant de ne pas les suivre, en tant que douleurs. Qu'est-ce donc qu'il faut en faire? Il faut, répond à peu près Voltaire, les suivre tant qu'en effet elles donnent du plaisir et les fuir quand elles en sont à cet excès de faire du mal. Descartes avait à peu près raisonné ainsi. Il avait supposé que chaque passion a *sa bonne*

partie et son *bon emploi* et qu'elle était d'un bon emploi prise seulement en sa bonne partie. La difficulté c'est de ne pas se tromper et d'être assez maître de sa passion pour ne la prendre qu'en sa partie bonne ; et être maître de sa passion au point de si bien distinguer, on pense bien que c'est ne pas l'avoir. De même, Voltaire veut qu'on suive la passion aussi longtemps qu'elle ne fait pas de mal et qu'on la fuie quand elle commence d'en faire. Sans doute, mais si on l'a suivie tant qu'elle ne faisait qu'un plaisir raisonnable et sain et si l'on est capable de la quitter dès qu'elle devient dangereuse, c'est qu'elle ne vous possédait guère et que, tout compte fait, vous ne l'aviez point. Au fond, les passions suivies tant qu'elles ne sont pas tyranniques, ce n'est que *l'imitation des passions,* ce n'est que les passions jouées, par amusement, par quelqu'un qui ne les sent point, et il faut convenir qu'en cet état elles ne sont aucunement dangereuses ; mais c'est qu'elles n'existent pas. Quand elles existent réellement, ni on ne peut, avec Descartes, en prendre le bon et en laisser le mauvais, ni, avec Voltaire, les suivre tant qu'elles sont inoffensives et agréables, les laisser quand elles deviennent funestes. Quoi qu'il en soit, voici, en très jolis vers, la théorie de Voltaire sur la passion :

Oui, pour nous élever aux grandes actions
Dieu nous a, par bonté, donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste,
L'usage en est heureux si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains pas un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,

S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit
Se plaît à l'éviter [1] plutôt qu'à la connaître [naître,
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis pour un plaisir plus grand.

On comprend très bien que Voltaire, toujours polémiste, en a ici aux jansénistes, c'est-à-dire à ces chrétiens très rigoristes, « stoïciens du christianisme », comme on les a très bien appelés, qui étaient pour la suppression radicale des plaisirs d'ici-bas, en considération d'un « plaisir plus grand », à savoir celui du ciel, et pour l'extermination des passions sans distinction, crainte d'erreur entre ce qui est leur partie mauvaise et ce qui peut être leur partie bonne. Voltaire pousse sa pointe de ce côté avec beaucoup de verve, comme à son ordinaire :

Mais que, fier de ses croix, vain de ses abstinences
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père et la société,
On voit de cet orgueil la vanité profonde ;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde ;
On lit dans ses chagrins le regret des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur ; il lui faut des désirs.

Ces nouveaux stoïciens font exactement comme les anciens : ils veulent réformer l'homme et ils le détruisent. Cela a déjà été exprimé très agréablement par La Fontaine dans sa fable intitulée : *le Philosophe scythe*.

Beaucoup moins agréablement que La Fontaine, Voltaire exprime la même idée. Il y avait dans l'an-

1. Le genre humain.

tiquité la plus reculée un roi d'Iolchos qui s'appelait Pélias (ou Pélie), fils de Neptune. Ses filles, qui l'aimaient, le voyant vieillir, firent le projet de le ramener à la jeunesse et s'adressèrent à la sorcière Médée. Celle-ci, qui avait des motifs de leur en vouloir, leur prescrivit de le couper en morceaux et de le jeter dans une chaudière d'eau bouillante. Le morcelé ne revint ni à la jeunesse ni à la vie.

« Couper les membres du vieillard qui ne doit plus revivre », dit à ce propos Sénèque. Or les stoïciens, anciens ou modernes, font précisément de même : ils coupent les membres de l'homme pour le rajeunir et ils le frappent d'une mort prématurée. C'est ce que Voltaire développe ainsi :

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité ?
Ne connaissez-vous pas les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
Croyant le rajeunir ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme et vous le détruisez.

Donc il faut émonder ses passions et non pas prétendre à les extirper. Il faut, comme a dit Molière d'après l'apôtre, « être sage avec sobriété » ; mener ses passions sans qu'elles vous mènent et les posséder sans qu'elles vous possèdent.

Usez, n'abusez pas, le sage ainsi l'ordonne,
Je fuis également Epictète et Pétrone.

[C'est-à-dire le chef de l'école stoïcienne et le représentant le plus élégant et séduisant de la secte épicurienne.]

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Voltaire conclut : il supplie qu'on ne le prenne pas pour un épicurien ; il ne veut pas qu'on croie les passions bonnes et qu'on s'abandonne à leur empire ; il veut qu'*on les suive avec discrétion* et qu'on *choisisse entre elles celles qui sont les meilleures* :

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines :
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux que ce torrent par un heureux secours
Sans inonder nos champs les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs et soufflez *sans tempêtes* ;
Soleil, *sans nous brûler*, marche et luis sur nos têtes.

C'est par ces images que Voltaire exprime son idée : suivre les passions en les contenant dans de justes bornes. D'autre part, comme nous l'avons dit, il veut qu'on choisisse celles qui sont le moins susceptibles d'être funestes :

Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude.
Voilà mes passions. . . . .

Et il faut reconnaître que ce sont des passions inoffensives. Mais ce qui montre précisément la faiblesse du système, c'est qu'on ne peut avoir con-

fiance aux passions, premièrement qu'en les prenant à la dose, si l'on peut ainsi dire, ou elles ne sont pas des passions ; secondement en écartant toutes celles qui sont violentes et en appelant passions des sentiments qui ne sont pas autre chose que des goûts ; d'où il suit que l'épicurien, quand il s'explique, finit par être infiniment rapproché de ce stoïcisme qu'il dénonce. Après cette conclusion, car Voltaire a conclu et il ne dira plus rien sur le fond de la question, il y a une sorte *d'épilogue personnel,* c'est-à-dire de petit discours où Voltaire parle de ses goûts, s'en félicite et ne laisse pas, ce qu'il fait souvent, de se donner un peu en exemple au monde.

Voilà mes passions. Mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares
Des lois des nations violateurs barbares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés...

[Comme Voltaire a eu beaucoup d'ennemis en Allemagne et de tous genres, il n'est pas très utile de chercher les noms propres que Voltaire à la fois désigne et voile sous ces périphrases et prenons simplement qu'il a eu des persécuteurs dont l'étude l'a consolé.]

Le travail occupait ma fermeté tranquille ;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux
Il n'interrompit point sa douce mélodie.

Cacus était un géant, moitié homme et moitié satyre, fils de Vulcain, qui vomissait des torrents de flamme. Il habitait une caverne sur l'Aventin, aux lieux mêmes ou plus tard fut bâtie Rome. Il volait les troupeaux. Voltaire suppose, ce que je ne vois nulle part, qu'il vola même ceux du Pan, dieu des bois. Toujours est-il qu'il fut tué par Hercule qu'il avait voulu voler aussi.

Heureux qui, jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits.
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis,
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encore sa lyre.

Ceci, qui s'écarte un peu du sujet, est un simple éloge de la vie littéraire et artistique et n'a rien que de très juste. L'homme qui s'adonne aux beaux-arts, et même le plus modestement du monde, — et ainsi tout le monde peut s'y adonner, — d'abord se réserve et se prépare une très grande ressource pour sa vieillesse ; car on peut cultiver les arts jusqu'au dernier jour et c'est pour cela que Voltaire a mis : « jusqu'au temps du terme de sa vie ». Talleyrand disait : « Vous ne savez pas jouer au whist ? Quelle vieillesse vous vous préparez ! » Savoir cultiver un art est une ressource de vieillesse encore plus précieuse, puisqu'on n'a pas besoin de trois personnes avec soi pour la cultiver. Ensuite l'homme adonné aux arts, ou à un seul, peut « braver l'injustice » en ce sens que, sauf si elle mortelle, ce qui est rare, elle ne l'atteint pas, parce que l'artiste satisfait de son art n'a pas d'ambition et que seul

l'ambitieux souffre d'une faveur à lui refusée et accordée à un autre. De plus, l'artiste, s'il a quelque chagrin, cependant, comme tout homme, le calme et l'enchante par l'exercice de son art Montesquieu disait : « Je n'ai jamais eu une peine qu'une heure de lecture n'ait dissipée. » Cela a paru un peu étrange. Il faut s'entendre : Montesquieu est un penseur et partant il ne lit pas comme tout le monde : il lit en repensant ce qu'il lit, en y mettant du sien, en le fécondant ; et par conséquent sa lecture est un travail d'artiste analogue à celui de l'homme qui fait de la peinture ou de la musique ou qui écrit. Dès lors on comprend le mot de Montesquieu et l'on comprend qu'il exprime la même pensée que celui de Voltaire : l'artiste calme tous ses ennuis. De plus encore, l'artiste, ou simplement l'homme qui cultive un art, si modeste qu'il soit, pardonne aux humains et rit de leur délire. Il pardonne aux humains, et ceci est un peu la répétition du « il brave l'injustice » qui était plus haut. Il pardonne aux humains parce que, protégé par son art, il ne peut pas souffrir de leurs injustices ou de leurs malignités ; elles ne l'atteignent pas ; du moment qu'elles ne l'atteignent pas, il ne reste que l'intention et il n'y a rien de plus facile à pardonner qu'une intention non suivie d'effet. Et il rit de leur délire ; car, précisément, l'intention de nuire non suivie d'effet a quelque chose de très comique, comme « la haine impuissante » dont parlent La Bruyère et Stendhal et qui n'est un supplice que pour celui qui la ressent et qui est un amusement pour celui qui en est l'objet.

« Et de sa main mourante il touche encore sa lyre » est une évocation du personnage à demi fabuleux, Anacréon, qui jusque dans la vieillesse la plus avancée, faisait, d'après la légende, des vers gracieux, élégants, voluptueux, souriait à la vie et apprenait aux hommes à y sourire.

Si nous revenons sur l'idée générale de tout ce discours très distingué, nous dirons que le plaisir considéré comme un guide est une idée parfaitement fausse puisqu'on ne peut le prendre pour guide qu'à la condition de tant le surveiller, de tant l'amender, de tant le redresser et de tant le restreindre qu'en définitive on le réduit à la sagesse même et que dès lors il vaudrait mieux et il serait plus court de prendre pour guide la sagesse elle-même toute pure ; et c'est précisément ce qui résulte de tout le petit discours de Voltaire. — Après tout, ceci n'est presque qu'une question de *position*. La position prise par les épicuriens est celle-ci : le but à poursuivre est le plaisir ; mais le plaisir poursuivi sans intervention très diligente de la sagesse n'est pas un plaisir ; donc dirigeons-nous vers le plaisir sévèrement contrôlé par la sagesse. Il serait plus simple de dire : dirigez-vous selon la sagesse et puis soyez sûr qu'à vous diriger par elle, vous atteindrez un certain plaisir, qui, tout compte fait, est le plus sûr de tous. Au fond c'est exactement la même chose ; seulement dans le second cas la question est mieux *posée*.

Quant aux passions, on a vu comment Voltaire : 1° dit qu'elles ne sont pas entièrement funestes ; 2° qu'il faut savoir les tenir dans leurs justes bornes ;

3° qu'il faut, entre elles, choisir les meilleures. C'est se donner beaucoup de mal pour ne pas dire et parce qu'on ne veut pas dire qu'il faut les supprimer; qu'il faut, autant que l'on peut, les supprimer. Réprimer les passions de telle sorte qu'elles ne soient plus que des *goûts* très raisonnables, c'est tout simplement les supprimer en tant que passions, puisque les passions sont toujours violentes et puisque ce qu'on appelle passion n'est pas autre chose qu'un goût lorsqu'il devient violent; choisir entre les passions celles qui ne peuvent nous procurer que du bonheur, disons-le donc franchement, c'est *entre les passions choisir la raison elle-même* et dès lors autant vaut dire et mieux vaut dire : soyez raisonnable.— Remarquez bien en effet une chose, qui a l'air paradoxale et qui n'est, je crois, que vraie : *il est plus facile de supprimer une passion que de la contenir*. L'effort est grand pour la supprimer, je l'accorde ; mais il est plus grand pour lui accorder ceci, jusqu'à un certain point, et pour lui refuser cela, à partir d'un certain point, et pour se tenir dans cet équilibre extrêmement fatigant autant qu'extrêmement dangereux. Ceux qui disent simplement et comme brutalement : « Supprimez les passions » sont donc beaucoup plus dans la vérité même pratique. Oui, mais reste le fort même de l'argumentation des épicuriens. Ils disent : « Est-ce que jamais l'homme peut agir autrement que par passion? Non. Donc à lui de dire : « Supprimez les passions, vous le tuez. » Ce serait très vrai si la raison *elle-même* ne devenait pas *elle-même* une passion. Or, c'est précisément ce qui arrive. La vo-

lonté d'être sage, la volonté d'être raisonnable, la volonté de n'avoir pas de passion, devient une passion elle-même et aussi véhémente et aussi dévorante que les autres et alors elle agit sur les hommes comme passion, à titre de passion et aussi vigoureusement qu'une passion. La raison, conçue par une âme énergique, n'est pas autre chose que la passion qui combat toutes les passions et le bien, pour l'homme, consiste à obéir passionnément à la passion qui combat toutes les passions. Voilà selon moi la vérité ; ce qui n'empêche pas le petit discours de Voltaire d'être une des œuvres les plus agréables qu'ait inspirées l'épicurisme intelligent.



J.-J. ROUSSEAU

SOUVENIRS DE VIE RUSTIQUE



J.-J. ROUSSEAU

SOUVENIRS DE VIE RUSTIQUE

Rousseau est un grand philosophe du XVIIIe siècle. Une de ses principales préoccupations, la principale même, a été de ramener les hommes au culte et à l'amour de la nature. Il est donc intéressant de savoir comment il la comprenait et l'aimait lui-même, et cela se voit à la façon dont il la décrit. A un moment de sa vie toujours très agitée, il a vécu dans l'île de Saint-Pierre qui est au milieu du lac de Bienne, canton de Berne. Voici la description qu'il fait de l'île de Saint-Pierre, du lac de Bienne et de la vie qu'il y menait :

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu plus véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme *qui aime à se circonscrire* [à vivre dans la retraite, loin du monde et sans relations] ; car je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel,

quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez aucun autre. [Rousseau raille toujours ceux qui n'aiment pas vivre seuls et il a un secret plaisir à remarquer qu'il est peut-être le seul homme qui puisse supporter et aimer la solitude.]

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près, mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de cultures, de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, de contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés.

Il faut que le lac de Bienne ait bien pris l'imagination et le cœur de Rousseau, pour qu'il le préfère, en somme, à son cher lac de Genève. C'est qu'il est plus *romantique,* comme il dit, se servant d'une expression alors toute nouvelle, c'est-à-dire plus « sauvage », moins civilisée, rappelant moins le travail, l'industrie et les inventions de l'homme, toutes choses pour lesquelles Rousseau a peu de goût ; il s'y sent plus près de la nature *primitive.*

Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour les *contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature,* et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne.

Quoique s'abandonnant sans contrainte au cours

de sa rêverie, Rousseau, d'instinct, ne laisse pas de suivre un certain ordre. Il donne d'abord l'impression d'ensemble : solitude et silence. Maintenant il va entrer dans la description des grandes lignes. Puis il entrera dans un certain détail ; puis il arrivera à lui-même.

Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme en son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant. Il n'y a dans l'île qu'un seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur [fermier] avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des vergers, des bois, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitants des villes voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches pendant les vendanges.

Remarquez que Rousseau, avec sobriété, sans développements descriptifs, peint toute l'île, très précisément et vivement, parce que l'île est *la vie du*

lac, son centre animé, son organe essentiel et comme son âme. Remarquez de plus que, malgré son goût pour la solitude, Rousseau reste l'ami des *plaisirs rustiques,* des danses villageoises, comme il l'était dans *la Nouvelle Héloïse* et dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.* A celles de Saint-Pierre il a assisté, car il a séjourné dans cette île précisément pendant les mois de septembre et octobre 1765, époque des vendanges.

C'était dans cette île que je me réfugiai après la lapi dation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence et qu'on y eût aussi oublié la mienne.

On comprend, ce qui est essentiel pour la description et pour le compte rendu de sensations qui va suivre, dans quelles dispositions mentales, dans quel état général d'esprit est Rousseau à ce moment-là. On l'a chassé de France ; on l'a chassé, violemment, de Motiers ; il a horreur et peur des hommes ; il considère, comme a fait Montaigne, comme le fera plus tard Renan, la prison comme le séjour

le plus délicieux qui puisse être pour un penseur ; cependant il lui faut une prison où, si l'on est séparé du reste des hommes, on puisse jouir du commerce et de l'intimité de la nature. C'est précisément ce que le beau bassin du lac de Bienne lui offre :

On ne m'a guère laissé passer que deux mois dans cette île ; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse, avec ma compagne, d'autre société que celle du receveur, de sa femme, et de ses domestiques, qui tous étaient, à la vérité, de très bonnes gens ; mais rien de plus ; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un moment dans mon âme le désir d'un autre état.

Il faut songer que Rousseau a passé toute son adolescence et toute sa jeunesse, jusqu'à trente ans, partie à la campagne, partie dans ces petites villes (Chambéry, Annecy) où la campagne est tout proche et qui n'empêchent pas d'en goûter presque quotidiennement les charmes. Plus tard, à l'Ermitage (près de Montmorency) et à Montmorency même, il a passé des années au milieu des champs et à proximité des bois. La campagne pour Rousseau est presque une nécessité physique et, à cause de cela, le séjour parmi les hommes lui étant pénible, la campagne lui devient une nécessité morale. On lui a beaucoup reproché cela de son temps. Diderot a dit, songeant à lui et de manière que tout le monde y songeât : « Il n'y a que le méchant qui vit seul. »

A quoi Rousseau répondit spirituellement : « Le méchant peut s'éloigner des hommes pour méditer sa méchanceté ; mais il faut qu'il s'y mêle pour l'exercer. Donc c'est l'homme qui vit toujours seul qui est bon. »

Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance ?

Je le donnerai à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menais. [C'est-à-dire qu'à lire la description qui va suivre de la vie qu'il y menait, aucun homme de ce temps ne pourra comprendre qu'il fût heureux.] Le précieux *farniente* [le ne-rien-faire] fut la première et la principale de ces jouissances, que je voulais savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis pendant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

Il herborisait ; il se proposait nonchalamment de faire une flore de l'île de Saint-Pierre, à l'imitation de « cet Allemand qui a fait un livre sur un zeste de citron ». Il se mêlait aux travaux champêtres du « receveur » et de ses domestiques et souvent les Bernois, qui venaient le voir, « le trouvaient juché sur un grand arbre, ceint d'un sac qu'il remplissait de fruits et qu'il dévalait ensuite à terre avec une corde ». Après le dîner [repas de midi] il s'esquivait et allait se jeter dans un bateau, qu'il conduisait au milieu du lac quand l'eau était calme.

Là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plu-

sieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet déterminé, ni constant, ne laissaient pas d'être, à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent, averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close.

La rêverie, c'est-à-dire le plaisir de laisser courir ses idées sans les gouverner, est essentiellement moderne, paraît à peine chez les anciens, laisse des traces sensibles chez les deux plus grands poètes peut-être que nous ayons, Montaigne et La Fontaine, s'épanouit chez Rousseau et ensuite dans toute son école ou, pour mieux dire, dans toute sa famille : Chateaubriand, Lamartine, Hugo et Musset. Elle est délicieuse et extrêmement dangereuse... Mais c'est ce que Rousseau dira lui-même plus loin et par conséquent nous n'avons pas besoin de le dire.

D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent invité à m'y baigner, mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller à la grande et à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marseaux [marsaults, sorte de saule], des bourdaines [bourgènes, espèce de nerprun], des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt, m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'escarpette [sorte, je crois,

de sainfoin] et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois et très propres à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles et femelles et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs et moi, les établir dans la petite île où ils commencèrent à peupler avant mon départ et où ils auront prospéré sans doute s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers.

La fondation de cette colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance et ne montra nulle peur pendant la traversée.

Ceci est une petite scène que l'on dirait détachée de *la Nouvelle Héloïse*. *La Nouvelle Héloïse* est un roman consacré tout entier à montrer le bonheur de la vie rustique et presque tout entier composé de tableaux et scènes domestiques et champêtres. A le bien prendre, ce sont les *Géorgiques* de la France et, comme Virgile, à l'instigation d'Auguste, écrivit les *Géorgiques* pour ramener les peuples d'Italie à l'amour de la terre, de même Rousseau, sans prendre conseil de personne, écrivit *la Nouvelle Héloïse* pour ramener les Français au respect et à l'amour des choses agricoles. L'histoire des lapins du lac de Bienne est comme un épisode de *la Nouvelle Héloïse* et tout à fait dans la couleur de ce roman.

Quand le lac agité ne me permettait pas la naviga

tion, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par les montagnes prochaines, de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées, qui la bornaient.

Ici, non sans art peut-être, peut-être guidé à son insu par son instinct seul, Rousseau, pour ne pas laisser notre esprit trop longtemps sur de petits objets, passe de l'histoire des lapins à une description du lac tout entier et de tout l'horizon, de telle manière que *le cadre,* qui est grandiose, nous soit rappelé et ne s'éloigne pas, pour ainsi dire, de nos yeux.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché. Là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suffisaient à me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque courte et faible réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement

continu qui me berçait et sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

A ces sensations que l'on saisit nonchalamment et dont on ne tire point de pensées, se mêle, nonchalamment encore, un minimum de travail d'imagination, pour mieux dire une intervention paresseuse de l'imagination rêveuse elle-même et à demi endormie.

En sortant [à moitié] d'une longue et douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux et laissant errer mes yeux au loin sur les *romanesques* [comme *romantiques*] rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline, *j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets* et me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même et à ce qui m'entourait, je ne pouvais marquer le point de séparation des fictions aux réalités tant tout concourait également à me rendre chère la vie recueillie et solitaire que je menais en ce beau séjour.

Cette délicieuse et *très précise* description d'une âme se laissant envahir par les choses, heureuse d'être envahie par elles et se livrant à la sensation sans tirer une pensée de la sensation, c'est toute une grande partie de la poésie du XIXe siècle qu'elle contient. Lamartine n'aura qu'à traduire en vers cette page de Rousseau pour écrire ces strophes immortelles :

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour près des bords des ruisseaux,
Comme un enfant bercé par un chant monotone
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Oui, c'est là qu'entoure d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à porter mes pas et seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde et ne voir que les cieux.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile

. . . .

Et cet état de rêverie qu'il vient de si bien décrire, Rousseau va l'analyser, en philosophe, se demander en quoi il consiste et *pourquoi* l'on est incomparablement heureux dans cet état.

Le bonheur de cet état consiste en ce que, quand on y est, *on échappe à l'espace et au temps* et l'on vit de soi-même, avec juste assez de sensations venues de l'extérieur pour sentir que l'on vit en effet.

S'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et *rassembler là* tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir, *où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours* sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière : tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir... De quoi jouit-on dans une pareille situation ? *De rien d'extérieur à soi,* de rien sinon de soi-même et de sa propre existence. Tant que cet état dure, on se suffit à soi-même comme Dieu.

Cet état de relation presque insensible avec les choses et en même temps d'indépendance des choses est l'état de liberté morale presque absolu, aussi absolu que l'homme peut le connaître et le goûter. *Il est* et *il n'est pas* la « vie intérieure » dont les philosophes et les religieux nous ont parlé ; il l'est en ce sens que nous avons rompu commerce avec le monde extérieur et que nous ne nous laissons plus mener par lui ; il ne l'est pas en ce sens que la vie intérieure est la réflexion sur soi-même et que l'état chéri de Rousseau et décrit par lui exclut aussi la réflexion sur soi-même. Que reste-t-il? La béatitude, le mouvement très lent des sensations se succédant sans se transformer en pensées, avec l'aptitude à jouir de ces sensations mêmes sans les presser, sans les creuser, sans les analyser, et, en un mot, sans les déformer. Il est incontestable que c'est un état exquis.

Serait-il bon qu'on s'y trouvât souvent ou que l'on y restât toujours? Rousseau lui-même ne le croit pas et il le dit très expressément :

La plupart des hommes, agités de passions continuelles, connaissent peu cet état, et, ne l'ayant goûté qu'imparfaitement pendant peu d'instants, n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. *Il ne serait pas même bon* dans la présente constitution des choses, *qu'avides de ces douces extases ils se dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir.* Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état

à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient ôter.

Description exacte et pittoresque d'un grand paysage, marquant ce profond sentiment de la nature qui est le fond même de Jean-Jacques Rousseau ; description exacte et pittoresque d'un état de rêverie ; analyse de l'état de rêverie et, dans cette analyse, encore exactitude et profondeur : voilà ce morceau étonnant de Rousseau vieilli, fatigué et en proie depuis longtemps à des troubles cérébraux très graves, ce qui prouve que, chez lui, si la raison a fléchi, le génie ne fléchit jamais. Il nous a dit que pendant ces deux mois qu'il passa à l'île Saint-Pierre il se laissa être complètement oisif ; soit, mais en songeant que ses flâneries au lac de Bienne lui ont fourni la matière de ces dix pages qu'il devait écrire quinze ans plus tard, on peut dire avec assurance qu'il n'y a pas perdu son temps.





CHATEAUBRIAND

L'ADOLESCENCE D'UN POÈTE



CHATEAUBRIAND

L'ADOLESCENCE D'UN POÈTE

Chateaubriand est un des plus grands poètes en prose du XIXe siècle. Comment s'est formé un poète, ou plutôt quelles sont les premières sensations et impressions qui ont révélé le poète à lui-même? C'est ce que tout le monde voudrait connaître et c'est ce que Chateaubriand, pour ce qui est de lui, nous a révélé avec une suffisante exactitude et avec une magnificence de forme incomparable.

Il était fils d'un gentilhomme breton oisif et borné et il passait de très longs mois chez son père, au château de Combourg, à douze lieues de Saint-Malo. Cette résidence était lugubre.

Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château ; on éprouvait en pénétrant sous ses voûtes la même sensation qu'en entrant à la Chartreuse de Grenoble... Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père... J'étais niché dans une espèce de cellule isolée au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château... Je n'avais

aucune heure fixe ni pour me lever, ni pour déjeuner; j'étais censé étudier jusqu'à midi ; la plupart du temps, je ne faisais rien.

Oisiveté presque absolue, et liberté absolue de la rêverie : voilà le premier trait, cela au milieu d'une nature triste, d'un château triste et d'une famille triste. Cela pouvait avoir les effets les plus différents ; cela pouvait déprimer extraordinairement une nature faible ; cela pouvait confirmer le courage d'une nature forte et développer les facultés d'imagination d'une nature riche. C'est ce qui arriva pour Chateaubriand.

L'entêtement du comte de Châteaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme sans m'ôter cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait pas de revenant, on me forçait à les braver. Lorsque mon père me disait avec un sourire ironique : « Monsieur le chevalier aurait-il peur ? » il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des manvais esprits tant que vous serez bon chrétien, » j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie.

Courageux et solitaire, que pouvait devenir Chateaubriand ? Selon le tour de son esprit, — à le supposer intelligent, — un penseur ou poète. C'est l'imagination qui dominait en lui dès son enfance ; il devint un poète.

Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabitée [remarquez le mot : elle n'était pas *inhabitée* puisqu'il l'occupait ; mais elle avait été longtemps inoccupée et, par conséquent, elle était *déshabitée*], ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel.

Il eut une sorte d'expansion, de vif et impétueux mouvement vers le dehors, vers le vaste monde en raison même de la compression qu'il subissait dans le cercle de sa famille.

Tout devint passion en moi en attendant les passions mêmes. Lorsque, après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite ; je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais aussitôt que j'avais atteint la cour verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce que je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté.

Vous avez remarqué ces expressions « m'éjouir, fringuer » qui éveillent dans l'esprit l'idée d'un jeune poulain échappé. Il chassait, mais surtout pour marcher dans les champs, pour aller loin et pour être accompagné indéfiniment de la solitude. A la vérité, il était chasseur véritable et il lui est arrivé de « demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture pour attendre les canards sauvages », et trente ans après, « il n'était pas de

sang-froid quand un chien tombait en arrêt » ; mais surtout ce qui le menait, c'était l'amour de l'espace.

Dans ma première ardeur pour la chasse il entrait un fonds d'indépendance : franchir les fossés, arpenter les champs, les marais, les bruyères, *me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude,* c'était ma façon d'être naturelle. Dans ma course je pointais si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées.

Cependant, non sans quelque étonnement de sa part, un phénomène tout naturel se produisit en lui : cette nature dont il subissait le charme, qui l'emplissait, qui le traversait, *demanda* à être exprimée par lui, s'imposa à lui comme matière de paroles et de chant. Il avait une sœur qui l'accompagnait dans celles de ses promenades qui ne l'éloignaient pas trop du château.

Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Or un jour que Chateaubriand parlait avec ravissement de la solitude, sa sœur lui dit : « Tu devrais peindre tout cela. » Il « bégaya » des vers, puis il en écrivit. C'est par des vers qu'il commença d'écrire. Cette faculté s'assourdit en lui, et toute sa vie

il écrivit en prose. Il le regrette au moment où il rédige ses mémoires ; mais il est bien vieux maintenant et il n'espère plus que ce don lui revienne.

C'était le premier appel de l'imagination ; le second, mêlé de la voix confuse et indistincte de l'amour, bouleversa l'adolescent devenant jeune homme. Toutes les facultés de son âme s'exaltèrent au plus haut degré. Il devint tout différent, sans cesser d'être ce qu'il avait toujours été au fond. Autrefois, il parlait un peu, il ne parla plus ; il étudiait quelquefois, il n'étudia plus jamais ; son goût pour la solitude redoubla. Il avait « tous les symptômes d'une passion violente » ; ses yeux se creusaient, il maigrissait, il ne dormait plus ; il était distrait, triste, ardent et farouche.

Et voici huit épisodes de ce poème de l'adolescence vaguement amoureuse, surtout dévorée du besoin de sentir et de faire comme entrer en elle toutes les âmes de l'univers.

La lande,

Au Nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques ; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. La cime dorée du bois, la splendeur de la terre, l'étoile du soir scintillant à travers les nuages de rose me ramenaient à mes songes ; j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes désirs... Le vent du soir qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes, l'alouette de bruyère qui se posait sur un caillou me rappelaient à la réalité ; je reprenais le chemin du manoir, le cœur serré, le visage abattu.

Ceci est un coucher du soleil dans un pays de

bois où l'on ne voit pas le coucher du soleil. On voit la cime des bois dorée, puis pâlissant peu à peu, les nuages roses des derniers rayons que le soleil leur envoie obliquement ; dans un interstice une étoile qui s'allume et dont la clarté tremble ; puis le vent frais du soir s'élève, l'alouette regagne le sol ; le soleil est couché, tout à l'heure ce sera la nuit ; il faut quitter le lieu des rêves, le laisser derrière soi dépeuplé et rentrer dans le réel, dépeuplé soi-même. Dans le cœur du poète un soleil aussi vient de s'éteindre.

L'orage.

Les jours d'orage, en été, je montais au haut de la grosse tour de l'Ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et marquait d'une flamme électrique les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme ; comme Ismen sous les remparts de Jérusalem, j'appelais la foudre, j'espérais qu'elle m'apporterait Armide.

Ceci est le besoin de spectacles violents, comme le goût des exercices violents, nous l'avons vu plus haut. La nature pour Chateaubriand est à son ordinaire trop douce ; il la souhaite passionnée comme lui, ardente et farouche comme il l'aime à l'être. Jamais Rousseau n'a peint la nature violente, parce qu'il ne l'aimait pas telle. Chateaubriand l'aime souvent ainsi. Plus tard il décrira des tempêtes avec une visible complaisance. Plus tard il s'écriera · « Levez-vous donc, orages désirés... »

La solitude dans les bois.

Je suivais un sentier abandonné, une onde ornée de ses plantes rivulaires ; j'écoutais les bruits qui sortent des lieux infréquentés ; je prêtais l'oreille à chaque arbre ; je croyais entendre la clarté de la lune chanter dans les bois ; je voulais redire ces plaisirs et les paroles expiraient sur mes lèvres... J'avais établi un siège comme un nid dans un de ces saules ; là, isolé entre le ciel et la terre, je passais des heures avec les fauvettes ; ma nymphe [la femme dont il rêve] était à mes côtés. J'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps toutes remplies de la fraîcheur de la rosée, des soupirs du rossignol et du murmure des brises.

Ici tout est doux, tout est calme ; soit de nuit, soit de jour, la nature sourit et chante à demi-voix. Elle sourit avec la fraîcheur de sa rosée en perles, avec la nonchalance de ses saules flexibles, avec les plantes languissantes des bords de l'eau ; elle chante avec ces bruits vagues qui sortent, on ne sait d'où, dans les lieux solitaires ; avec ses arbres qui bruissent ; ses rossignols, ses fauvettes, ses brises ; elle *chante avec la clarté de la lune*, car la lune est un chant de lumière par opposition à la nuit lourde qui dort en l'épaisseur des bois et qui semble un profond silence. Toute la nature dans ce tableau est une mère douce qui berce avec des sourires paisibles et des chansons légères son enfant rêveur.

Mais l'enfant rêveur est surtout mélancolique et aime l'expression de la tristesse. Aussi les spectacles qui l'émeuvent le plus et qu'il chante peut-être aussi le mieux sont ceux-ci :

La cloche du matin.

Dans la plupart des villages de Bretagne, c'est ordinairement à la pointe du jour que l'on sonne pour les trépassés. Cette sonnerie se compose de trois notes répétées, un petit air monotone, mélancolique et champêtre. Rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée que d'être rendue aux tribulations de l'existence par la cloche qui en annonçait la fin. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue, ensuite déposé dans un cimetière non moins ignoré. Qu'était-il venu faire sur la terre? Moi-même que faisais-je dans ce monde? Puisqu'enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour? Le rouge du désir me montait au visage; l'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite.

La tristesse du matin est d'ordinaire une tristesse de vieillard; la *tristesse ardente* de Chateaubriand jeune étonne. Il est possible qu'il l'ait éprouvée moins vive que trente ans plus tard il ne l'a décrit; mais enfin qu'il l'ait éprouvée. C'est, du reste, la tristesse des neurasthéniques à tous les âges; ajoutez qu'il y a beaucoup d'imagination qui s'excite elle-même dans tout cela. Quoi qu'il en soit, le morceau est beau et ces trois notes grêles et monotones qui s'élèvent dans le silence de la campagne matinale et qui à la fois rappellent les hommes à la vie et leur annoncent que l'un d'entre eux vient de mourir, sont ce qu'on appelle une ironie des choses, et le mérite de l'auteur est de l'avoir démêlée. Pourquoi, semble-t-il dire, me réveiller pour me dire qu'un autre ne s'éveillera plus? Est-ce pour me faire

entendre qu'il est inutile de s'éveiller ? Tu as raison, c'est inutile ; et jour pour jour, autant vaudrait, mieux peut-être, partir au premier qu'au dernier... Et la rêverie continue, douloureuse et âpre, et dont l'âpreté est bien marquée par ce mot sec et brusque : « à la façon d'une joie subite ».

L'automne.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les hauts chênes du mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné et qui retournait la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne ; le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre.

[Un *lai,* mot du moyen âge, n'est pas autre chose qu'une complainte.] L'approche de l'hiver donne naturellement des idées de mort. Ce qui est frappant dans ce morceau, c'est que le travail du laboureur, plus particulièrement, donne à ce jeune homme ces idées. Le travail du laboureur, qui est une œuvre prévoyant le printemps et l'été, passant, pour ainsi parler, par-dessus l'hiver, est essentiellement chose d'espérance, de confiance, de foi, d'énergie embrassant l'avenir et, à cause de cela, n'a rien de triste.

Songez au *Semeur* de Victor Hugo, dont, du reste, je vous parlerai. A Chateaubriand, jeune pourtant, ce travail inspire des idées lugubres, et c'est sa tombe qu'il croit voir que le laboureur creuse. C'est la différence de l'*optimiste* au *pessimiste*, ou, plus simplement, de l'homme triste à l'homme qui a confiance dans la vie et dans la nature. Victor Hugo est essentiellement optimiste.

Le soir en automne.

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes des nénuphars. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine et qu'elles remplissaient de leurs ramages confus. La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquelles la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le bac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois ; j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château.

Ceci est un paysage où, avec un grand soin, l'auteur a mêlé sans cesse la vie végétale et la vie animale, joncs et nénuphars, hirondelles ; hirondelles et roseaux ; touffes de roseaux remplies d'hirondelles, si bien qu'on ne sait si le ramage confus vient des hirondelles ou des roseaux ; roseaux qui agi-

tent leurs quenouilles pendant que poules d'eau et sarcelles s'endorment et se taisent sous eux, si bien que maintenant ce sont les roseaux qui sont plus vivants que les bêtes. C'est là ce que Bernardin de Saint-Pierre avait appelé les « harmonies de la nature » et Chateaubriand est admirable à les saisir et à les peindre. Remarquez ces deux *vers* au milieu de la prose :

Les grandes voix de l'automne
Sortaient des marais et des bois.

Chateaubriand, selon ce qu'il a à faire sentir, passe avec une parfaite maîtrise de *Chateaubriand peintre* à *Chateaubriand musicien.*

La nuit dans les bois en automne.

Bientôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendais, à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron, comme un meurtrier, et j'allais errer dans le grand bois. Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre objet de ma poursuite, je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre ; je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cime dépouillée de la futaie ; j'aurais voulu habiter ce monde mort qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit ; l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait même pas tiré du fond de mes pensées si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre.

Le besoin de solitude, le besoin de solitude en contact avec la nature, quand elle est sinistre et hostile, voilà ce que marque ce passage tout particulièrement significatif. Le jeune homme s'évade

du château parce qu'il est peuplé et parce que dehors il fait froid ; il va se faire flageller par le vent ; il va regarder les corbeaux, qu'il réveillera, et la lune ; et non pas la lune des poètes, la lune dont la clarté » chante » sur « la cime indéterminée des forêts », mais la lune des astronomes, la lune qui est un monde mort et qui, dès que l'on sait cela ou dès qu'on y songe, paraît un sépulcre blafard ou un spectre qui se traîne lugubrement dans le ciel. Et c'est ce monde qu'il voudrait habiter pour trouver plus de solitude encore et plus de deuil. *Plurima mortis imago,* dit le poète latin ; ce qu'il y a dans les lignes qui précèdent, c'est « l'*image multipliée de la mort* ». L'amour de la mort est le mot dernier du *pessimisme.*

Réflexions générales sur l'automne.

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi ; le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes ; on se sent mieux à l'abri des hommes. Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne ; ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie ont des rapports secrets avec nos destinée.

Tout le monde a remarqué cette image de la vie humaine que semble donner la révolution d'une année depuis le printemps jusqu'à l'hiver. Personne, je crois, ne l'a à la fois détaillée très minutieusement et renfermée dans une phrase courte encore et pleine, comme l'a fait ici Chateaubriand. Cela est

complet, circonstancié, harmonieux et sans fatigue. Je ferai même remarquer, à l'honneur de Chateaubriand, que cette *phrase à effet* pourrait, ce me semble, produire plus d'effet encore avec une très légère transposition et que Chateaubriand *n'y a pas tenu*. Après ce magnifique déroulement des comparaisons fastueuses, ces mots « ont des rapports secrets avec nos destinées » sont grêles et secs comme fin de période. Or, il suffisait, pour « plaquer l'accord », d'écrire : « Nous saisissons des rapports secrets entre la nature et nous en regardant ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie. » — Chateaubriand n'y a pas tenu. Il a toutes ces grandes ressources de l'artiste ; il ne descend pas aux petites.





LAMARTINE

LES PAVOTS



LAMARTINE

LES PAVOTS

En 1847 Lamartine avait cinquante-sept ans. C'est le soir de la vie. C'est le moment où l'on commence à ne plus aimer le printemps ; car il faut, entre l'âge de l'année et l'âge que l'on a soi-même, certaines concordances, que l'on comprend, ou — et il n'importe — que l'on sent sans les comprendre. C'est le moment de la vie où l'on n'aime plus le printemps et où il rend triste ; où il y a une *tristesse du printemps*.

Cette tristesse du printemps a dû être très fréquemment éprouvée ; elle a été chantée, mise en vers très rarement. Horace, le poète latin, semble l'avoir sentie très profondément, et comme Horace est très rarement un élégiaque, c'est-à-dire un poète triste, on ne sera pas fâché sans doute de trouver ici son ode sur la tristesse du printemps. C'est celle qui est très connue, d'après son premier vers, sous le nom de *Diffugere nives*. La voici :

Les neiges ont disparu, déjà les gazons renaissent dans les campagnes ; les bois reprennent leurs cheveux ; la terre a changé d'âge ; les fleuves, décroissant, sem-

blent fuir leurs berges; les grâces forment des danses avec les nymphes. N'espère rien de durable ; les saisons et les heures qui nous enlèvent nos jours te le disent sans cesse. Les zéphyrs viennent adoucir la froidure, l'été chasse le printemps, il disparaîtra devant l'automne et vite accourront les froids engourdissants. Et du moins les saisons rapides se renouvellent ; mais nous, dès que nous sommes descendus où reposent nos aïeux, nous ne sommes plus qu'ombre et poussière. Ce jour qui s'écoule, qui sait si les dieux y ajouteront un second jour ? Rien n'échappera aux mains de ton héritier, si ce n'est ce que tu auras donné aux malheureux. Cher ami, dès que tu seras descendu au séjour sombre, rien, ni ta naissance, ni ton éloquence, ni ta vertu, ne pourra te ramener parmi nous. Diane n'a pu ravir aux ténèbres Hippolyte ; Thésée n'a pu rompre les chaînes qui dans les enfers retiennent son ami Prithoüs.

Voilà les pensées mélancoliques que le printemps inspirait à Horace. Remarquez que cette tendance devait chez lui être assez forte puisque, dans une autre pièce sur le printemps, la suite des idées est absolument la même avec cette différence qu'il insiste un peu sur le tableau gai par où la pièce commence et un peu moins sur les réflexions funèbres par où elle finit. Je songe à l'ode connue sous le nom de *Solvitur acris hiems*. La voici :

L'hiver se détend grâce au retour du printemps et du zéphyr ; le câble entraîne le bateau loin du rivage, le troupeau ne se plaît plus à l'étable, ni le laboureur au coin du feu ; les prairies ne sont plus blanches de givre. La lune, à son lever, éclaire de nouveau les danses des nymphes. Dryades et Grâces frappent la terre du pied. Voici le moment de couronner de myrte ou

de fleurs nouvelles nos têtes parfumées ; d'immoler à Faune une brebis ou un chevreau. *La mort* [vous l'attendiez; elle devait venir] heurte indifféremment à la cabane du pauvre et au palais des rois. La brièveté de la vie ne nous permet pas de nous livrer à de longues espérances. Déjà la nuit infernale t'environne. Là tu ne tireras plus aux dés la royauté des festins et tu ne reposeras plus ton regard sur les yeux des jeunes filles.

Telles étaient les pensées sombres que le printemps suggérait à Horace (et aux poètes grecs que nous n'avons plus et que, très probablement, il traduisait). De même Lamartine a senti très profondément la tristesse du printemps. Il écrit :

Lorsque vient le soir de la vie
Le printemps attriste le cœur;
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les prés éblouissent l'œil,
Hélas! Il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un cercueil.

Toute l'idée du premier quatrain est dans le mot *moqueur*. Le printemps a l'air de se moquer de nous ; de nous tous, à la vérité, puisque nous sommes tous mortels et que c'est lui qui marque que la nature, se rajeunissant sans cesse, ne l'est pas, et c'est ce que Lamartine lui-même a admirablement exprimé dans ce beau vers :

Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir.

Mais le printemps se moque surtout, ou semble se moquer surtout de ceux qui approchent du déclin ; car être différent de quelqu'un c'est se moquer de lui, surtout quand, très évidemment, on est plus beau qu'il n'est. Donc le printemps se moque de nous et le parfum qui s'exhale de sa corbeille épanouie est une raillerie douloureuse.

Aussi le poète lui répond amèrement : « Je n'ai pas besoin de tout cela, et moi, désormais, qui n'ai besoin, ni souci, de tant de fleurs pour couronner ma tête dans les festins ou pour les offrir à ma bien-aimée, une fleur suffit, celle que l'on met sur l'oreiller où repose la tête d'un mort. Les morts n'ont besoin de rien ; si l'on suppose qu'ils ont encore quelque vague sentiment des choses, ils ne demandent qu'un léger parfum ou un souvenir. »

Remarquez le contraste, voulu ou instinctif, — il n'importe, chez les grands poètes tout paraît voulu et tout est instinctif, — entre les sons larges et éclatants des rimes *étale, pétale* et les sons étouffés et sourds de *œil, cercueil.* Il s'agit d'exprimer par les sons l'exubérance joyeuse, la fête triomphale du printemps vainqueur, en opposition avec le chant intérieur, triste et désolé, du poète, de l'homme que toute cette joie blesse. Remarquez surtout ces quatre sons semblables, presque identiques pour l'oreille et, en vérité, identiques pour l'oreille : *œil, cueille, feuille, cercueil.* Cette monotonie des sonorités est excellente pour exprimer un sentiment lourd qui se replie et retombe sur lui-même, une morne fatigue qui se laisse aller, qui fléchit et qui piétine pour ainsi dire sur soi.

Dont les prés éblouissent *l'œil*,
Hélas! il suffit que l'on *cueille*
De quoi parfumer d'une *feuille*
L'oreiller du lit d'un *cercueil*.

C'est une sonnerie lente et sourde de glas, que l'on entend, au soir tombant, dans une petite ville silencieuse, en marchant dans des ruelles désertes.

SECONDE STROPHE.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît à l'ombre de ces blés,
On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux accablés.
J'ai trop veillé; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.
Que me veux-tu, printemps vermeil?
Loin de moi tes lis et tes roses!
Que faut-il aux paupières closes?
La fleur qui garde le sommeil!

Nous sommes au printemps. C'est le temps où les blés sont en herbe encore et où, plus distinctement que plus tard, on voit parmi eux, très éclatants, les rouges coquelicots. Enfants ou jeunes gens ne voient dans les coquelicots que des éclaboussures de lumière et trouvent que c'est une fleur très gaie. L'homme âgé sait ce qu'ils sont. Il sait que ce sont des pavots et que le pavot est la fleur qui endort, qui peut même endormir pour toujours. Les anciens ont consacré les pavots à Vénus pour marquer que l'amour est un frère de la mort. Rotrou dit en très beaux vers, larges et pleins :

C'est bien, ô Nuit, c'est bien de tes plus noirs pavots
Que tu m'as distillé ce funeste repos.

De même La Fontaine, sur les mêmes rimes, ce qui est presque inévitable :

Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos.

Et Lamartine lui-même en vers souples et puissants, qui ressemblent à une phrase cadencée de Chateaubriand :

L'illusion se glisse en notre âme amollie,
Et l'air plein de silence et de mélancolie
Des pavots du sommeil enivre la raison.

Les pavots sont donc les fleurs du sommeil et de la mort, et c'est comme une singulière ironie de la nature que des fleurs qui par leur couleur sonnent une fanfare, par leur suc donnent le sommeil et conduisent au sommeil éternel.

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui croît *à l'ombre* de ces blés.

Le grand ami de l'homme, « le brin d'herbe sacré que nous donne le pain », le blé, protège de son ombre, couve paternellement la plante qui procure le sommeil et la mort. C'est peut-être qu'il convient que le même sol, que les mêmes champs produisent pour l'homme ce qui le nourrit et ce qui le répare et aussi ce qui lui procure le dernier bien. Toujours est-il que c'est à l'ombre du blé que croît le pavot et que c'est sous la même faucille qu'ils tombent. Trancher du même fer le pavot et le blé, c'est le geste indifférent du fataliste, peut-

être même de l'homme pieux qui accepte également la vie, le sommeil et la mort comme des lois également respectables de la nature.

> On dit qu'il en coule un breuvage
> Qui ferme les yeux accablés.

Les yeux accablés d'avoir trop vu, comme le vers suivant le marque très bien. Or, comme c'est au printemps que les yeux avides de l'enfant, de l'adolescent ou du jeune homme s'ouvrent avec joie à la fête de la nature et ne savent, pour ainsi parler, à quoi courir et embrassent ou voudraient embrasser tout d'un seul regard ; de même les yeux du vieillard, fatigués, s'accommodent bien des couleurs grises et des tons ternes et de l'horizon borné de l'hiver et s'irritent de ces flots de lumière et de cette prodigalité de couleurs qui sont le cortège du printemps.

> J'ai trop veillé; mon âme est lasse
> De ces rêves qu'un rêve chasse.

Ce n'est pas la première fois que Lamartine dit : « J'ai trop veillé. » Trente ans déjà, ou à peu près, avant qu'il écrivît *les Pavots*, il avait écrit dans *le Vallon* :

> *J'ai trop vu,* trop senti, trop aimé dans ma vie,
> Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
> Beaux lieux, soyez pour moi les bords où l'on oublie,
> L'oubli seul désormais est ma félicité.

Lamartine, qui était une nature alternativement avide de grande action et de grand repos, a eu très jeune des moments d'abattement et de lassitude. Il

y a pourtant à remarquer ceci que dans *le Vallon* c'est l'*oubli* seul qu'il demande aux solitudes du pays paternel, tandis que dans *les Pavots* c'est certainement quelque chose de plus. Dans *le Vallon* il dit : « Repose-toi, mon âme... » et

.... Respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Dans *les Pavots,* c'est bien l'éternelle paix elle-même qu'il semble désirer et même avec une sombre violence.

« Mon âme est lasse de ces rêves qu'un rêve chasse, » c'est-à-dire de cette rêverie éternelle où chaque rêve est chassé par un autre rêve. Nous avons vu dans Jean-Jacques Rousseau un éloge éperdu, pour ainsi dire, de la rêverie. Jean-Jacques Rousseau considérait la rêverie comme un état vraiment divin « où l'homme se suffit à lui-même, comme Dieu ». Il y a beaucoup de vérité dans cette considération, mais il n'en est pas moins vrai que l'homme, qui est né pour l'action, s'use autant, sinon plus encore, dans la rêverie que dans le travail. Nous savons comment Rousseau lui-même le reconnaît : « Il ne serait pas même bon que dans la présente constitution des choses, les hommes, avides de ces douces extases, s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir. »

Or, la constitution présente des choses, c'est-à-dire la nécessité pour chacun de gagner sa vie, ou, quand on n'a pas à la gagner, d'être comme solitaire et perdu au milieu de tous les autres qui la ga-

gnent, ne devant pas de sitôt être changée, si tant est qu'on puisse même supposer qu'elle le soit jamais ; la rêverie, en dégoûtant de la vie active, fait de l'homme un être à qui sa sollicitude pèse ; et de plus, par elle-même, elle épuise l'homme par le recommencement continuel d'un exercice cérébral qu'il sent vain.

« Des mots, des mots ! » s'écrie Hamlet lisant un livre après bien d'autres. « Des rêves, des rêves, des rêves, dit le rêveur, et qui se chassent les uns les autres, comme les nuages qui dans le ciel succèdent à des nuages ! » Rien n'est plus fatigant que de regarder les nuages longtemps parce qu'ils se ressemblent trop pour donner un véritable élément (de comparaison, de classement, de systématisation, etc.) à la pensée ; rien de plus fatigant aussi que de suivre ses rêves très longtemps sans en tirer une pensée sur laquelle, pour ainsi parler, on appuie le soc. C'est ce que Lamartine exprime très bien par son mot excellent : « Mon âme est lasse de ces rêves éternellement suivis d'autres rêves. » *Ægri somnia,* dit Horace, « rêves de malade ». Tous les rêves, quand ils sont trop prolongés, sont rêves de malade en ce sens qu'ils indiquent que l'âme est maladive et aussi qu'ils la rendent telle.

Que me veux-tu, printemps vermeil ?

Apostrophe au printemps. Elle est naturelle, puisque le printemps (plus que toute autre saison de l'année, parce qu'il éclate quelquefois brusquement : « Le printemps naît ce soir, » dit Musset) saisit, surprend, frappe soudain à notre porte, fait

qu'on se retourne et qu'on dit : « Mais le voilà! Où était-il hier ? Il est là aujourd'hui ! » et qu'on l'accueille soit avec la joie naturelle à l'homme jeune dans ces circonstances, soit avec l'impatience morose du vieillard.

« Que me veux-tu ? » est le mot d'un homme qu'un importun vient déranger et douloureusement déranger. Le printemps est comme un étourdi qui vient inviter un goutteux à un bal et « que me veux-tu ? » est un reproche amer fait à une maladresse cruelle.

« Remarquez le mot *vermeil* qui est absolument le mot juste ici. *Vermeil* veut dire *rouge*, d'un rouge vif et frais, un peu plus foncé seulement que l'incarnat. L'incarnat, comme son nom l'indique, est la couleur du sang à travers la peau ; le vermeil est la couleur du sang lui-même très frais, quand il jaillit. Ainsi le mot *vermeil* est compris dans les textes très autorisés qui suivent :

Gros et gras, le teint *frais* et la bouche *vermeille*.
(Molière.)

Les blessures de Jésus, toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang. (Bossuet.)

D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe.
(Boileau.)

Des raisins mûrs assurément
Et couverts d'une peau vermeille. (La Fontaine.)

Il tombe, un sang vermeil rougit ce corps charmant.
(Delille.)

« Mais, me direz-vous, le printemps n'est pas rouge. » Non ; mais il donne la sensation que le

rouge vif et frais et éclatant donne lui-même. Les anciens disaient *purpureum ver,* ce qui ne veut pas dire le printemps rouge ; mais le printemps qui donne la sensation d'éclat, de fraîcheur et de richesse que donne le rouge vif ; et c'est précisément *purpureum ver* que Lamartine traduit et très bien par *printemps vermeil.*

Loin de moi tes lis et tes roses !

Remarquez que Lamartine a précisément choisi les fleurs qui donnent le mieux la sensation d'éclat et de fraîcheur indiquée plus haut. Roses et lis : la fleur la plus blanche, d'un blanc lustré ; et la fleur la plus vermeille et la plus fraîche.

Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses
A la chaleur du jour,

disait Joachim du Bellay. J'aurais seulement quelque tendance à trouver que le lis est une fleur trop froide pour que ce soit à elle que le poète se prenne comme l'insultant par sa jeunesse ; l'œillet serait peut-être mieux choisi ; mais songez aussi que, symboliquement, le lis est la fleur virginale, et que virginité et jeunesse s'associant et se confondant dans l'esprit, le poète triste et vieilli qui est importuné par tout ce qui est jeune, peut l'être par le lis comme par la rose.

Que faut-il aux paupières closes ?
La fleur qui garde le sommeil !

« La fleur qui garde le sommeil » signifie la fleur qui est la *gardienne* du sommeil, qui le con-

serve, qui l'empêche d'être interrompu. *Garder* a deux sens et passe très naturellement de l'un à l'autre. Il veut dire avant tout ce que je viens d'indiquer : être gardien de, veiller sur, *garder à vue.* Il veut dire par suite : *ne pas quitter* ; exemples, garder la chambre, garder la maison ; et ce n'est pas qu'on la garde, qu'on veille sur elle, mais c'est comme si on la gardait, comme si on vous l'avait confiée pour que vous la défendiez, puisque vous ne la quittez pas. C'est comme en latin le mot *servare* sur qui notre mot *garder* s'est comme calqué. *Servare* veut dire être gardien de, protecteur de ; et puis, par suite, il signifie : ne pas quitter, habiter. Virgile a dit : *Hydrum servantem ripas* « un serpent qui *gardait* la rive », c'est-à-dire qui y séjournait, qui ne s'en éloignait jamais, qui gardait le rivage, comme on garde la chambre. C'est dans le premier sens, très beau, que Lamartine emploie ici le mot garder. Le pavot est la sentinelle du sommeil.

Et maintenant dans quel sens, en toute cette strophe, Lamartine entend-il sommeil ? S'agit-il du sommeil proprement dit, ou du sommeil éternel ? On peut très légitimement se le demander. *Rien* n'indique s'il s'agit de l'un ou s'il s'agit de l'autre.

> On dit qu'il en coule un breuvage
> Qui ferme les yeux accablés.

Le pavot, selon la dose, ou donne le sommeil ou donne la mort. « Ferme les yeux accablés » peut vouloir dire : ferme pour un temps les yeux fatigués qui ne se ferment pas d'eux-mêmes à cause de l'insomnie des vieillards. Il peut signifier : ferme pour

toujours des yeux fatigués d'avoir trop vu. « Que faut-il aux paupières closes ? La fleur qui garde le sommeil ! » est, de même, susceptible des deux interprétations.

Croyez que Lamartine a fait cela exprès et qu'il a voulu qu'il régnât une certaine incertitude, très poétique, sur sa pensée, dans cette dernière strophe. Le poète est fatigué « d'avoir vu, d'avoir senti, d'avoir aimé ». Il aspire après le sommeil et il ne sait pas trop au juste si c'est après celui dont on se réveille ou après celui dont on ne se réveille jamais et c'est ce sentiment complexe et ambigu et qu'il est si naturel qui soit ambigu, complexe et vague, qu'il veut exprimer en finissant. N'est-il pas naturel que, fatigué et dégoûté de tout, on demande à s'endormir et qu'à cette question : « Pour un temps, ou pour toujours ? » on réponde : « Je n'en sais rien. » Le sommeil est une mort intermittente. Les anciens disaient de lui : *Requies placidæ simillima morti* « le sommeil très semblable à la mort ». C'est dans cette similitude que le poète se repose, sans vouloir se bien rendre compte si c'est au sommeil très semblable à la mort ou à la mort très pareille au sommeil qu'il fait appel.

Mais n'oublions pas, du reste, que dans la strophe précédente il a assez parlé de cercueil pour qu'on ne se trompe pas sur *le fond* de sa pensée. C'est bien à la mort qu'il songe ; seulement il laisse en finissant planer une certaine indécision sur sa pensée, par fidélité même à sa pensée et parce que, dans une certaine mesure, elle reste incertaine.

Telle est cette courte pièce d'une émotion profonde, qui, à cause de sa brièveté même évite le soupçon de n'être pas sincère, puisque n'étant pas un développement, elle peut moins encore être une déclamation. Nous l'avons commentée minutieusement. Les commentaires sont très utiles parce qu'ils font comprendre; ils sont désastreux parce qu'ils font complètement perdre l'impression d'ensemble. Pour rétablir les choses, relisons maintenant toute la pièce, éclairés par toutes les réflexions que nous avons faites sur tout ce détail et, ainsi mieux préparés, l'impression d'ensemble nous la retrouverons, nous la restituerons en nous, mais beaucoup plus forte et plus pleine. Relisons :

Lorsque vient le soir de la vie

. . . .







ALFRED DE VIGNY

LA MAISON DU BERGER

On sait, et il suffit de le rappeler, que la maison du berger est une cabane roulant sur petites roues, où le berger peut coucher, dans les pays où, tout au moins en la belle saison, on ne rentre pas, le soir, les moutons à l'étable.

Alfred de Vigny était un poète de la première moitié du XIXe siècle, très mélancolique, haïssant le séjour des villes *et aussi* la campagne, la nature ne lui paraissant pas, comme à d'autres, une consolatrice, mais plutôt une ennemie, ou plutôt encore une grande insensible, qui regarde l'homme avec une cruelle indifférence. Cependant fuir les villes et habiter la campagne, mais d'une part en solitaire, dans la maison du berger, aussi loin des hameaux que des villes ; et d'autre part avec une amie, avec celle qu'on aime, et qu'on aimera non pas de cet amour que quelques-uns ont pour les choses impérissables, mais de cet amour mêlé de pitié que l'on pour ce qui passe et qui passera très vite : cela paraît doux, d'une douceur triste et pénétrante, au poète douloureux.

Et c'est cette rêverie moitié sentimentale, moitié philosophique, qu'il a mise dans *la Maison du Berger*.

Si tu es lasse du séjour des villes, dit-il à son amie, si leurs servitudes te pèsent, et aussi leurs mensonges...

Pars courageusement, laisse toutes les villes,
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,
Du haut de nos pensers vois les cités serviles,
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles.
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

Particulièrement à l'heure où nous sommes. C'est le soir. Ce nuage de rosée qui flotte sur les herbes va mouiller tes pieds ; les lis se balanceront comme des encensoirs ; le saule s'incline sur les ondes pâles.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée,
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon ;
Se balance en fuyant sous la grappe sauvage
Jette son manteau gris sur le bord du rivage
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Habitons la maison du berger. Portons-nous avec elle de pays en pays. Qu'ils me plaisent ou non par eux-mêmes, peu importe :

Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

D'autres aiment mieux les chemins de fer ; mais ces maisons roulantes-là vont trop vite pour qu'on y pense ou qu'on y rêve. Le poète ne les aime pas.

Il prévoit le moment où il n'y aura plus qu'eux. Eh bien, alors, ce sera très triste, et les voyages seront très tristes eux-mêmes.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu.

[Exact. Au temps où le poète écrit, les routes des environs de Paris et, par exemple, jusqu'à Orléans, étaient pavées.]

Adieu voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées
L'espoir d'arriver tard en un sauvage lieu.

Et, de plus, ces moyens nouveaux de se déplacer sont bien dangereux. C'est en montant dans les voitures traînées par une fournaise qu'on sent le besoin d'attirer sur soi la bénédiction d'une providence.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante
Quand elle va sous terre et fait trembler les ponts ;
Et, de ses dents de feu dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute les rivières,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds.

Car, en vérité, chaque train de chemin de fer a besoin d'un ange gardien, ce qui, certainement, a été prévu par la Providence, puisqu'elle prévoit tout, mais ce qui n'a pas été formellement et d'une façon précise prévu par elle. Or c'est bien très pré-

cisément d'un ange gardien qu'a besoin chaque convoi sur les chemins nouveaux.

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route
Et le glaive à la main, ne plane et la défend,
S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Peut-être [et cela est vrai de toutes les inventions et toutes les choses nouvellement inventées qui font pendant les premiers temps beaucoup de victimes qui font douter que l'invention soit bonne] peut-être les chemins de fer ont-ils été imaginés trop tôt, ou plutôt l'homme s'est-il confié trop tôt, lui et ce qui lui est cher, à cette dangereuse invention, insuffisamment contrôlée et vérifiée encore !

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle
L'homme est monté trop tôt, nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor.
Son vieux père et ses fils il les jette en otage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage
Qui les rejette en cendres aux pieds du Dieu de l'or.

Aussi vaut-il mieux s'abstenir quelque temps encore de ce moyen de franchir les distances. Le poète des petits pas le long des sentiers n'admet le chemin de fer qu'en cas d'urgence absolue ; que si, par exemple, un ami vous appelle pour le sauver ; que si la Patrie nous appelle pour la défendre ; que si — idée un peu bizarre et qui fait sourire — l'on

est convoqué à un congrès scientifique ; que si enfin une mère à son lit de mort vous demande. Dans tout autre cas gardons-nous de la locomotive :

Mais à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette en appelant le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir,

Evitons ces chemins...

Car le voyage c'est, ce ne doit être qu'un moyen de promener, en l'entretenant, le rêve intérieur.

Emerson dira plus tard : « Les voyages sont le paradis des imbéciles », ce qui est parfaitement exact pour ceux qui voyagent à vitesse éperdue. Le voyage c'est un lent glissement de l'âme parmi les choses. Or dans les chemins de fer l'âme n'est que bousculée et cahotée.

Jamais la rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché ;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard comme un fleuve épanché ;
Qu'elle interroge tout avec inquiétude
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

C'est dans la maison du berger que l'on se trouve en contact avec la nature et cette manière de voyager ou de rester en place, selon son gré, est celle qui convient au poète et aussi à la femme. En effet, qu'est-ce que la femme ? Quelle est sa nature particulière et quel est son rôle auprès de l'homme ?

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quels sont ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir.

En un mot, l'homme est un assez méprisable et malheureux égoïste. Si Dieu a mis la femme près de lui, c'est parce qu'elle est désintéressée, élevée d'esprit et d'âme et enthousiaste.

C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
L'enthousiasme pur dans une voix suave ;
C'est afin que tu sois *son juge et son esclave*
Et règnes *sur sa vie* en vivant *sous sa loi.*

La pensée de la femme est vive et faible, bondissante et vite lassée. Mais aussi la femme a des passions nobles qui enflamment l'homme, des cris du cœur qui le raniment et le soulèvent, qui lui font secouer ses paresses et ses timidités.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne aux cris de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences,
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Ta parole de flamme émeut les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est pour cela qu'elle se trouvera bien, loin des villes, pour méditer sur le sort de l'humanité et se remplir des grandes pensées que le silence couve et

nourrit. Elle est née pour être l'ascète comme elle est née pour être l'apôtre.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes.
Que l'humanité triste exhale sourdement
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes.
L'air des cités l'étouffe à chaque battement,
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Qu'elle vienne donc aux champs. Le poète n'aime pas la nature ; il n'aime pas être *seul* devant elle, parce qu'il la craint comme une déesse insensible et cruelle ; *mais* en présence de la nature, en compagnie de celle qu'il aime, il *rapportera tout à celle-ci* et aimera tout en elle ou par rapport à elle.

Viens donc ! Le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées ;
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur.
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Pourquoi cette peur de la nature ? Nous l'avons dit par avance. Parce que le poète la trouve si indifférente aux souffrances des hommes et du reste de

tous les êtres, qu'elle lui semble non seulement indifférente, mais *hostile,* ennemie, cruelle, torturante à plaisir. Remarquez bien ceci : Rousseau, Chateaubriand (le plus souvent au moins), Lamartine, Victor Hugo cherchaient le repos au sein de la nature *et l'y trouvaient.* Lamartine disait :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime :
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.

Alfred de Vigny trouve que la nature ne l'invite pas et ne l'aime aucunement. Il trouve — et c'est sa façon particulière de penser et de sentir — qu'elle le repousse et le maudit, qu'elle n'a avec l'homme aucun rapport, qu'elle peut se passer de lui parfaitement, qu'elle semble le savoir et qu'elle dédaigne l'homme et le méprise. Et dans cette pensée, il *la fait parler* ainsi qu'il suit.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Qui ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont des dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Elle dit encore, marquant qu'elle n'est pas seulement insensible, mais cruelle, mais tragique, mais sinistre, comme est un charnier qui semble attirer les morts :

Je roule avec dédain sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations,

Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant le nom des nations.
On me dit une mère et je suis ma tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sont pas vos adorations.

Elle dit enfin, pour marquer que l'homme n'est qu'un accident passager sur la terre éternelle et la vie même un moment presque imperceptible dans l'histoire indéfiniment prolongée de la planète, ce qui explique assez le mépris hautain qu'elle a pour les êtres vivants et même le *dégoût* qu'elle a d'eux; elle dit enfin :

Avant vous j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais aux vents mes cheveux tout entiers;
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance
J'irai seule et sereine en un chaste silence,
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

Voilà ce que le poète se figure que la nature lui dit; voilà la voix qu'il croit entendre sortant d'elle; et il frémit de crainte *et aussi de haine,* car on hait ce qui vous hait; et il jette à la nature cette imprécation :

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe...

[Non pas *triste,* direz-vous. — Si; dans un certain sens. *Triste* a ici le sens de *funeste et sinistre* comme en latin : *triste lupus stabulis.*]

Et dans mon cœur alors, *je la hais,* et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

Et alors il se dit qu'il ne l'aimera jamais et qu'il aimera *ce qui est son contraire,* ce qui n'est pas éternel, ce qui n'est pas impérissable, ce qui passe et non ce qui ne passe pas, ce qui est fugitif et non ce qui est immuable, ce qui meurt et non ce qui vit toujours.

Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
Ailleurs tous vos regards, *ailleurs* toutes vos larmes ;
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Et enfin se ramenant tout naturellement à celle qu'il aime, *laquelle est très périssable,* très transitoire et très éphémère, il va lui parler et la mettre comme en parallèle avec la nature, l'*opposer* à la nature, pour lui dire, et ce sera la conclusion de toute cette méditation, pour lui dire, *et* qu'il n'aimera qu'elle *et* qu'il aimera quelque peu la nature elle-même, mais contemplée avec elle.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois !

— Et qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Tandis que la nature, dédaigneuse et méprisante et froide et de glace et fière de son immortalité et évidemment indifférente à nos hommages et qui ne souffre pas, *ne peut pas être aimée.*

Vivez, froide nature et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts puisque c'est votre loi ;

Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi.

[*Qui dut* pour *qui aurait dû*. Le sens est : l'homme aurait dû être le roi de la nature ; c'était peut-être le dessein de Dieu avant *la chute* de nos premiers pères ; en tout cas il a cru être le roi de la nature ; il s'est aperçu qu'il n'était qu'un incident insignifiant de son histoire, qu'un passager d'un jour à bord de ce navire éternel.]

Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Cependant que l'amie vienne avec le poète vivre au sein de la nature pour la trouver belle, quoique insensible, et surtout pour y nourrir, mais dans un grand et beau décor, son rêve éternellement mélancolique.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand, devant notre porte,
Les grands pays muets devant nous s'étendront.

Et ainsi, « doux, attentifs, austères », exactement comme les deux amis de la *Tristesse d'Olympio,* quoique l'inspiration de ces deux pièces soit très différente, le poète et son amie goûteront l'amère volupté des soirs tombants, les pensées graves que jette aux âmes méditatives la chute *inutile* des jours.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyé aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane aux bords de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

La Maison du Berger est un poème philosophique et sentimental affreusement triste. C'est un poème de *pessimiste,* c'est-à-dire d'un homme qui ne voit dans l'univers que des raisons de souffrir et de se persuader qu'il n'y a qu'à souffrir. Mais remarquez le mot admirable : « J'aime la majesté des souffrances humaines. » Ce mot contient en germe les *conclusions dernières* où Vigny arrivera et où déjà il est presque arrivé. S'il y a tant de mal et de souffrances dans l'univers, soyons pleins de pitié et d'amour et de charité les uns envers les autres ; aimons-nous les uns les autres de tout notre cœur. Le *pessimisme* aboutit ainsi à la charité. C'est là qu'en est arrivé Alfred de Vigny et sans que, écrivant *la Maison du Berger,* il y fût encore, c'est de ce côté, qu'écrivant *la Maison du Berger,* il se dirigeait.



VICTOR HUGO

LE SEMEUR



VICTOR HUGO

LE SEMEUR

Victor Hugo est un des plus grands poètes épiques, lyriques et dramatiques du XIXe siècle, de la France et de l'humanité. Pour le montrer aussi grand dans un petit cadre où il s'enferme à dessein — et contre ses habitudes — que dans les plus spacieux développements oratoires, lisons ensemble ce court poème qui est un grand poème.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire.
La dernière heure du travail.

Dans les plaines de nuit baignées
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours;
On sent à quel point il doit croire
A la chute utile des jours;

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, jette la graine au loin,

Rouvre sa main et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Ce poème est admirablement *composé.* D'abord le poète met sous nos yeux l'*ensemble* des choses qu'il regarde. C'est l'heure du crépuscule ; un reste de jour ; presque la nuit.

Puis c'est un *détail* du tableau et le *tableau* qui précède ne va plus être que le *cadre* ; un homme sème, presque dans l'ombre, dans les plaines où la nuit se fait plus épaisse de moment en moment.

Puis cette figure, à être regardée attentivement, *se précise.* Elle s'enlève sur les sillons.

Puis elle prend *un sens moral.* Cet homme qui profite des dernières gouttes de lumière est un avare de temps, comme il est avare de toutes choses, de quoi on ne songe pas à le blâmer ; car il est pauvre.

Après l'avoir *vu,* le poète le *suit* d'un bout à l'autre de son sillon et suit son mouvement éternellement recommencé.

Et maintenant le poète médite, réfléchit, et, parce qu'il réfléchit, quelque chose intervient qui n'est pas dans la réalité, qui est dans l'imagination du spectateur. Jusqu'ici le poète *a vu*, maintenant il *croit voir.* Ce qu'il croit voir c'est le semeur semant les étoiles dans le ciel comme les grains de blé sur la terre. L'imagination a *complété* le tableau et l'a brusquement *élargi* jusqu'à l'infini.

Et à présent que nous avons vu comment le tableau est composé, entrons dans le détail et voyons, trait par trait, comment il est peint.

C'est le moment crépusculaire.

Le mot *moment* peut paraître impropre ; le crépuscule dure plus d'un moment. La critique peut être juste ; cependant, remarquez que c'est des dernières minutes du crépuscule que le poète va parler, de ces dernières minutes que le semeur va disputer à la nuit ; et tout de suite le mot *moment* vous paraîtra juste ; et je crois qu'il l'est.

Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

D'autres ont peint, et plus richement que Victor Hugo, cette heure indécise. La Fontaine a dit :

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour.

Mais Victor Hugo, plus classique ici qu'un classique, ne met uniquement que ce qu'il faut, parce qu'il a hâte d'arriver à son sujet, qui est le semeur, et que, comme je l'ai dit, ce qu'il fait en ce moment ce n'est que le cadre.

Remarquez *la dernière heure du travail.* Par ce mot l'auteur dirige notre esprit vers le sujet. Ce n'est pas la mélancolie des soirs tombants qu'il va exprimer aujourd'hui. C'est une scène de labeur. Donc dernière heure, non pas du jour expirant, mais dernière heure du *travail.*

Dans les plaines de nuit baignées

Les lointaines collines, les plus lointaines montagnes sont encore éclairées ; mais les plaines sont déjà dans l'obscurité. La nuit les baigne et c'est-à-dire, non pas les ensevelit ni les écrase ; et ce n'est pas le « *Ponto nox incubat atra* — la nuit se couche sur la mer et la couve » de Virgile ; la nuit baigne les plaines, c'est-à-dire qu'on les voit encore indistinctes et comme un corps plongé dans l'eau.

Je contemple, ému, les haillons

L'homme aperçu est en haillons, il est pauvre ; cela est très important pour *préparer* ce qui suit ; car il faut que le semeur soit très pauvre ; s'il ne l'était pas, son travail presque nocturne serait de l'avarice sordide ; s'il est très pauvre, ce n'est que du courage et presque de l'héroïsme, qui dispute son pain à l'avarice de la nature et qui voudrait qu'il fît jour tout le temps pour travailler tout le temps.

D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Il est vieux, ce qui le rend encore plus touchant et qui justifie le mot *ému*.

A poignées n'est pas ostentatoire, n'indique pas la prodigalité. S'il indiquait la prodigalité il serait impropre, car le semeur est tout le contraire d'un prodigue. Mais le semeur est vieux, savant dans son métier, expert, et il prend le grain à poignées pleines, dans son sac, pour ne pas faire deux mouvements quand il n'en faut qu'un, pour faire l'éco-

nomie d'un mouvement, pour ne pas perdre de temps ; sûr, du reste, parce qu'il sait semer, de jeter le grain avec assez d'adresse pour qu'il soit convenablement dispersé et disséminé. L'art de semer est là. Il n'est inconnu ni du paysan ni de Victor Hugo.

La *moisson future* veut dire *le grain*. La moisson future est une périphrase. La périphrase consiste à dire en plusieurs mots ce qu'on pourrait dire en un seul. La périphrase est donc un art très méprisable. Il faut s'entendre : quand la périphrase ne dit rien de plus que ce que le mot propre dirait, elle est méprisable ; mais quand elle ajoute une idée à ce que le mot propre dirait, elle est justifiée. C'est ainsi que Musset quand il écrit

Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain

dit un peu plus que s'il écrivait : *le blé*. De même ici ce qu'il y a dans ce mot « la moisson future », c'est ceci : le paysan, dans le grain qu'il jette, par ce soir brumeux d'octobre, *voit*, comme si déjà elle était là, la moisson jaune, les épis lourds, chargés de vie pour les hommes, les vieillards, les petits enfants, joie du pays, sous le grand soleil de juillet; et c'est cela qu'il tient dans sa main et qu'il lance vers la bonne terre. *Moisson future* est une périphrase excellente, qu'on peut même trouver admirable.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.

A le regarder de plus en plus, le poète le voit

plus distinctement et le voit en artiste. Noir sur noir, le noir de l'homme moins épais, moins lourd, moins sourd que celui des sillons baignés de nuit et qui, étant *profonds*, sont de place en place plus sombres encore. Remarquez, de plus, qu'il nous faut que la silhouette de l'homme, au moins en sa partie supérieure, se détache sur le ciel vaguement éclairé, pour que le dernier vers de la pièce se comprenne bien et ait toute sa valeur et toute sa cou leur.

Domine est donc très bon, parce qu'il est nécessaire pour le dernier effet et parce qu'il le prépare.

> On sent à quel point il doit croire
> A la chute utile des jours.

On sent — ceci est l'impression d'ensemble, l'impression globale, je l'ai déjà indiquée — que le semeur sait qu'il faut utiliser la chute des jours et qu'elle est encore utilisable.

Mais que veut dire précisément « la chute utile *des* jours » ? Puisqu'il y a « *des* jours », cela ne voudrait-il pas dire : ce qu'il y a d'utile dans le fait que *les* jours tombent les uns après les autres et amènent ainsi les saisons successives, hiver, printemps, été, pendant lesquelles le grain se recueille, germe, point, croît, fructifie ?

Ou cela voudrait-il dire simplement la chute utile *du* jour, la chute du jour quel qu'il soit, laquelle chute est encore utile, comme tout ce qui est dans le système des lois de la nature, utile parce qu'on y travaille encore, utile parce qu'aussi elle force à s'arrêter, à se reposer pour gagner des forces

en vue du travail de demain, répartissant ainsi le travail pour qu'il soit sain et fécond ?

Les deux interprétations me paraissent justes, très acceptables. Et, sans doute quand il y a deux explications d'un texte, c'est que le texte n'est pas suffisamment clair et l'embarras même du critique est une critique. Reste que l'*impression* au moins de ces deux vers est très belle. De quelque façon qu'on les prenne, l'homme qui est là respecte la chute du jour et la croit bonne et la croit utile comme tout ce à quoi son travail est associé et tout ce qui règle son travail.

> Il marche dans la plaine immense,

Vous ne songez pas à trouver *immense* un adjectif quelconque, une épithète banale. Plus la nuit se fait, plus les objets deviennent indistincts ; plus, aussi, la plaine paraît indéfinie, sans bornes. Elle était peut-être très ordinaire il y a une heure. Maintenant elle paraît immense.

> Va, vient, jette la graine au loin,
> Rouvre sa main et recommence.

On peut s'étonner de *rouvre sa main.* Il jette la graine *et puis* il rouvre sa main. Mais n'est-ce pas en jetant du grain qu'il ouvre sa main et par conséquent n'est-ce point après avoir jeté sa graine qu'il ne peut pas la rouvrir ? Elle est tout ouverte ! — Je ne crois pas que ce soit Hugo qui se trompe et je crois au contraire que c'est lui qui sait comme on sème. On n'ouvre point sa main pour semer, on l'entr'ouvre progressivement, de manière que le grain

glisse entre les doigts et, de la sorte, s'éparpille et ne fasse pas balle. Et, une fois la main vide de grains, on l'ouvre toute grande pour puiser au sac à pleine poignée. Et c'est bien alors qu'on la *rouvre* pour *recommencer*. Hugo, ici, si je ne me trompe, s'est montré aussi exact observateur des choses rustiques que La Fontaine qui est passé maître et qui est le maître de tous, avec Virgile, en cette affaire.

Et je médite, obscur témoin.

Obscur répond à plusieurs idées. C'est une épithète matérielle et une épithète morale. C'est une épithète matérielle qui veut dire que le poète étant dans l'obscurité, non vu du semeur, non seulement ne le trouble pas dans son travail (car, même aperçu, il ne le troublerait pas et le semeur n'est pas distrait pour si peu), mais le laisse bien dans sa solitude vénérable et comme sacrée. Il convient que le semeur se sente lui-même seul dans la plaine et que le lecteur le voie seul dans la plaine, en faisant abstraction du spectateur qui est là, abstraction qu'il peut faire, puisque le spectateur est *obscur*, caché dans l'ombre, complète à cet endroit, que jette sur lui le portail sous lequel il est assis.

Et *obscur* est aussi une épithète morale. Le poète est obscur, c'est-à-dire très petit, très négligeable, comme les gens obscurs auprès d'un homme illustre, parce que lui, rêveur inutile, passant oisif, n'est rien dans ce tableau et que le rude et vieux travailleur rustique est le héros même de ce poème des champs, de cette *Iliade* bucolique. Il y a un retour sur soi-même dans ce *obscur*. « Que suis-je, moi, auprès

de lui ? Celui qui peint, celui qui chante, celui qui pense. Lui il est celui qui agit, celui qui fait, celui qui produit, celui qui aide la nature dans son éternel travail bienfaisant. C'est moi qui suis l'obscur. » Il y a dans l'*Anna Karénine* de Tolstoï un *barine* (seigneur) mêlé aux *moujiks* (paysans) qui fauchent, qui a tout à fait toutes les idées contenues, selon moi, dans le mot *obscur*.

Pendant que, déployant ses voiles,

Pourquoi *déployer ?* Ne serait-ce pas plutôt *accumuler,* entasser les uns sur les autres ? — On pourrait faire l'image ainsi ; elle serait, à mon avis, tout aussi juste. Mais entrons dans la façon qu'a le poète de comprendre son image. Il s'agit de voiles que l'ombre a en elle et qu'elle jette les unes après les autres sur la terre. C'est bien cela, n'est-ce-pas ? Or l'ombre est comparée à un personnage, à une déesse qui a des voiles en elle, dans un coffre qu'elle porte avec elle, si vous voulez, et qui les tire successivement pour les jeter sur la terre. Or ils doivent être empilés dans son coffre et avant de les jeter sur la terre il faut qu'elle les déploie et elle les déploie en effet. L'image est ici très comparable à celle de Musset sur le printemps :

Tandis que, soulevant les voiles de l'Aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

L'aurore au printemps est humide, nuageuse, encore enveloppée des brumes, restes de l'hiver qui s'éloigne ; le printemps inquiet, comme un débutant, et tant il a à craindre des retours offensifs de

la cruelle saison, soulève, entr'ouvre timidement ces voiles. De même, dans *le Semeur*, la nuit déploie lentement, successivement, un à un, ses voiles pour les jeter progressivement aussi, sur la terre.

L'ombre où se mêle une rumeur

Il peut y avoir une rumeur, de beuglements de troupeaux rentrant à l'étable par exemple ; mais plutôt il n'y en a point et c'est d'ordinaire un grand silence, un silence immense qui plane et s'appesantit sur les campagnes au moment où la nuit se fait, si grand, si enveloppant, si ensevelissant, qu'il met dans l'âme une sorte d'angoisse. Je ne comprends donc pas beaucoup cette rumeur ou plutôt je n'en ai que faire. J'aimerais mieux « l'ombre où se mêle une lueur » qui serait la traduction exacte du *sublustri noctis in umbra* (l'ombre mêlée d'une clarté) de Virgile et qui serait tout à fait exact ; car, pour que le poète voie ce qu'il va voir, il faut encore un reste de lumière éparse. Je ne serais point étonné, encore qu'il aille sans le dire que je ne le sais point, que le poète a eu l'idée de « où se mêle une lueur » qui se présentait si naturellement, si nécessairement à son esprit et qu'à *lueur* il a préféré *rumeur* parce que la rime était plus belle et plus riche. Sans être, et tant s'en faut, esclave superstitieux de la rime riche, Victor Hugo en était amoureux et lui a, quelquefois, un peu sacrifié.

L'ombre où se mêle une rumeur
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Entraîné par son imagination, du reste par la grandeur du spectacle, voyant d'ailleurs la main du semeur se détacher parfois dans le ciel et paraître se mêler aux astres qui commencent à poindre, le poète ne sait plus, ne veut plus savoir si ces étoiles qui naissent l'une après l'autre, ce n'est pas le vieillard noir qui les sème, au lieu de semer le blé, ou s'il ne sème pas à la fois les grains de blé et les astres ; car ce vieillard, qui est le nourricier de l'humanité, est devenu pour lui un Dieu bienfaisant et magnifique qui peut peupler le ciel aussi bien que la terre.

Ceci est le procédé *d'élargissement* brusque que vous surprendrez à la fin du *Crucifix* de Lamartine, à la fin du *Booz endormi* de Hugo (scène de moisson, Ruth à moitié endormie voit le croissant de la lune parmi les astres et se demande quel divin moissonneur a jeté cette faucille d'or dans le champ des étoiles). Il est fréquent chez tous les grands poètes et il est le mouvement naturel de leur esprit.

Une seule chose, pour arriver à ce magnifique effet final, est *stylisée*, comme disent les artistes, c'est-à-dire n'est pas tout à fait exacte et est légèrement déformée pour être plus agréable ou plus noble. Le geste du semeur véritable ne va pas au-dessus de sa tête, comme il faudrait qu'il y allât pour que le poète pût voir la main de son semeur se détacher sur le ciel ; le geste du semeur véritable ne dépasse pas la hauteur de son coude et pour être pratique il ne faut pas qu'il le dépasse. Il est probable, encore qu'il soit à propos de la signaler, qu'on pardonnera à Hugo, en faveur de ce qu'il en tire, cette inexactitude d'une coudée.

Auguste est absolument le mot propre. Il veut dire à la fois *vénérable* et *sacré,* comme étaient ou prétendaient être les empereurs (déjà dieux, comme on sait) de la Rome antique. C'est dans ce sens que Victor Hugo l'emploie toujours. Parlant du sein naissant, ou plutôt qui n'est pas né encore, et indiqué seulement, d'une petite fille, il dira :

Bouton de rose, germe auguste des mamelles,

ce qui marque le caractère sacré de ce qui doit être un jour la source de vie de l'humanité future. Auguste aussi est le geste du semeur, ce père nourricier, humble et sacré, du genre humain.

Telle est cette pièce merveilleuse, ces vingt vers inépuisables, une des plus vastes inspirations de notre grand poète.

On me dira peut-être : l'écraser sous un commentaire de dix pages, n'est-ce pas détruire l'impression qu'il produit sur nous à simplement le lire ? — Oui, peut-être ; mais peut-être aussi à lire comme nous venons de faire, nous avons compris.



ALFRED DE MUSSET

UNE PAGE DE MÉMOIRES EN VERS



ALFRED DE MUSSET

UNE PAGE DE MÉMOIRES EN VERS

Alfred de Musset a chanté l'amour et ses plaisirs et surtout ses tortures, parce qu'il a été toute sa vie en proie à cette passion. Cela revient à dire qu'à très peu près il n'a jamais parlé que de lui. Mais il en a parlé en exaltant ses sensations et ses sentiments jusqu'à l'égarement, et quelquefois jusqu'au délire. Voici une page de lui, très belle du reste, où il se raconte encore, mais sans frénésie, avec une mélancolie douce et cette lassitude gracieuse dans sa nonchalance que les Italiens appellent la *morbidezza*.

Son frère revient d'Italie où il a été lui-même autrefois et où il a éprouvé une très cruelle déception d'amour. Cela réveille ses souvenirs. La pièce qui suit est faite, pour tout ce qui regarde l'Italie méridionale où Alfred n'a jamais été, des conversations qu'il vient d'avoir avec son frère; pour tout le reste, de ses souvenirs à lui et des sentiments qu'ils ont laissés dans son cœur:

Ainsi, mon cher, tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens
    Comme d'un rêve.

De ces beaux lieux où l'oranger
Naquit pour nous dédommager
Du péché d'Eve.

Tu as vu Florence, Gênes, Civita-Vecchia où Stendhal « remplissait si dévotement sa sinécure » ; Rome, ville des Césars, qui n'est plus que la ville des petits abbés ; Naples, « oreiller des lazzaroni, où sont nés le macaroni et la musique », ville charmante, du reste, et ensorceleuse...

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,
N'est-ce pas qu'il nous laisse au cœur
Un charme étrange,
Ce peuple ami de la gaieté
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange ?

La Sicile aussi a son charme, qui est plus oriental qu'européen, et qui, par conséquent, donne à un voyage en Italie le caractère d'un voyage très lointain, chez des peuples qui n'ont presque plus rien de commun avec les nôtres.

Catane et Palerme t'ont plu ;
Je n'en dis rien ; nous t'avons lu ;
Mais on t'accuse
D'avoir parlé bien tendrement,
Moins en voyageur qu'en amant,
De Syracuse.

Et pour taquiner un peu son frère, et pour lui rappeler sans doute ses confidences, il parle, par ouï-dire, mais dans sa manière coquette et cavalière qui rappelle le XVIII[e] siècle, des femmes de ce pays-là :

Ils sont beaux quand il fait beau temps
Ces yeux presque mahométans
De la Sicile;
Leur regard tranquille est ardent
Et bien dire en leur répondant
N'est pas facile.

C'est-à-dire, sans doute, en leur répondant du regard.

C'est ainsi qu'ailleurs, dans son *Idylle*, Alfred de Musset a écrit: « Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser. »

Ils sont doux surtout quand le soir
Passe dans son domino noir
La toppatelle[1].
On peut l'aborder sans danger,
Et dire: « Je suis étranger,
Vous êtes belle. »

Mais remontons et traversons les Abruzzes. C'est un pays très barbare, très sauvage, très ignorant.

Quoi qu'il en soit, il est certain
Que l'on ne parle pas latin
Dans les Abruzzes;
Et que jamais un postillon
N'y sera l'enfant d'Apollon
Ni des neuf Muses.

Voici la Campanie, riche, au contraire, fertile et grasse. Il y a là de grands souvenirs historiques. C'est ici que Marius proscrit s'est réfugié dans les marais de Minturnes et qu'Annibal (d'après une

1. La grisette de Catane, vêtue d'une sorte de mante en soie noire, nommée la *toppa*.

légende que Musset accepte trop facilement) s'est amolli dans les « délices » de Capoue.

Il est bizarre assurément...

(Pourquoi? Simple fantaisie de causeur, non pas très heureuse.)

Il est bizarre assurément
Que Minturnes soit justement
Près de Capoue :
Là tombèrent deux demi-dieux
Tout barbouillés, l'un de vin vieux,
L'autre de boue.

Voici les marais pontins, très déserts, où vagabondent des troupeaux de buffles en liberté, à demi sauvages, où circulent et guettent, d'après la légende, tant de brigands craints de tous les voyageurs.

Des brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine?
Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine?

Remarquez la netteté de l'esquisse; notez, de plus, que les buffles ne sont pas non plus hors de propos et hors du sujet dont on traite: le bruit et l'agitation des roseaux froissés par un buffle à moitié endormi sont pris par les voyageurs comme provenant d'un brigand qui était à l'affût, qui se lève et va s'élancer sur eux.

Hélas! Hélas! Tu n'as rien vu.
Oh! — comme on dit — temps dépourvu
De poésie!

Ces grands chemins sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie.

Remontons encore en suivant le voyageur qui, sans doute, a fait son voyage en suivant d'abord toute la côte occidentale, et en visitant la Sicile, puis en regagnant Rome, puis en inclinant vers l'Est pour se diriger sur Venise. De quelque façon, du reste, que Paul de Musset ait établi son itinéraire, Alfred veut terminer par Venise, parce que c'est la ville qui tient le plus de place dans ses souvenirs.

Si tu t'es un peu détourné
Tu t'es, à coup sûr, promené
Près de Ravenne,
Dans ce triste et charmant séjour
Où Byron noya dans l'amour
Toute sa haine.

Le grand poète anglais Byron, qui avait une grande haine pour sa patrie, laquelle s'était conduite injustement envers lui, parcourait l'Europe. Il séjourna très longtemps dans la triste Ravenne qu'il aimait et où il aimait. Il ne la quitta qu'en 1823 pour aller prendre part à la guerre des Grecs contre les Turcs. Il devait mourir très peu de temps après, de fièvre, à Missolonghi. Musset avait beaucoup aimé Byron, l'avait beaucoup imité et s'en souvenait souvent. Rappelez-vous le début de la lettre de Lamartine : « Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne... »

C'est un pauvre petit cocher
Qui m'a mené sans accrocher
Jusqu'à Ferrare.

Je désire qu'il t'ait conduit.
Il n'eut pas peur, bien qu'il fît nuit.
    Le cas est rare.

Ferrare semble avoir laissé bien peu de souvenirs dans l'esprit de Musset puisqu'il ne s'en rappelle que le chemin qui y conduit et le cocher qui l'y a mené. Il se garde bien, du reste, de faire de sa causerie un guide en Italie. Les réminiscences toutes *personnelles* que ses conversations avec son frère ont réveillées en lui, avec une réflexion brève et amusante ou touchante ou pittoresque, c'est tout ce qu'il veut qui entre élégamment dans ses vers.

Padoue est un fort bel endroit
Où de très grands docteurs en droit
    Ont fait merveille;
Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
    Sous une treille.

Padoue est bâtie sur le Bacchiglione et sur un canal qui débouche dans la Brenta. Son université était célèbre du temps de la Renaissance, particulièrement par sa faculté de droit. La polenta est une sorte de purée de maïs et c'est le mets national du pays.

Sans doute tu l'as vue aussi...

Ici commencent les souvenirs précis et les souvenirs multiples et les souvenirs douloureux d'Alfred de Musset...

Sans doute, tu l'as vue aussi
Vivante encore, Dieu merci,
    Malgré nos armes,

La pauvre vieille du Lido,
Nageant dans une goutte d'eau
Pleine de larmes.

Venise est bâtie, comme on sait, sur un groupe de petites îles séparées par des canaux, la plupart très étroits. Entre elle et la terre ferme, à l'embouchure de la Brenta, sept îles très rapprochées les unes des autres s'appellent *Lidi* (les bords) ou *Lido* (le bord) quand on les considère comme ne formant qu'un pays. « Malgré nos armes » veut dire sans doute que les guerres des Français en Italie pendant la Révolution et le traité de Campo-Formio, en 1797, mirent fin à l'existence politique de Venise, mais qu'elle vit encore de sa vie propre.

Toits superbes ! Froids monuments !
Linceul d'or sur des ossements
Ci-gît Venise.
Là, mon pauvre cœur est resté.
S'il doit m'en être rapporté
Dieu le conduise !

Venise est moins funèbre que cela et précisément Musset vient de le dire, s'embarrassant peu, en tant que poète, des contradictions ; mais il songe qu'il y a laissé son cœur, en d'autres termes que son cœur y est mort, et tout de suite, il la voit, naturellement, comme un tombeau. C'est ainsi que, quand il était à Venise, il a fait la chanson très gaie :

A Saint-Blaise, à la Zuecca
Vous étiez, vous étiez bien aise...

et que dans sa *Nuit de Décembre* il écrit :

A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique.

Les objets sont ce que les fait la couleur de notre âme. Revenons à la pièce qui nous occupe depuis le commencement de ce chapitre.

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre ?
Ou dans ce grand palais Nani,
Dont tant de soleils ont jauni
La noble pierre ?

Musset avait en effet habité le palais Nani et y avait été très malade, de corps et d'âme, en 1833. Il a raconté tout cela, avec des arrangements romanesques, dans *la Confession d'un Enfant du siècle*; son frère l'a raconté dans *Lui et Elle,* et George Sand dans *Elle et Lui.* Ces trois relations sont aussi éloignées de l'exactitude les unes que les autres; c'est encore celle d'Alfred de Musset qui est la plus rapprochée de l'authenticité.

L'as-tu vu sur les fleurs des prés,
Ou sur les raisins empourprés
D'une tonnelle ?
Ou dans quelque frêle bateau,
Glissant à l'ombre et fendant l'eau
A tire d'aile.

La première partie de cette strophe paraîtra bien étrange à ceux qui ont vu la Venise actuelle. Elle est très exacte se rapportant à la Venise de 1833. Il y avait à cette époque à la pointe de la Giudecca, fau-

bourg de Venise, une prairie avec une petite église consacrée à San Biagio (Saint-Blaise) et c'est là que Musset allait, comme il le dit dans la chanson citée plus haut, cueillir la verveine.

L'as-tu trouvé tout en lambeaux
Sur la rive où sont les tombeaux ?
Il y doit être.

Les cimetières de Venise sont précisément au Lido.

Je ne sais qui l'y cherchera,
Mais je crois bien qu'on ne pourra
L'y reconnaître.

Sans que cela soit absolument vrai (comme aussi bien ces choses du cœur ne sont jamais aussi tranchées que cela), Musset a toujours vu sa vie séparée en deux parts : avant Venise ; après le drame d'amour dont il a souffert à Venise. Donc le cœur qu'il a laissé à Venise serait méconnaissable à ceux qui ne connaissent que celui qu'il a quand il écrit ceci (1844). Qu'était-il donc, ce cœur de 1833?

Il était gai, jeune et hardi
Et se jetait en étourdi
A l'aventure ;
Librement il respirait l'air
Et parfois il se montrait fier
D'une blessure.

Ceci est tout un portrait et presque complet de Musset jeune par Musset lui-même. Jeune et incapable, du reste, de vieillir jamais, et presque de jamais mûrir ; gai d'une gaieté pétulante, imperti-

nente, fantasque et tournant facilement au burlesque; hardi, par courage héréditaire d'abord, car il était de famille militaire, et par insouciance absolue de l'avenir; Musset était un étourdi et il a fait dire à un personnage d'une de ses pièces: « Etourdi... moi qui le suis comme le premier coup de matines, » et il était un aventureux, un chasseur de sensations rares et dangereuses, toujours prêt à répondre à l'appel du fantasque maître qui s'appelle l'Inconnu. Il respirait l'air largement, en riant ou en souriant, selon les heures, à tout le ciel et à toute la vie. Et parfois il se montrait fier d'une blessure; en bon romantique, en bon disciple qu'il était de Chateaubriand et surtout de Byron, il aimait à croire que les grands blessés de la vie sont des privilégiés, qu'ils se distinguent ainsi ou sont distingués ainsi par une sorte de providence du troupeau des humains qui vivent terre à terre. Et c'est ce qui lui faisait dire :

Quel que soit le succès que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur,
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Et cette fierté de la douleur, c'est d'elle qu'il veut parler et non d'une fierté d'homme à la mode ou de gentilhomme, quand il dit, fatigué par la vie :

J'ai perdu jusqu'à *la fierté*
Qui faisait croire à mon génie.

Or, ce cœur, en 1833, que lui est-il advenu! Ce qui devait lui advenir étant ce qu'il était.

Il fut crédule étant loyal,
Se défendant de croire au mal
Comme d'un crime ;
Puis tout à coup il s'est fondu,
Ainsi qu'un glacier suspendu
Sur un abîme.

Il est naturel que Musset se donne, dans le drame d'amour de Venise, tout le beau rôle. Il est incontestable qu'il y a eu beaucoup de torts de son côté ; mais qu'il ait eu de la loyauté et surtout de la crédulité, c'est ce qu'il est impossible de lui contester ; et qu'il y ait eu ensuite un écroulement de tout son être comme dans un abîme intérieur, c'est aussi tout ce que prouvent ses œuvres d'après 1833 et ce que confirment toutes les correspondances qui ont été publiées dans des temps rapprochés de nous.

Mais de quoi vais-je ici parler ?...

Ici se dessine bien la ligne générale de la pièce. Elle a commencé comme la causerie d'un homme avec un ami qui vient de visiter le même pays que celui-là a parcouru jadis : « As-tu vu ceci ? As-tu vu cela ? C'est-il encore comme cela ? » Elle a continué par une élégie douloureuse quand s'est rencontré dans cet échange de souvenirs le nom de la ville où l'auteur a souffert. Ce souvenir chassé, le ton de la causerie reparaît, mais désormais plus attendri, n'ayant plus la pétulance d'interrogations brèves, gaies et à bâtons rompus du commencement, à voix plus basse et plus intime et plus caressante, l'auteur venant de sentir qu'il a besoin non seule-

lement d'un compagnon, non seulement d'un ami, mais d'un consolateur.

Mais de quoi vais-je ici parler?
Que ferai-je à me désoler,
    Quand toi, cher frère,
Ces lieux où j'ai failli mourir,
Tu t'en viens de les parcourir
    Pour te distraire?

Tu rentres tranquille et content,
Tu tailles ta plume en chantant
    Une romance.
Tu rapportes dans notre nid
Cet espoir qui toujours finit
    Et recommence.

Vrai ou arrangé et il n'importe, Musset apporte ici le portrait de son frère et cela donne une singulière vie à toute la pièce et cela était presque nécessaire puisqu'il y a, à vrai dire, deux interlocuteurs, puisque Musset a fait le portrait de l'un des deux, à savoir de lui, et que s'il ne faisait pas celui de l'autre, il y aurait comme une lacune. Et il faut que ce portrait soit suffisamment en opposition avec le premier pour faire contraste et réplique.

Le retour fait aimer l'adieu...

Vers charmant que l'on peut rapprocher du vers immortel d'Edmond Haraucourt :

Partir, c'est mourir un peu.

Si partir c'est mourir un peu, revenir c'est un peu renaître.

Le retour fait aimer l'adieu ;
Nous nous asseyons près du feu
    Et tu nous contes
Tout ce que ton esprit a vu,
Plaisirs, dangers et l'imprévu
    Et les mécomptes.

Et tout cela sans te fâcher,
Sans te plaindre, sans y toucher
    Que pour en rire ;
Tu sais rendre grâce au bonheur,
Et tu te railles du malheur
    Sans en médire.

Cette philosophie d'Horace, que Musset prête à son frère, cette philosophie qu'Horace a exprimée dans un joli vers : « *Et mihi res non me rebus subjungere conor* — je tâche de me mettre au-dessus des choses, non elles au-dessus de moi, » on voit bien que c'est celle-là que Musset eût voulu pratiquer, de quoi, du reste, par son tempérament, il était absolument incapable ; et c'est celle qu'il faut souhaiter à tout le monde.

Cependant, Musset ne souhaite point renouveler les joies du retour et aime mieux, tout compte fait, que le pigeon voyageur reste au logis.

Ami, ne t'en va plus si loin,
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,
    Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin
Mais je marche mieux quand ta main
    Serre la mienne.

Et il n'y avait rien qui pût mieux terminer cette charmante pièce, qui est comme une *suite* des *Deux Pigeons* de La Fontaine.



BALZAC

PORTRAITS PHYSIQUES



BALZAC

PORTRAITS PHYSIQUES

Honoré de Balzac est un romancier du XIXe siècle qui vaut surtout par ses descriptions et par la vigueur des *types* d'hommes et de femmes qu'il a tracés. Voici quelques *portraits physiques* d'hommes et de femmes de petite bourgeoisie qu'il a dessinés avec un art minutieux à la fois et puissant :

Mme Vauquer, hôtesse d'une pension bourgeoise. — Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de cheveux mal mis ; elle marche en traînassant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont Mme Vauquer respire l'air, chaudement fétide, sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur ; enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. L'embonpoint blafard de cette pe-

tite femme est le produit de cette vie comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital.

En cette demi-page, Balzac explique toute une partie, et très importante, de son art. Il a toujours voulu marquer fortement les rapports qui existent entre l'être humain et son habitat, le lieu qu'on habite exerçant son influence sur celui qui y demeure, le pétrissant pour ainsi dire et y laissant sa marque; de son côté l'être humain modifiant et aménageant ses entours à sa ressemblance et de tout cela résultant une harmonie, une concordance qui, le temps aidant, devient parfaite. Et c'est pour cela que Balzac a toujours peint les êtres humains dans leur cadre, ce que font tous les écrivains, du reste, mais ce qu'il a fait avec plus de précision et plus d'exactitude pittoresque que personne :

La vieille demoiselle Michonneau — gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal qui aurait effarouché l'ange de la pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il couvrait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? Elle devait avoir été jolie et bien faite. Était-ce le vice, le chagrin ou la cupidité ? Avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette ou seulement courtisane ? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale, criant dans son buisson aux approches de l'hiver.

Ce qui fait l'*unité* de ce portrait, ce qui le rassemble tout entier autour d'une impression, d'une sensation unique, c'est l'idée de froid. Mlle Michon-

neau est une de ces personnes qui donnent froid ; elle est glaçante. Elle a froid elle-même sous ses vêtements « maigres » comme elle ; elle est pareille à un squelette, elle a été rongée comme par un acide ; son regard blanc est comme le reflet d'une eau froide ou d'un mica de givre ; sa voix est froide, clairette et aiguë comme celle d'une cigale ; mais, comme la cigale rappelle l'été, l'auteur s'empresse d'ajouter : « aux approches de l'hiver » ; Mlle Michonneau laisse derrière elle, dans l'air qu'elle a traversé, un sillage d'ondes glaciales. Mlle Michonneau est maigre, décharnée, aigre et froide comme l'hiver. Mlle Michonneau c'est la bise. — L'impression unique résultant de vingt détails concordants est singulière.

M. Poiret — était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une allée du Jardin des plantes, la tête couverte d'une casquette flasque, tenant à peine sa canne d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide et des jambes en bas bleus qui flagellaient comme celles d'un homme ivre, montrait son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate noire autour de son cou de dindon ; bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japet qui papillonnent sur le boulevard des Italiens. Quel travail avait pu le ratatiner ainsi ? Ce qu'il avait été ? Mais sans doute employé dans un bureau...

Ceci, c'est le portrait d'un homme qui n'a ja-

mais été qu'un rouage. Le premier mot l'indique : « C'était une espèce de mécanique. » Tous les autres se rapportent et nous ramènent à cette idée. Physiquement il n'est qu'une ombre ; il ne tient pas de place ; il glisse entre deux couches d'air très rapprochées et qui ne sont pas sensiblement dérangées par son passage. Il existe aussi peu qu'il est possible d'exister, n'ayant jamais été qu'un feuillet à très peu près inutile et aplati entre deux autres feuillets du livre social. Sa mise n'est pas complètement négligée, mais elle est surannée et elle est piteuse ; surannée parce que jamais un changement de position sociale n'a obligé celui qui la porte à la changer ; piteuse, parce que la pauvreté du personnage l'oblige à ne pas la renouveler et que sa misère physiologique apparaît au travers d'elle et l'accuse. Epave sociale restée propre et non sans dignité (il a un jabot), mais pitoyable et surtout ridicule, tel est M. Poiret.

Mlle Victorine Taillefer. — Quoique Mlle Victorine Taillefer eût une blancheur maladive semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre [mal écrit : ce n'est pas la physionomie qui est roussâtre, c'est le visage], ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvent aux statues du moyen âge. Ses yeux gris,

mélangés de noir, exprimaient une douceur, une résignation chrétienne. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. [L'auteur veut dire sans doute que, entourée comme elle l'était et par comparaison avec son entourage, elle paraissait jolie.] Heureuse, elle eût été ravissante ; le bonheur est la poésie des femmes... Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâli ; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà creusées ; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu rivaliser avec les plus belles jeunes filles...

Le mot révélateur, pour l'explication de ce texte, c'est la comparaison de Victorine avec un arbuste fraîchement transplanté dans un terrain contraire et dont les feuilles ont jauni. Victorine a une mauvaise santé accidentelle. Rousse aux yeux presque noirs, elle a un fonds de santé robuste ; elle est jolie ; elle est bien faite. Mais la pauvreté l'a transportée dans un habitat malsain. Elle se flétrit : mince, elle est trop mince ; jolie, elle n'a pas de physionomie ; gracieuse, elle n'a pas de sourire ; elle est belle pour ainsi dire en dedans. Il lui manque l'épanouissement que seul peut favoriser le bonheur ou l'illusion qu'on est heureuse. C'est une fleur à laquelle la terre refuse la sève. Elle est jeune et cela soutient et défend. Avec les années elle deviendra une mademoiselle Michonneau et l'abat-jour aux fils d'archal attend ses yeux gris mêlés de noir qui auront beaucoup pleuré. C'était un arbrisseau fraîchement transplanté dans un terrain contraire ; tout est là, toute la description de la jeune fille se ramène à

cette explication, charmante du reste, en sa grâce mélancolique.

M. Vautrin. — Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : « Voilà un fameux gaillard. » Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières simples et liantes. Sa voix de basse taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait pas. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « Ça me connaît. » Il connaissait tout, d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à Mme Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de craintes par certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer [et tel qu'il n'aurait pas reculé] devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments... Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son appa-

rente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une bannière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère.

Vautrin est un bandit et c'est un homme de puissant cerveau. Mais il importe pour la conduite de son roman que l'auteur ne dise pas tout de suite qu'il est un bandit. A cause de cela il le présente seulement, d'abord, comme un homme *inquiétant*. Il est fort, physiquement robuste, fait pour l'endurance. Il est « bon garçon », serviable, gai, largement joyeux, réconfortant. On ne peut pas s'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui. On lui est reconnaissant de sa bonne santé ; c'est très humain. Mais il est secret ; on ne sait rien de lui ni de ce qu'il fait, et des personnages plus éveillés que les hôtes de la pension Vauquer en concevraient quelque ombrage ; inconsciemment du reste, ils sont un peu terrorisés, sinon de sentir qu'ils ne savent rien de lui, du moins de sentir qu'il sait tout ou devine tout d'eux. De plus, il a certain regard profond et très pénétrant et une certaine dureté de physionomie, quand il ne rit pas, qui font contraste avec ses manières accommodantes et qui, à de moins engourdis, révéleraient qu'elles sont factices. Et enfin il est bien adroit à démonter et à remonter les serrures. Tous ces traits constituent le personnage inquiétant, non pour les pensionnaires, mais pour le lecteur, et le mettent sur la voie de soupçonner le bandit, ce qui est ce que veut l'auteur. En attendant, le portrait est achevé, d'ores et déjà, pour donner l'impression d'un homme *énergique et*

adroit, résolu et habile, maître de lui, autonome, sans préjugés et sans manies et qui ne peut guère être autre chose qu'un brigand ou un policier. Le portrait, fort sobre, tracé à grandes lignes précises et creusées, est de toute beauté.

Le père Goriot. — Le « père Goriot » est un ancien vermicelier, assez riche, que ses deux filles, qu'il adore, réduisent peu à peu à la misère par les libéralités qu'elles exigent de lui. De là *deux portraits : M. Goriot* en très bon point quand il arrive à la pension Vauquer ; *le père Goriot* très ravalé et déprimé trois ans après.

M. Goriot. — Goriot vint, muni d'une garde-robe bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Mme Vauquer avait admiré dix-huit chemises de demi-hollande dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicelier portait sur son jabot dormant deux épingles unies par une chaînette, dont chacune était montée d'un gros diamant. Habituellement vêtu d'un habit bleu barbeau, il prenait chaque jour un gilet de piqué blanc, sous lequel fluctuait son ventre piriforme [en forme de poire] et proéminent qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux qui le rendait en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Lorsque son hôtesse l'accusa d'être un *galantin,* il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on a flatté la vanité...

Tout le portrait est celui du bourgeois *cossu* et vulgaire. Il a aimé, il aime encore le linge très fin,

l'habit des hommes de la haute bourgeoisie parisienne, celui qui se porte au boulevard et au bois ; le gilet blanc qui, devant être changé tous les jours, marque un certain état de fortune et l'absence du souci de l'économie ; mais surtout, ce que s'interdit le vrai élégant, les bijoux, qui sont ostentatoires et qui sont comme l'enseigne à attirer les regards et la considération. Il les a tous : la chaîne d'or, et lourde, les breloques, les épingles de cravate en gros diamants, la tabatière d'or avec médaillon. Il porte sur lui cette petite fortune, qui constate, proportionnellement, qu'il en a une grande. C'est un peu pour qu'on le sache ; c'est beaucoup pour se le rappeler à lui-même. Il regarde ses breloques ou sa tabatière comme il se regarderait dans une glace. Tout dit en lui : Je suis riche et j'ai toujours peur *d'oublier de m'en souvenir*. Du reste, quoique sobre, dès cette époque, il est gras, « frais comme l'œil », à joues pleines et fraîches, jeune encore d'allure et de démarche et de prestance.

Quoique le larmier de ses yeux fût retourné, gonflé et pendant, ce qui l'obligeait assez fréquemment à les essuyer, Mme Vauquer lui trouva l'air agréable et comme il faut, et son mollet charnu, saillant, autant que son long nez carré, pronostiquait des qualités morales que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du bonhomme. Tous les matins le coiffeur de l'École polytechnique venait l'accommoder et lui poudrer les cheveux.

C'était le bourgeois de moyenne classe du temps

de Louis-Philippe aspirant à la haute bourgeoisie et la copiant.

Le père Goriot. — Trois ans après, « le père Goriot », un jour, apparut sans poudre; son hôtesse laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur de ses cheveux; ils étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie, que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table... Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot à quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamants, sa tabatière d'or, ses bijoux disparurent un à un. Il avait quitté son habit bleu barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un habit de poil de chèvre et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre, ses mollets tombèrent; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément, son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Il ne se ressemblait plus. Le bon vermicelier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris de fer; ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns il faisait horreur, aux autres il faisait pitié. De jeunes étudiants en médecine, ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure, et mesuré le sommet de son angle facial, le déclarèrent atteint de crétinisme, après l'avoir longtemps houspillé sans en rien tirer...

Tous les traits de ce second portrait, en opposition directe avec ceux du premier, visent une misère physiologique en tant qu'elle est l'effet et le signe d'une misère morale. Amaigrissement, plissement du front, des joues, de la chair autour des mâchoires ; face terreuse ; au lieu du mollet charnu et saillant qui suppose une marche ferme, l'allure vacillante. Aucun trait qui dénonce une maladie proprement dite ; aucun qui ne suggère l'idée d'une profonde affection morale, rongeante et lentement dévastatrice.

Le dernier mot n'est que l'exagération d'une observation exacte et qui résume tout le morceau. Les jeunes étudiants déclarent Goriot atteint de crétinisme, parce qu'il l'est d'une de ces idées fixes qui, sans rendre idiot, vous donnent toutes les apparences de cela.

Remarquez aussi le premier mot : Goriot sans poudre. Ceci avant tout le reste, d'abord parce que la suppression de la poudre a été *un des premiers* retranchements, un des premiers sacrifices que Goriot se soit imposés ; ensuite et surtout parce que ce changement, le seul qui ait été brusque et soudain, a attiré l'attention des pensionnaires sur tous les autres qu'ils avaient à peine remarqués et a fait qu'ils se sont dit : « C'est vrai, depuis trois ans il a bien changé ; il a maigri, il s'est décoloré, il s'est ratatiné », et tout le reste.

Quant à *l'effet produit sur l'entourage* — ce qui complète le portrait ; car on est ce qu'on peut être, mais pour le lecteur l'impression qu'un être fait sur ceux qui l'environnent est un renseignement très

précieux et comme définitif ; — quant à l'effet produit sur l'entourage, le voici :

Il était tombé dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile. Chacun, dans la pension, avait des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni femme ni fille. L'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe à classer parmi les *casquettifères*, disait un employé du Muséum. Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot. Poiret parlait, raisonnait, répondait ; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant ; car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que disaient les autres ; mais il contribuait à la conversation ; il était vivant, il paraissait sensible ; tandis que le père Goriot, disait encore l'employé du Muséum, était constamment à zéro Réaumur.

En un mot, Goriot, pour employer l'énergique et si juste expression populaire, est *absorbé*. Quelque chose en lui l'attire à soi et supprime toute expansion, toute sortie, tout mouvement, si petit qu'il soit, vers le dehors. Il n'est plus « sensible » à ce qui vient du dehors ; et il ne paraît plus vivant. Il est au-dessous d'un imbécile, constaté et avéré tel. Car l'imbécile est passif ; on l'atteint, il répercute ; on lui parle, il répond comme un écho ; il est passif. Goriot n'est pas même passif ; il ne subit plus le contact des objets extérieurs ; toute communication entre le dehors et lui est comme coupée. Pourquoi ? Les pensionnaires de la maison Vauquer répondent à leur manière ; le lecteur se le demande avec intérêt et c'est en quoi le portrait, en

même temps que curieux en soi, est extrêmement adroit comme introduction au roman et invitation à le lire.

Balzac est un portraitiste consommé en même temps qu'il est un romancier très habile.



TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT



